

ERNEST PICARD

καθηγητοῦ τῆς γαλλικῆς

ΓΑΛΛΙΚΑ

ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ

ΠΕΡΙΕΧΟΥΣΑ

Τὰ ὑπὸ τοῦ τελευταίου προγράμματος τοῦ Υπουργείου τῆς Δ. Ἐκπαίδευσεως
ᾠρισμένα πρὸς ἐρμηνεῖαν ἐκλεκτὰ μέρη ἐκ τῶν

ΓΑΛΛΩΝ ΛΟΓΟΓΡΑΦΩΝ ΚΑΙ ΠΟΙΗΤΩΝ :

Bernardin de St. Pierre — M^{me} de Staël — L. de La Harpe

Prosper Mérimée — Soufflin — R. de Vigny

Boileau — A. Chenier — B. de La Fontaine

Lamartine — Delavigne

V. Hugo.

Διὰ τοὺς μαθητὰς

ΤΗΣ Γ' ΤΑΞΕΩΣ ΤΟΥ ΓΥΜΝΑΣΙΟΥ

ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ

ΕΚΔΟΤΗΣ ΗΛΙΑΣ Ν. ΔΙΚΑΙΟΣ

5 -- ΟΔΟΣ ΒΟΥΛΗΣ -- 5

1909

~~18/2/1914 / Φεβρουάριος.~~

13

ERNEST PICARD

καθηγητοῦ τῆς γαλλικῆς

Αρ. εἰσ. 45231

ΓΑΛΛΙΚΗ

ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ

ΠΕΡΙΕΧΟΥΣΑ

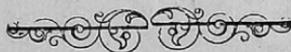
Τὰ ὑπὸ τοῦ τελευταίου προγράμματος τοῦ Ὑπουργείου τῆς Δ. Ἐκπαιδεύσεως
ὁρισμένα πρὸς ἐρμηνεῖαν ἐκλεκτὰ μέρη ἐκ τῶν

ΓΑΛΛΩΝ ΛΟΓΟΓΡΑΦΩΝ ΚΑΙ ΠΟΙΗΤΩΝ :

Bernardin de St. Pierre — M^{me} Stael — E. Renan.
Prosper Merimée — Corneille — Racine.
Boileau — A. Chenier — Beranger
Lamartine — Delavigne
V. Hugo.

Διὰ τοὺς μαθητὰς

ΤΗΣ Γ' ΤΑΞΕΩΣ ΤΟΥ ΓΥΜΝΑΣΙΟΥ



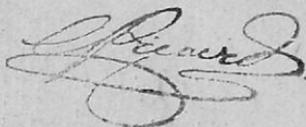
ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ

ΕΚΔΟΤΗΣ ΗΛΙΑΣ Ν. ΔΙΚΑΙΟΣ

5 — ΟΔΟΣ ΒΟΥΛΗΣ — 5

1909

Τὸ γνήσιον ἐκάστου ἀντιτύπου πιστοποιεῖ ἢ κάτωθι ὑπο-
γραφή τοῦ συγγραφέως.

A handwritten signature in cursive script, likely the author's name, written in dark ink on a light-colored paper. The signature is highly stylized and difficult to decipher, but it appears to consist of several interconnected loops and flourishes.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Ὁ Bernardin de St-Pierre ἐγεννήθη τῷ 1737 ἐν Χάβρη. Ῥεμβώδης ἐκ φύσεως καὶ ἀγαπῶν τὰς περιηγήσεις διήλθε διὰ πολλῶν περιπετειῶν. Ἐσπούδασε μαθηματικά καὶ ὑπηρετήσεν ὡς μηχανικός εἰς τὸν Γαλλικὸν καὶ Ῥωσικὸν στρατόν. Τῷ 1766 ἀπεστάλη ὡς στρατιωτικὸς μηχανικός εἰς τὴν νῆσον τῆς Γαλλίας (Ile de France) ἐν ἣ παρήμενεν ἐπὶ πενταετία. Ἐπανελθὼν τῷ 1771 εἰς Παρίσιους ἤρξατο συναστρεφόμενος μετὰ τῶν λογίων καὶ ἰδίᾳ μετὰ τοῦ Rous-



seau μεθ' οὗ συνεδέετο διὰ στενῆς φίλλας. Τῷ δὲ 1794 διωρίσθη καθηγητὴς τῆς Ἡθικῆς ἐν τῷ Διδασκαλεῖῳ.

Ἐγραψε πλεῖστα συγγράμματα ἐν οἷς διαγάζεται ἀπαράμιλλος καὶ ἀβυσσος χάριτος καὶ αἰσθημάτων εὐγένειας. Τὸ ἀριστοῦργημα δὲ τῶν ἔργων του, δι' οὗ ἀφηθαναιόσθη, εἶνε «τὰ κατὰ Παῦλον καὶ Βιργίνιαν» (Paul et Virginie) θεωρούμενον ἐν ἐκ τῶν ἀριστοτεχνημάτων τῆς Γαλλικῆς φιλολογίας. Ἀπέθανεν ἐν Παρίσι τοῦ 1814.

Paul et Virginie

Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'île de France, ¹ on voit, dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin, formé par de grands rochers, ² qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. On aperçoit à gauche la montagne appelée le Morne ³ de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'île, et, au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; à droite, le chemin qui mène du Port-Louis au quartier ⁴ des Pamplousses; ⁵ ensuite l'église de ce

nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine; et, plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'île. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tombeau; un peu sur la droite, le cap Malheureux; et au delà la pleine mer, où paraissent à fleur¹ d'eau quelques îlots inhabités,² entre autres le Coin de Mire, qui³ ressemble à un bastion au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets,⁴ les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voisines, et le fracas des vagues qui se brisent au loin sur les récifs;⁵ mais, au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres⁶ croissent à leur base, dans leurs fentes, et jusque sur leurs cimes, où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons⁷ attirent peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entretiennent à leur pied les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers.⁸ Un grand silence règne dans leur enceinte, où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes⁹ qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit les longues flèches¹⁰ toujours balancées par les vents. Un jour¹¹ doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi; mais dès l'aurore ses rayons en frappent le couronnement,¹² dont le pics, s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paraissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux.

J'aimais à me rendre dans ce lieu, où l'on jouit à la fois d'une vue immense et d'une solitude profonde. Un jour que j'étais assis au pied de ces cabanes et que j'en considérais les ruines, un homme déjà sur l'âge¹³ vint à passer aux environs. Il était, suivant la coutume des anciens habitants, en petite veste et en long caleçon.¹⁴ Il marchait nu-pieds,¹⁵

et s'appuyait sur un bâton de bois d'ébène. Ses cheveux étaient tout blancs, et sa physionomie noble et simple. Je le saluai avec respect. ¹ Il me rendit mon salut ; et, m'ayant considéré un moment, il s'approcha de moi, et vint se reposer sur le tertre ² où j'étais assis. Excité par cette marque de confiance, je lui adressai la parole : « Mon père, lui dis-je, pourriez-vous m'apprendre à qui ont appartenu ces deux cabanes ? » Il me répondit : « Mon fils, ces masures ³ et ce terrain inculte étaient habités, il y a environ vingt ans, par deux familles qui y avaient trouvé le bonheur. Leur histoire est touchante ; mais dans cette île, située sur la route des Indes, ⁴ quel Européen peut s'intéresser au sort de quelques particuliers obscurs ? ⁵ Qui voudrait même y vivre heureux, mais pauvre et ignoré ? Les hommes ne veulent connaître que l'histoire des grands et des rois, qui ne sert à personne. » ⁶

« Mon père, repris-je, il est aisé de juger, à votre air et à votre discours, que vous avez acquis une grande expérience. Si vous en avez le temps, racontez-moi, je vous prie, ce que vous savez des anciens habitants de ce désert, et croyez que l'homme même le plus dépravé par les préjugés du monde aime à entendre parler du bonheur que donnent la nature et la vertu. » ⁷

Alors, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler ⁸ diverses circonstances, après avoir appuyé quelque temps ses mains sur son front, voici ce que ce vieillard me raconta. ⁹

En 1726, un jeune homme de Normandie, ¹⁰ appelé M. de la Tour, après avoir sollicité ¹¹ en vain du service en France et des secours dans sa famille, se détermina à venir dans cette île pour y chercher fortune. ¹² Il avait avec lui une jeune femme qu'il aimait beaucoup, et dont il était également aimé. Elle était d'une ancienne et riche maison de sa province ; mais il l'avait épousée en secret et sans dot, parce que les parents de sa femme s'étaient opposés à son mariage, attendu ¹³ qu'il n'était pas gentilhomme. Il la

laissa au Port-Louis de cette île, et il s'embarqua pour Madagascar, dans l'espérance d'y acheter quelques noirs¹ et de révenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagascar vers la mauvaise saison, qui commence à la mi-octobre; et, peu de temps après son arrivée, il y mourut des fièvres pestilentielles qui y règnent pendant six mois de l'année, et qui empêcheront toujours les nations européennes d'y faire des établissements fixes. Les effets² qu'il avait emportés avec lui furent dispersés après sa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme, restée à l'Île de France, se trouva veuve, et n'ayant pour tout bien au monde qu'une négresse,³ dans un pays où elle n'avait ni crédit ni recommandation. Ne voulant rien solliciter⁴ auprès d'aucun homme, après la mort de celui qu'elle avait uniquement aimé, son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.⁵

Dans une île presque déserte, dont le terrain était à discrétion,⁶ elle ne choisit point les cantons les plus fertiles ni⁷ les plus favorables au commerce; mais, cherchant quelque gorge de montagne,⁸ quelque asile caché où elle pût vivre⁹ seule et inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers pour s'y retirer¹⁰ comme dans un nid. C'est un instinct commun à tous les êtres sensibles et souffrants, de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts: comme si des rochers étaient des remparts contre l'infortune, et comme si le calme de la nature pouvait apaiser les troubles malheureux de l'âme. Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservait un à madame de la Tour que ne donnent ni les richesses ni la grandeur: c'était une amie.

Dans ce lieu, depuis un an, demeurait une femme vive, bonne et sensible; elle s'appelait Marguerite. Elle était née

en Bretagne, d'une simple famille de paysans¹ dont elle était chérie, et qui l'aurait rendue heureuse, si elle n'avait ajouté foi² à l'amour d'un gentilhomme de son voisinage. Mais celui-ci s'éloigna d'elle. Elle s'était déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle était née, et à aller aux colonies. Un vieux noir, qu'elle avait acquis de quelques deniers³ empruntés, cultivait avec elle un petit coin de ce canton.

Madame de la Tour, suivie⁴ de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite qui allaitait⁵ son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. Elle lui parla, en peu de mots, de sa condition passée⁶ et de ses besoins présents. Marguerite, au récit de madame de la Tour, fut émue de pitié; elle lui offrit en pleurant sa cabane et son amitié. Madame de la Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit, en la serrant dans ses bras: « Ah! Dieu veut finir mes peines, puisqu'il vous inspire plus de bonté envers moi, qui vous suis étrangère,⁷ que jamais je n'en ai trouvé⁸ dans mes parents.»

Je connaissais Marguerite, et, quoique je demeure à une lieue et demie d'ici,⁹ dans les bois, derrière la Montagne-Longue, je me regardais comme son voisin. Dans les villes d'Europe,¹⁰ une rue, un simple mur, empêchent les membres d'une même famille de se réunir pendant des années entières; mais, dans les colonies nouvelles, on considère comme ses voisins ceux dont on n'est séparé que par des bois et par des montagnes. Dans ce temps-là surtout, où cette île faisait peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y était un titre d'amitié;¹¹ et l'hospitalité envers les étrangers, un devoir et un plaisir.

Lorsque j'appris que ma voisine avait une compagne, je fus la voir,¹² pour tâcher d'être utile à l'une et à l'autre. Je trouvai dans madame de la Tour une personne d'une figure¹³ intéressante, pleine de noblesse et de mélancolie

Je dis à ces deux dames qu'il convenait, pour leur intérêt et surtout pour empêcher l'établissement de quelque autre habitant, de partager entre elles le fond de ce bassin,¹ qui contient environ vingt arpents. Elles s'en rapportèrent à moi pour² ce partage, j'en formai deux portions à peu près égales : l'une renfermait la partie supérieure de cette enceinte,³ depuis⁴ ce piton de rocher couvert de nuages, d'où sort la source de la rivière des Lataniers, jusqu'à cette ouverture escarpée que vous voyez au haut de la montagne, et qu'on appelle l'Embrasure,⁵ parce qu'elle ressemble en effet à une embrasure de canon. Le fond de ce sol est si rempli de roches et de ravins,⁶ qu'à peine on y peut marcher ; cependant il produit de grands arbres et il est rempli de fontaines et de petits ruisseaux.

Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure⁷ qui s'étend le long de la rivière des Lataniers jusqu'à l'ouverture où nous sommes, d'où cette rivière commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lisières de prairies,⁸ et un terrain assez uni,⁹ mais qui n'est guère¹⁰ meilleur que l'autre, car dans la saison des pluies il est marécageux, et dans les sécheresses¹¹ il est dur comme du plomb ; quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on est obligé de le couper avec des haches.

Après avoir fait ces deux partages, j'engageai ces deux dames à les tirer au sort.¹² La partie supérieure échut à madame de la Tour, et l'inférieure à Marguerite. L'une et l'autre¹³ furent contentes de leur lot ; mais elles me prièrent de ne pas¹⁴ séparer leur demeure, « afin, me dirent-elles, que nous puissions toujours nous voir, nous parler et nous entr'aider. »¹⁵

Il fallait cependant à chacune d'elles une retraite particulière. La case¹⁶ de Marguerite se trouvait au milieu du bassin, précisément sur les limites de son terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de madame de la Tour, une autre case ; en sorte que¹⁷ ces deux amies étaient à la fois dans

le voisinage l'une de l'autre, et sur la propriété de leurs familles. Moi-même j'ai coupé des palissades¹ dans la montagne; j'ai apporté des feuilles de latanier des bords de la mer pour construire ces deux cabanes, où vous ne voyez plus maintenant ni porte ni couverture. Hélas!² il n'en reste encore que trop pour mon souvenir! Le temps, qui détruit si rapidement les monuments des empires, semble respecter dans ces déserts ceux de l'amitié, pour perpétuer³ mes regrets⁴ jusqu'à la fin de ma vie.

A peine⁵ la seconde de ces cabanes était achevée, que madame de la Tour accoucha⁶ d'une fille. J'avais été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui s'appelait Paul. Madame de la Tour me pria aussi de nommer sa fille,⁷ conjointement avec son amie.⁸ Celle-ci lui donna le nom de Virginie. «Elle sera vertueuse, dit-elle, et elle sera heureuse.»

Ces deux petites habitations commencèrent à être de quelque rapport,⁹ à l'aide des soins que j'y¹⁰ donnais de temps en temps, mais surtout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue,¹¹ était un noir *iolof*, encore robuste, quoique déjà sur l'âge. Il avait de l'expérience et un bon sens¹² naturel. Il cultivait indifféremment, sur les deux habitations,¹³ les terrains qui lui semblaient les plus fertiles, et il y mettait les semences qui leur convenaient le mieux. Il mettait du petit mil et du maïs¹⁴ dans les endroits médiocres, un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux; et au pied des roches, des giraumonts,¹⁵ des courges¹⁶ et des concombres, qui se plaisent à y grimper. Il plantait dans les lieux secs des *patates*,¹⁷ qui y viennent très sucrées; des cotonniers¹⁸ sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café¹⁹ sur les collines, où le grain²⁰ est petit, mais excellent; le long de la rivière et autour des cases, des bananiers qui donnent toute l'année de longs régimes de fruits,²¹ avec un bel ombrage; et enfin quelques

plantes de tabac, pour charmer ses soucis ¹ et ceux de ses bonnes maîtresses.

Il fallait couper du bois ², brûler dans la montagne, et casser des roches çà et là dans les habitations, pour en aplanir les chemins. Il faisait tous ces ouvrages avec intelligence et activité, parce qu'il les faisait avec zèle. Il était fort attaché à Marguerite, et il ne l'était guère ³ moins à madame de la Tour, dont il avait épousé la négresse à la naissance de Virginie. Il aimait passionnément sa femme, qui s'appelait Marie. Elle était née à Madagascar, d'où elle avait apporté quelque industrie, ⁴ surtout celle de faire des paniers et des étoffes appelées *pagnes*, ⁵ avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle était adroite, propre, et très fidèle. Elle avait soin de préparer à manger, ⁶ d'élever quelques poules, et d'aller de temps en temps vendre au Port-Louis le superflu de ces deux habitations, qui était bien peu considérable. Si vous y joignez ⁷ deux chèvres élevées près des enfants, et un gros chien qui veillait la nuit au dehors, vous aurez une idée de tout le revenu et de tout le domestique ⁸ de ces deux petites métairies.

Pour ⁹ ces deux amies, elles filaient du matin au soir du coton. Ce travail suffisait à leur entretien et à celui de leurs familles ; mais, d'ailleurs, elles étaient si dépourvues de commodités étrangères, ¹⁰ qu'elles marchaient nu-pieds dans leur habitation, et ne portaient de souliers que pour aller le dimanche, de grand matin, ¹¹ à la messe à l'église des Pamplemousses, ¹² que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis ; mais elles se rendaient rarement à la ville, de peur d'y être méprisées parce qu'elles étaient vêtues de grosse toile bleue du Bengale, ¹³ comme des esclaves.

Après tout, la considération ¹⁴ publique vaut-elle le bonheur domestique ? Si ces dames avaient un peu à souffrir au dehors, elles rentraient chez elles avec d'autant plus de plaisir. A peine Marie et Domingue les apercevaient de cette

hauteur, sur le chemin des Pamplémousses, qu'ils accouraient jusqu'au bas de la montagne,¹ pour les aider à la remonter. Elles lisaient dans les yeux de leurs esclaves la joie qu'ils avaient de les revoir. Elles trouvaient chez elles la propreté, la liberté, des biens qu'elles ne devaient qu'à leurs propres travaux, et des serviteurs pleins de zèle et d'affection. Elles mêmes, unies par les mêmes besoins, se donnant les doux noms d'amie, de compagne et de sœur, n'avaient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles était commun. Une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeait vers une autre vie, comme la flamme, qui s'envole vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutaient² encore au bonheur de leur société, et leur amitié mutuelle redoublait à la vue de leurs enfants. Déjà leurs mères parlaient de leur mariage sur leurs berceaux; et cette perspective de³ félicité conjugale, dont elles charmaient leurs propres peines,⁴ finissait bien souvent par les faire pleurer, l'une, de s'être élevée⁵ au-dessus de sa condition,⁶ et l'autre d'en être descendue: mais elles se consolait en pensant qu'un jour leurs enfants, plus heureux, jouiraient, loin des cruels préjugés de l'Europe, du bonheur de l'égalité.

Rien, en effet, n'était comparable à l'attachement qu'ils se témoignaient déjà. Si Paul venait à⁷ se plaindre, on lui montrait⁸ Virginie; à sa vue, il souriait et s'apaisait. Si Virginie souffrait, on en était averti par les cris⁹ de Paul; mais cette aimable fille dissimulait aussitôt son mal, pour qu'il ne souffrit pas de sa douleur.

Lorsqu'ils surent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner furent ceux de frère et de sœur. L'enfance, qui connaît des caresses plus tendres, ne connaît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler¹⁰ leur amitié, en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt tout ce qui regarde l'économie,¹¹ la propreté, le soin

de préparer un repas champêtre, fut du ressort ¹ de Virginie; et ses travaux étaient toujours suivis ² des louanges de son frère. Pour lui, sans cesse en action, il bêchait ³ le jardin avec Domingue, ou, une petite hache à la main, ⁴ il le suivait dans les bois; et si, dans ses courses, une belle fleur, un bon fruit ou un nid d'oiseau se présentaient à lui, eussent-ils été au haut d'un arbre, il l'escaladait pour les apporter à sa sœur.

Quand on en ⁵ rencontrait un quelque part, ⁶ on était sûr que l'autre n'était pas loin. Un jour que je descendais du sommet de cette montagne, j'aperçus, à l'extrémité du jardin, Virginie qui accourait vers la maison, la tête couverte de son jupon, qu'elle avait relevé par derrière pour se mettre à l'abri ⁷ d'une ondée de pluie. ⁸ De loin je la crus seule; et m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenait Paul par le bras, enveloppé presque en entier ⁹ de la même couverture, ¹⁰ riant l'un et l'autre d'être ensemble ¹¹ à l'abri sous un parapluie de leur invention.

Toute leur étude était de se complaire et de s'entr'aider. Au reste, ils étaient ignorants comme des créoles, ¹² et ne savaient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétaient pas de ce qui s'était passé dans les temps reculés, et loin d'eux; leur curiosité ne s'étendait pas au delà de cette montagne. Ils croyaient que le monde finissait où finissait leur île; et ils n'imaginaient rien d'aimable où ils n'étaient pas. Leur affection mutuelle et celle de leurs mères occupaient toute l'activité de leurs âmes. Jamais les sciences inutiles n'avaient fait couler leurs larmes; jamais les leçons d'une triste morale ne les avaient remplis d'ennui. Ils ne savaient pas qu'il ne faut pas dérober, tout chez eux étant en commun; ¹³ ni être ¹⁴ intempérant, ayant à discrétion des mets simples; ni menteur, ¹⁵ n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avait jamais effrayés en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfants ingrats; chez eux,

l'amitié filiale était née de ¹ l'amitié maternelle. On ne leur avait appris de la religion que ce qui la fait aimer ; et s'ils n'offraient pas à l'église de longues prières, partout où ils étaient, dans la maison, dans les champs, dans les bois, ils levaient vers le ciel des mains innocentes et un cœur plein de l'amour de ² leurs parents. ³

Ainsi se passa ⁴ leur première enfance, comme une belle aube ⁵ qui annonce un plus beau jour. Déjà ils partageaient avec leurs mères tous les soins du ménage. Dès que le chant du cop annonçait le retour de l'aurore, Virginie se levait, allait puiser de l'eau à la source voisine, et rentrait dans la maison pour préparer le déjeuner. Bientôt après, quand le soleil dorait les pitons de cette enceinte, ⁶ Marguerite et son fils se rendaient chez madame de la Tour : alors ils commençaient tous ensemble une prière, suivie du premier repas ; souvent ils le prenaient devant la porte, assis sur l'herbe sous un berceau ⁷ de bananiers, qui leur fournissait à la fois des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels, ⁸ et du linge de table ⁹ dans leurs feuilles larges, longues et lustrées. ¹⁰

Une nourriture saine et abondante développait rapidement les corps de ces deux jeunes gens, ¹¹ et une éducation douce peignait dans leur physionomie la pureté et le contentement de leur âme. Virginie n'avait que douze ans ; déjà sa taille, ¹² était plus qu'à demi formée ; ¹³ de grands cheveux blonds ombrageaient sa tête ; ses yeux bleus et ses lèvres de corail brillaient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage. Pour Paul, on voyait déjà se développer en lui le caractère d'un homme ¹⁴ au milieu des grâces de l'adolescence. Sa taille était plus élevée que celle de Virginie, son teint plus rembruni, ¹⁵ son nez plus aquilin ; ¹⁶ et ses yeux, qui étaient noirs, auraient eu un peu de fierté, si les longs cils ¹⁷ qui rayonnaient autour comme des pinceaux ne ¹⁸ leur avaient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès

que sa sœur paraissait il devenait tranquille, et allait s'asseoir auprès d'elle ; souvent leur repas se passait sans qu'ils se dissent un mot. A leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc, représentant quelques-uns des enfants de Niobé.¹ Mais à leurs regards qui cherchaient à se rencontrer, à leurs sourires rendus² par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfants du ciel, pour ces esprits bienheureux³ dont la nature est de s'aimer, et qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées et l'amitié par des paroles.

Cependant madame de la Tour, voyant sa fille se développer avec tant de charmes, sentait augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disait quelquefois : « Si je venais à mourir,⁴ que deviendrait Virginie, sans fortune ? »

Elle avait en France une tante, fille de qualité,⁵ riche, vieille et dévote, qui lui avait refusé si durement des secours lorsqu'elle se fut mariée à M. de la Tour, qu'elle s'était bien promis de n'avoir jamais recours à⁶ elle, à quelque extrémité qu'elle fût réduit.⁷ Mais, étant mère, elle ne craignit plus la honte des refus.⁸ Elle manda à sa tante la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille, et l'embarras où elle se trouvait, loin de son pays, dénuée de support⁹ et chargée d'un enfant.¹⁰ Elle n'en reçut point de réponse. Elle, qui était d'un caractère élevé, ne craignit plus de s'humilier et de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avait jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance,¹¹ quoique vertueux. Elle lui écrivait donc par toutes les occasions¹², afin d'exciter sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien¹³ des années s'étaient écoulées sans recevoir d'elle aucune¹⁴ marque de souvenir.

Enfin, en 1738, trois ans après l'arrivée de M. de la Bourdonnais dans cette île, madame de la Tour apprit que ce gouverneur avait à lui remettre une lettre de la part

de¹ sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier cette fois d'y paraître mal vêtue, la joie maternelle la mettant au-dessus du respect humain.² M. de la Bourdonnais lui donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandait³ à sa nièce qu'elle avait mérité son sort pour⁴ avoir épousé un aventurier ; que les passions portaient avec elles leur punition ; que la mort prématurée de son mari était un juste châtement de Dieu ; qu'elle avait bien fait de passer aux Iles, plutôt que de déshonorer sa famille en France ; qu'elle était, après tout, dans un bon pays, où tout le monde faisait fortune⁵, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissait par⁶ se louer elle-même. Pour éviter, disait-elle, les suites souvent funestes du mariage, elle avait toujours refusé de se marier. La vérité est qu'étant ambitieuse, elle n'avait voulu épouser qu'un homme de grande qualité⁷ ; mais, quoiqu'elle fût très riche et qu'à⁸ la cour on soit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'était trouvé personne qui eût⁹ voulu s'allier à une fille aussi¹⁰ laide et à un coeur aussi dur.

Elle ajoutait, par *post-scriptum*¹¹, que, toute réflexion faite¹², elle l'avait fortement recommandée à M. de la Bourdonnais. Elle l'avait en effet recommandée ; mais, suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré, afin de justifier auprès du gouverneur sa dureté pour sa nièce, en feignant de la plaindre, elle l'avait calomniée.

Madame de la Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir sans intérêt et sans respect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de la Bourdonnais, prévenu¹³ contre elle. Il ne répondit, à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation et de celle de sa fille, que par de durs monosyllabes : « Je verrai... nous verrons... Avec le temps... Il y a en des malheureux !... pourquoi indisposer¹⁴ une tante respectable ? C'est vous qui avez tort. »¹⁵

Madame de la Tour retourna à l'habitation, le coeur

navré¹ de douleur et plein d'amertume. En arrivant elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, et dit à son amie : «Voilà le fruit de onze² ans de patience !» Mais comme il n'y avait que madame de la Tour qui sût³ lire dans la société, elle reprit la lettre et en fit la lecture⁴ devant toute la famille rassemblée. A peine était-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité : «Qu'avons-nous besoin de tes parents? Dieu nous a-t il abandonnées? C'est lui seul qui est notre père. N'avons-nous pas vécu heureuses⁵ jusqu'à ce jour? Pourquoi donc te chagriner? Tu n'as point de courage». Et voyant madame de la Tour pleurer, elle se jeta à son cou, et, la serrant dans ses bras⁶ : «Chère amie ! s'écria t-elle, chère amie !» Mais ses propres sanglots étouffèrent sa voix.

A ce spectacle, Virginie, fondant en larmes⁷, pressait alternativement les mains de sa mère et celles de Marguerite contre sa bouche et contre son cœur ; et Paul, les yeux enflammés de colère⁸, criait, serrait les poings⁹, frappait du pied, ne sachant à qui s'en prendre¹⁰. A ce bruit Domingue et Marie accoururent, et l'on n'entendit plus dans la case que ces cris de douleur : «Ah ! madame !...Ma bonne maîtresse !...Ma mère !...Ne pleurez pas». De si tendres marques d'amitié dissipèrent le chagrin de madame de la Tour. Elle prit Paul et Virginie dans ses bras, et leur dit d'un air content : «Mes enfants, vous êtes cause de ma peine, mais vous faites toute ma joie. O mes chers enfants, le malheur ne m'est venu que de loin ; le bonheur est autour de moi». Paul et Virginie ne la comprirent pas ; mais quand ils la virent tranquille, ils sourirent, et se mirent¹¹ à la caresser. Ainsi ils continuèrent tous¹² d'être heureux, et ce ne fut qu'un orage au milieu de la belle saison.

Le bon naturel¹³ de ces enfants se développait de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe à l'église des Pamplémous-

ses, une négresse marronne¹ se présenta² sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle était décharnée comme un squelette, et n'avait pour vêtement qu'un lambeau de serpillière³ autour des reins⁴. Elle se jeta aux pieds de Virginie qui préparait le déjeuner de la famille, et lui dit : «Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave fugitive : il y a un mois que j'erre dans ces montagnes, demi-morte⁵ de faim, souvent poursuivie par des chasseurs et par leurs chiens. Je fuis mon maître, qui est un riche habitant de la Rivière-Noire : il m'a traitée⁶ comme vous le voyez».

En même temps elle lui montra son corps, sillonné⁷ de cicatrices profondes par des coups de fouet⁸ qu'elle en avait reçus. Elle ajouta : «Je voulais aller me noyer ; mais sachant que vous demeuriez ici, j'ai dit : Puisqu'il y a encore de bons blancs dans ce pays, il ne faut pas mourir». Virginie, tout émue, lui répondit : «Rassurez-vous⁹, infortunée créature. Mangez, mangez». Et elle lui donna le déjeuner de la maison, qu'elle avait apprêté. L'esclave, en peu de moments, le dévora tout entier. Virginie, la voyant rassasiée, lui dit : «Pauvre misérable ! j'ai envie d'aller demander votre grâce à votre maître : en vous voyant il sera touché de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui ? — Ange de Dieu, repartit la négresse, je vous suivrai partout où vous voudrez».

Virginie appela son frère¹⁰, et le pria de l'accompagner. L'esclave marronne les conduisit par des sentiers au milieu des bois, à travers de hautes montagnes qu'ils grimperent avec bien¹¹ de la peine, et de larges rivières qu'ils passèrent à gué¹². Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne¹³, sur les bords de la Rivière-Noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables, et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux, une pipe à la bouche et un rotin¹⁴ à la main.

C'était un grand homme sec¹ et olivâtre, aux yeux enfoncés² et aux sourcils noirs et joints³.

Virginie tout⁴ émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui était à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfants pauvrement vêtus ; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il⁵ eut entendu le doux son de sa voix, qui tremblait, ainsi que⁷ tout son corps, en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche et, levant son rotin vers le ciel, il jura, par un affreux serment, qu'il pardonnait à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe⁸ à l'esclave de s'avancer vers son maître ; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers⁹ du morne par où¹⁰ ils étaient descendus ; et, parvenus au sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avaient fait à jeun¹¹ plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie : «Ma soeur, il est plus de midi¹² ; tu as faim et soif, nous ne trouverons point ici à dîner ; redescendons le morne, et allons demander à manger au maître de l'esclave.—Oh ! non, mon ami, reprit Virginie, il m'a fait trop peur¹³. Souviens-toi de ce que dit quelquefois maman : Le pain du méchant remplit la bouche de gravier¹⁴.—Comment ferons-nous¹⁵ donc ? dit Paul ; ces arbres ne produisent que de mauvais fruits ; il n'y a pas seulement¹⁶ ici un tamarin¹⁷ ou un citron pour te rafraîchir.—Dieu aura pitié de nous, reprit Virginie ; il exauce la voix des petits oiseaux qui lui demandent de la nourriture».

A peine avait-elle¹⁸ dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tombait d'un rocher voisin. Ils y coururent et après s'être désaltérés avec ses eaux plus clai-

res que le cristal, ils cueillirent et mangèrent un peu de cresson¹ qui croissait sur ses bords. Comme ils regardaient de côté et d'autre² s'ils ne trouveraient pas quelque nourriture plus solide³, Virginie aperçut, parmi les arbres de la forêt, un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger, mais, quoique sa tige ne fût pas plus grosse⁴ que la jambe, elle avait plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filaments⁵; mais son aubier⁶ est si dur, qu'il fait rebrousser⁷ les meilleures haches, et Paul n'avait pas même un couteau.

L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste. Autre embarras : il n'avait point de briquet⁸ et d'ailleurs, dans cette île si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil⁹. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs. Avec l'angle¹⁰ d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche, qu'il assujettit sous ses pieds¹¹; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche, mais d'une espèce de bois différent; il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui était sous ses pieds, et le faisant rouler¹² rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet¹³ dont on veut faire mousser du chocolat, en peu de moments il vit sortir, du point de contact¹⁴, de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbre, et mit le feu au pied du palmiste, qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas¹⁵. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses¹⁶ et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue¹⁷, et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également

savoureuses¹. Ils firent ce repas frugal, remplis de joie pour le souvenir de la bonne action qu'ils avaient faite ce matin ; mais cette joie était troublée par l'inquiétude où ils se doutaient² bien que leur longue absence de la maison jetterait leurs mères. Virginie revenait souvent sur cet objet. Cependant Paul, qui sentait ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderaient pas³ à tranquilliser leurs parents.

Après dîner, ils se trouvèrent bien embarrassés ; car ils n'avaient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnait de rien⁴, dit à Virginie : « Notre case est vers le soleil du milieu du jour⁵ ; il faut que nous passions, comme ce matin, par-dessus cette montagne que tu vois là-bas avec ses trois pitons⁶. Allons marchons, mon amie ».

Ils descendirent donc le morne de la Rivière-Noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barrait⁷ leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière sur le bord de laquelle ils étaient coule en bouillonnant⁸ sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie ; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué⁹. Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes¹⁰ de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux.

« N'aie pas peur, lui disait-il ; je me sens bien fort avec toi. Si l'habitant de la Rivière-Noire t'avait refusé la grâce de son esclave, je me serais battu avec lui.—Comment, dit Virginie, avec cet homme si grand et si méchant ? A quoi¹¹ t'ai-je exposé ? Mon Dieu, qu'il est difficile¹² de faire le bien ! Il n'y a que le mal de facile à faire¹³ ». Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route, chargé de sa soeur, et il se flattait de monter ainsi la montagne, qu'il

voyait devant lui à une demi-lieue de là ; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre, et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors : « Mon frère, le jour baisse¹ ; tu as encore des forces, et les miennes me manquent, laisse-moi ici, et retourne seul à notre case, pour tranquilliser nos mères.—Oh non ! dit Paul, je ne te quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans ces bois, j'allumerai du feu, j'abattrai² un palmiste ; tu en mangeras le chou, et je ferai avec ses feuilles un ajoupa³ pour te mettre à l'abri⁴ ».

Cependant Virginie, s'étant un peu reposée, cueillit, sur le tronc d'un vieux arbre penché⁵ sur le bord de la rivière, de longues feuilles de scolopendre⁶ qui pendaient de son tronc. Elle en fit des espèces de brodequins⁷, dont elle s'entoura⁸ les pieds, que les pierres des chemins avaient mis en sang ; car, dans l'empressement d'être utile, elle avait oublié de se chausser⁹. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche, en s'appuyant d'une main sur ce roseau¹⁰ et de l'autre sur son frère.

Ils cheminaient ainsi doucement¹¹ à travers les bois ; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent bientôt perdre de vue la montagne sur laquelle ils se dirigeaient¹², et même le soleil, qui était déjà près de se coucher. Au bout¹³ de quelque temps ils quittèrent, sans s'en apercevoir¹⁴, le sentier frayé¹⁵ dans lequel ils avaient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes¹⁶ et de roches qui n'avait plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré¹⁷ épais ; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne ; mais il n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étaient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant.

Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà les forêts dans les vallées ; le vent se calmait, comme il arrive au coucher du soleil ; un profond silence régnait dans ces solitudes, et on n'y entendait d'autre bruit que le brame² des cerfs³, qui venaient chercher leurs gîtes dans ces lieux écartés⁵. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourrait l'entendre, cria alors de toute sa force : « Venez, venez au secours de Virginie ! » Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises⁶ : « Virginie !... Virginie ! »

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin : il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu ; mais il n'y avait ni fontaine, ni palmiste, ni même de branches de bois sec propres⁷ à allumer du feu. Il sentit alors, par son expérience⁸, toute la faiblesse de ces ressources⁹, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit : « Ne pleure point, mon ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui suis la cause de toutes tes peines, et de celles qu'éprouvent maintenant nos mères. Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parents. Oh j'ai été bien imprudente ! » Et elle se prit¹⁰ à verser de larmes.

Cependant elle dit à Paul : « Prions Dieu, mon frère et il aura pitié de nous ». A peine avaient-ils achevé leur prière, qu'ils entendirent un chien aboyer. « C'est, dit Paul, le chien de quelque chasseur qui vient le soir tuer des cerfs à l'affût¹¹ ». Peu après, les aboiements du chien redoublèrent. « Il me semble, dit Virginie, que c'est Fidèle, le chien de notre case. Oui, je reconnais sa voix : serions-nous si près d'arriver,¹¹ et au pied de notre montagne ? ».

En effet, un moment après, Fidèle était à leurs pieds aboyant, hurlant, gémissant, et les accablant de caresses. Comme ils ne pouvaient revenir de leur surprise,¹² ils aperçurent Domingue qui accourait à eux. A l'arrivée de

ce bon noir, qui pleurait de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot.

Quand Domingue eut repris ses sens:¹ «O mes jeunes maîtres, leur dit-il, que² vos mères ont d'inquiétude! comme elles ont été étonnées quand elles ne vous ont plus retrouvés au retour de la messe, où je les accompagnais! Marie, qui travaillait dans un coin de l'habitation,³ n'a su nous dire où vous étiez allés. J'allais, je venais autour de l'habitation, ne sachant moi-même de quel côté vous chercher.⁴ Enfin, j'ai pris vos vieux habits à l'un et à l'autre,⁵ je les ai fait flairer à Fidèle⁶ et sur-le-champ, comme si ce pauvre animal m'eût entendu, il s'est mis à quêter⁷ sur vos pas. Il m'a conduit, toujours en remuant la queue,⁸ jusqu'à la Rivière-Noire. C'est là où j'ai appris d'un habitant que vous lui aviez ramené une négresse marronne, et qu'il vous avait accordé sa grâce. Mais quelle grâce! il me l'a montrée attachée,⁹ avec une chaîne au pied, à un billot¹⁰ de bois, et avec un collier de fer à trois crochets¹⁰ autour du cou. De là, Fidèle, toujours quêtant, m'a mené sur le morne de la Rivière-Noire, où il s'est arrêté encore en aboyant de toute sa force:¹¹ c'était sur le bord d'une source, auprès d'un palmiste abattu, et près d'un feu qui fumait encore. Enfin il m'a conduit ici, et il y a encore quatre bonnes¹² lieues jusque chez nous. Allons, mangez, et prenez des forces».¹³

Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits, et une grande calebasse¹⁴ remplie d'une liqueur composée d'eau, de vin, de jus¹⁵ de citron, de sucre et de muscade, que leurs mères avaient préparée pour les fortifier¹⁶ et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave et des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois: «Oh! qu'il est difficile de faire le bien!» Pendant que Paul et elle se rafraîchissaient,¹⁷ Domingue alluma du feu; et ayant cherché dans les rochers un bois tortu¹⁸ qu'on appelle bois de ronde,¹⁹ et qui brûle tout vert en jetant une

grande flamme,¹ il en fit un flambeau qu'il alluma; car il était déjà nuit.

Mais il éprouva un embarras bien² plus grand quand il fallut se mettre en route: Paul et Virginie ne pouvaient plus marcher; leurs pieds étaient enflés³ et tout rouges. Domingue ne savait s'il devait aller bien⁴ loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. «Où est le temps, leur disait-il, où je vous portais tous deux à la fois dans mes bras? Mais maintenant vous êtes grands, et je suis vieux!».

Comme⁵ il était dans cette perplexité, une troupe de noirs marrons se fit voir⁶ à vingt pas de là. Le chef de cette troupe, s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit: «Bons petits blancs, n'ayez pas peur; nous vous avons vus passer ce matin avec une négresse de la Rivière-Noire; vous alliez demander sa grâce à son mauvais maître. En reconnaissance,⁷ nous vous reporterons chez vous sur nos épaules». Alors il fit un signe, et quatre noirs marrons des plus robustes⁸ firent aussitôt un brancard⁹ avec des branches d'arbres et des lianes, y¹⁰ placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules; et, Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route,¹¹ aux cris de joie de toute la troupe,¹² qui les comblait de bénédictions. Virginie, attendrie,¹³ disait à Paul: «O mon ami! jamais Dieu ne laisse un bienfait sans récompense».

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes¹⁴ étaient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montaient,¹⁵ qu'ils entendirent des voix qui criaient: «Est-ce vous, mes enfants?» Ils répondirent, avec les noirs: «Oui, c'est nous». Et bientôt ils aperçurent leurs mères et Marie qui venaient au-devant d'eux¹⁶ avec des tisons flambants.

«Malheureux enfants, dit madame de la Tour, d'où venez-vous? dans quelles angoisses vous nous avez jetés!

— Nous venons, dit Virginie, de la Rivière-Noire demander ¹ la grâce d'une pauvre esclave marrone, à qui j'ai donné, ce matin, le déjeuner de la maison, parce qu'elle mourait de faim : et voilà que les noirs ² marrons nous ont ramenés».

Madame de la Tour embrassa sa fille sans pouvoir parler ; et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, lui dit : « Vous me payez de ³ tout le mal que j'ai souffert ! » Marguerite, ravie de joie, ⁴ serrait Paul dans ses bras, et lui disait : « Et toi aussi, mon fils, tu as fait une bonne action ». Quand elles furent arrivées dans leurs cases avec leurs enfants, elles donnèrent bien ⁵ à manger aux noirs marrons, qui s'en retournèrent ⁶ dans leurs bois, en leur souhaitant toutes sortes de prospérité.

M^{ME} DE STAEL

Ἡ Mme Stael ἐγεν-
νήθη ἐν Παρισίοις τῷ 1766.
Ἦτο μονογενὴς θυγάτηρ
τοῦ ὀνομαστοῦ οἰκονομο-
λόγου καὶ Ὑπουργοῦ ἐν
Γαλλίᾳ Necker, συζευ-
χθεῖσα τῷ 1786 τὸν πρέ-
σβην τῆς Σουηδίας βαρῶ-
νον de Stael Holstein.
Ἐπῆρξεν ἀδιάλλακτος ἐχ-
θρῷ τοῦ Βοναπάρτου, ὅ-
στις διὰ τοῦτο τὴν ἠγά-
κασε νὰ ἐγκαταλείψῃ τοὺς
Παρισίους. Ἐξόριστος πε-
ριηγήθη τὴν Ἰταλίαν καὶ οὐνέ-
την Γερμανίαν καὶ οὐνέ-
γραψε διάφορα ἔργα, ἐν



οἷς συνδυάζονται ἡ δύνα-
μις καὶ τὸ βάθος τῆς σκέ-
ψεως μὲ τὴν δύναμιν καὶ
τὴν χάριν τῆς φράσεως.
Τὸ μᾶλλον θαυμαζόμενον
τῶν συγγραμμάτων τῆς
εἶνε ἡ «Κορίνη» (Corinne
ou l'Italie), περιγραφή
τῆς Ἰταλίας ὑπὸ σχῆμα
μυθιστορίας. Ἐγραψε δὲ
καὶ ἑτέραν μυθιστορίαν ἡ-
θογραφικὴν τὴν «Δελφί-
νην», τὸ «περὶ Γερμανίας»,
καὶ ἄλλα διάφορα φιλολο-
γικά. Ἀπέθανεν ἐν Παρι-
σίοις τῷ 1817.

CORINNE OU L'ITALIE

A'.

L'Eglise de Saint Pierre

Alors Saint-Pierre leur apparut, cet édifice le plus grand que les hommes aient jamais élevé; car les pyramides d'Égypte elles-mêmes lui sont inférieures en hauteur. «J'aurais peut-être dû vous faire voir, dit Corinne, le plus beau de nos édifices le dernier; mais ce n'est pas mon système. Il me semble que, pour se rendre sensible aux beaux arts¹, il faut commencer par voir² les objets qui inspirent une admiration vive et profonde. Ce sentiment, une fois éprouvé³, révèle, pour ainsi dire, une nouvelle sphère d'idées,

et rend ensuite plus capable d'aimer et de juger¹ tout ce qui, dans un ordre même inférieur, retrace² cependant la première impression qu'on a reçue. Toutes ces gradations³, ces manières prudentes et nuancées pour préparer les grands effets⁴ ne sont point de mon goût⁵. On n'arrive point au sublime⁶ par degrés; des distances infinies le séparent même de ce qui n'est que beau⁷ ». Oswald⁸ sentit une émotion tout-à-fait extraordinaire en face de Saint-Pierre. C'était la première fois que l'ouvrage des hommes⁹ produisait sur lui l'effet¹⁰ d'une merveille de la nature. C'est le seul travail de l'art, sur notre terre actuelle¹¹, qui ait le genre de grandeur qui caractérise les œuvres immédiates de la création. Corinne jouissait de l'étonnement¹² d'Oswald. « J'ai choisi, lui dit-elle, un jour où le soleil est dans tout son éclat¹³, pour vous faire voir ce monument. Je vous réserve un plaisir plus intime¹⁴, plus religieux, c'est de le contempler au clair de la lune¹⁵; mais il fallait d'abord vous faire assister à la plus brillante des fêtes¹⁶, le génie de l'homme décoré par la magnificence de la nature ».

La place¹⁷ de Saint-Pierre est entourée de colonnes, légères de loin, et massives¹⁸ de près. Le terrain¹⁹, qui va toujours un peu en montant jusqu'au portique²⁰ de l'église, ajoute encore à l'effet²¹ qu'elle produit. Un obélisque de quatre vingts pieds de haut, qui paraît à peine élevé en présence de la coupole de Saint-Pierre, est au milieu de la place. La forme des obélisques elle seule²² a quelque chose qui plaît à l'imagination; leur sommet se perd dans les airs, et semble porter jusqu'au ciel une grande pensée de l'homme. Ce monument, qui vint d'Égypte pour orner les bains de Caligula, et que Sixte-Quint²³ a fait transporter ensuite au pied du temple de Saint-Pierre; ce contemporain de tant de siècles, qui n'ont pu rien contre lui²⁴, inspire un sentiment de respect; l'homme se sent tellement passager, qu'il a toujours de l'émotion en présence de ce qui est immuable. A quelque distance des deux côtés

de l'obélisque, s'élèvent deux fontaines dont l'eau jaillit perpétuellement, et retombe avec abondance en cascade dans les airs. Ce murmure des ondes, qu'on a coutume d'entendre au milieu de la campagne, produit dans cette enceinte une sensation toute nouvelle¹; mais cette sensation est en harmonie avec celle que fait naître l'aspect d'un temple majestueux.

La peinture, la sculpture, imitant le plus souvent la figure humaine, ou quelque objet existant dans la nature, réveillent dans notre âme des idées parfaitement claires et positives; mais un beau monument d'architecture n'a point, pour ainsi dire, de sens déterminé², et l'on est saisi, en le contemplant, par cette rêverie sans calcul et sans but³, qui mène si loin la pensée⁴. Le bruit des eaux convient à toutes ces impressions vagues⁵ et profondes; il est uniforme⁶, comme l'édifice est régulier.

L'éternel mouvement et l'éternel repos⁷

sont ainsi rapprochés l'un de l'autre. C'est dans ce lieu surtout que le temps est sans pouvoir; car il ne tarit pas plus ces sources jaillissantes qu'il n'ébranle ces immobiles pierres. Les eaux qui s'élancent en gerbe⁸ de ces fontaines sont si légères et si nuageuses⁹, que, dans un beau jour, les rayons du soleil y produisent de petits arcs-en-ciel¹⁰ formés des plus belles couleurs.

« Arrêtez-vous un moment ici, dit Corinne à lord Nelvil¹¹, comme il était déjà sous le portique de l'église; arrêtez-vous avant de soulever le rideau qui couvre la porte du temple: votre cœur ne bat-il pas à l'approche de ce sanctuaire? et ne ressentez-vous pas, au moment d'entrer, tout ce que ferait éprouver l'attente¹² d'un événement solennel? » Corinne elle-même souleva le rideau, et le retint pour laisser passer lord Nervil; elle avait tant de grâce dans cette attitude, que le premier regard d'Oswald fut pour la considérer ainsi: il se plut même¹³ pendant quel-

ques instants à ne rien observer qu'elle. Cependant il s'avança dans le temple, et l'impression qu'il reçut sous ses voûtes immenses fut si profonde et si religieuse, que le sentiment même de l'amour ne suffisait plus pour remplir en entier son âme. Il marchait lentement à côté de Corinne ; l'un et l'autre se taisaient. Là tout commande le silence : le moindre bruit retentit si loin, qu'aucune parole ne semble digne d'être ainsi répétée dans une demeure presque éternelle. La prière seule, l'accent du malheur, de quelque faible voix qu'il parte¹, émeut profondément dans ces vastes lieux. Et quand, sous ces dômes immenses², on entend de loin venir un vieillard, dont les pas tremblants se traînent sur ces beaux marbres arrosés par tant de pleurs, l'on sent que l'homme est imposant³ par cette infirmité même de sa nature, qui soumet son âme divine à tant de souffrances, et que le culte⁴ de la douleur, le christianisme, contient le vrai secret du passage de l'homme sur la terre.

Corinne interrompit la rêverie d'Oswald, et lui dit : « Vous avez vu des églises gothiques en Angleterre et en Allemagne, vous avez dû remarquer⁵ qu'elles ont un caractère beaucoup plus sombre que cette église. Il y avait quelque chose de mystique dans le catholicisme des peuples septentrionaux. Le nôtre⁶ parle à l'imagination par les objets extérieurs. Michel-Ange⁷ a dit, en voyant la coupole du Panthéon⁸ : « Je la placerai dans les airs ». Et en effet Saint-Pierre est un temple⁹ posé sur une église. Il y a quelque alliance¹⁰ des religions antiques et du christianisme dans l'effet que produit sur l'imagination l'intérieur de cet édifice. Je viens m'y promener souvent, pour rendre à mon âme la sérénité qu'elle perd quelquefois. La vue d'un tel monument est comme une musique continue et fixée¹¹, qui vous attend pour vous faire du bien quand vous vous en approchez ; et certainement il faut mettre au nombre des titres de notre nation à la gloire, la

patience¹, le courage et le désintéressement des chefs de l'Eglise², qui ont consacré cent cinquante années, tant d'argent et tant de travaux, à l'achèvement d'un édifice dont ceux qui l'élevaient ne pouvaient se flatter de jouir. C'est un service rendu même à la morale publique, que de faire don³ à une nation d'un monument qui est l'emblème de tant d'idées nobles et généreuses.—Oui, répondit Oswald, ici les arts ont de la grandeur, l'imagination et l'invention⁴ sont pleines de génie : mais la dignité de l'homme même, comment y est-elle défendue⁵ ? Quelles institutions⁶, quelle faiblesse dans la plupart des gouvernements d'Italie ! et quoiqu'ils soient si faibles combien ils asservissent les esprits.—D'autres peuples, interrompit Corinne, ont supporté le joug comme nous, et ils ont de moins⁷ l'imagination qui fait rêver une autre destinée :

Servi siam, si, ma servi ognor frementi.

«*Nous sommes esclaves, mais des esclaves toujours frémissants*, dit Alfieri⁸, le plus fier de nos écrivains modernes. Il y a tant d'âme dans nos beaux arts, que peut-être un jour notre caractère égalera notre génie.

«Regardez, continua Corinne, ces statues placées sur les tombeaux, ces tableaux en mosaïque, patientes et fidèles copies des chefs-d'oeuvre de nos grands maîtres⁹. Je n'examine jamais Saint-Pierre en détail, parce que je n'aime pas à y trouver ces beautés multipliées qui dérangent un peu l'impression de l'ensemble. Mais qu'est-ce donc qu'un monument où les chefs-d'oeuvre de l'esprit humain eux-mêmes paraissent des ornements superflus ! Ce temple est comme un monde à part¹⁰. On y trouve un asile contre le froid et la chaleur. Il a ses saisons à lui¹¹, son printemps perpétuel, que l'atmosphère du dehors n'altère jamais. Une église souterraine est bâtie sous le parvis de ce temple ; les papes et plusieurs souverains des pays étrangers y sont ensevelis : Christine¹², après son abdication, les Stuart¹³, de-

puis que leur dynastie est renversée. Rome depuis longtemps est l'asile des exilés du monde ; Rome elle même n'est-elle pas détrônée ! son aspect console les rois dépouillés ¹ comme elle.

Cadono le città, cadono i regni

E l'uom, d'esser mortal, par che si sdegni ² !

«Placez-vous ici, dit Corinne à lord Nelvil, près de l'autel, au milieu de la coupole, vous apercevrez à travers les grilles de fer l'église des morts qui est sous nos pieds, et, en relevant les yeux, nos regards atteindront à peine au sommet de la voûte. Ce dôme ³ en le considérant même d'en bas, fait éprouver un sentiment de terreur. On croit voir des abîmes suspendus sur sa tête. Tout ce qui est au de là d'une certaine proportion cause à l'homme, à la créature bornée, un invincible effroi. Ce que nous connaissons est aussi inexplicable que l'inconnu ; mais nous avons, pour ainsi dire, pratiqué notre obscurité habituelle ⁴, tandis que de nouveaux mystères nous épouvantent, et mettent le trouble dans nos facultés.

«Toute cette église est ornée de marbres antiques, et ses pierres en savent plus ⁵ que nous sur les siècles écoulés. Voisi la statue de Jupiter, dont on a fait un saint Pierre, en lui mettant une auréole sur la tête. L'expression générale de ce temple caractérise parfaitement le mélange des dogmes sombres et des cérémonies brillantes ; un fonds de tristesse dans les idées, mais, dans l'application ⁶, la mollesse et la vivacité du Midi ⁷ ; des intentions sévères, mais des interprétations très-douces ; la théologie chrétienne et les images du paganisme ⁸ ; enfin, la réunion la plus admirable de l'éclat et de la majesté que l'homme peut donner à son culte envers la Divinité.

«Les tombeaux décorés par les merveilles des beaux-arts ne présentent point la mort sous un aspect redoutable. Ce n'est pas tout-à-fait comme les anciens, qui sculptaient sur

les sarcophages des danses et des jeux¹, mais la pensée est détournée de la contemplation d'un cercueil par les chefs-d'oeuvre du génie. Ils rappellent l'immortalité sur l'autel même de la mort; et l'imagination, animée par l'admiration qu'ils inspirent, ne sent pas, comme dans le Nord², le silence et le froid, immuables gardiens des sépulcres.— Sans doute, dit Oswald, nous voulons que la tristesse environne la mort, et même avant que nous fussions éclairés par les lumières du christianisme, notre mythologie ancienne, notre Ossian³ ne place à côté de la tombe que les regrets et les chants funèbres. Ici, vous voulez oublier⁴ et jouir; je ne sais si je désirerais que votre beau ciel me fit ce genre de bien⁵.—Ne croyez pas cependant, reprit Corinne, que notre caractère soit léger, et notre esprit frivole⁶. Il n'y a que la vanité qui rende frivole⁷; l'indolence⁸ peut mettre quelques intervalles de sommeil ou d'oubli dans la vie, mais elle n'use ni ne flétrit⁹ le coeur; et, malheureusement pour nous, on peut sortir de cet état¹⁰ par des passions plus profondes et plus terribles que celle des âmes habituellement actives».

En achevant ces mots, Corinne et lord Nelvil s'approchaient de la porte de l'église. «Encore un dernier coup d'oeil vers ce sanctuaire immense, dit-elle à lord Nelvil. Voyez comme l'homme est peu de chose en présence de la religion, alors même que nous sommes réduits¹¹ à ne considérer que son emblème matériel¹²! voyez quelle immobilité, quelle durée les mortels peuvent donner à leurs oeuvres, tandis qu'eux-mêmes ils passent si rapidement, et ne survivent que par le génie! Ce temple est une image de l'infini; il n'y a point de terme¹³ aux sentiments qu'il fait naître, aux idées qu'il retrace¹⁴, à l'immense quantité d'années qu'il rappelle à la réflexion, soit dans le passé, soit dans l'avenir; et quand on sort de son enceinte, il semble qu'on passe des pensées célestes aux intérêts du monde, et de l'éternité religieuse à l'air léger du temps».

B'.

Les ruines de Pompéïa

Les ruines de Pompéïa sont proches du Vésuve, et c'est par ces ruines que Corinne et lord Nelvil commencèrent leur voyage. Ils étaient silencieux l'un et l'autre ; car le moment de la décision de leur sort approchait, et cette vague espérance⁶ dont ils avaient joui si longtemps, et qui s'accorde si bien avec l'indolence et la rêverie qu'inspire le climat d'Italie, devait enfin être remplacée par une destinée positive. Ils virent ensemble Pompéïa, la ruine la plus curieuse de l'antiquité. A Rome, l'on ne trouve guère que les débris des monuments publics, et ces monuments ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés ; mais à Pompéïa, c'est la vie privée¹ des anciens qui s'offre à vous telle qu'elle était. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres l'a préservée des outrages du temps². Jamais des édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus, et ce souvenir enfoui³ s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes, étaient encore dans leur beauté premi-

3

ère, et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante. Les amphores¹ sont encore préparées pour le festin du jour suivant, la farine qui allait être pétrie est encore là ; les restes² d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublé, et ses bras, desséchés, ne remplissent plus le bracelet de pierreries³ qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part⁴ une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues, et les pierres qui bordent les puits⁵ portent la trace des cordes⁶ qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps de garde⁷ les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient pour passer le temps tandis que ce temps avançait pour les engloutir.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous les côtés la ville⁸ qui subsiste encore presque en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître⁹ soit prêt à venir, et l'apparence même de vie qu'offre ce séjour¹⁰ fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons qui ont été ensevelies par d'autres laves. Ainsi, ruines sur ruines, et tombeaux sur tombeaux ! Cette histoire du monde, où les époques se comptent de débris en débris, cette vie humaine, dont la trace se suit¹¹ à la lueur des volcans qui l'ont consumée, remplissent le coeur d'une profonde mélancolie. Qu'il y a longtemps que l'homme existe ! qu'il y a longtemps qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt ! Où peut-on retrouver ses sentiments et ses pensées ? L'air qu'on respire dans ces ruines en est-il encore empreint ou sont-elles pour jamais déposées dans le ciel, où règne l'immortalité ? Quelques feuilles brûlées des manuscrits qui ont été trouvés à Herculanium¹² et à Pompéïa, et que l'on essaie

de dérouler¹ à Portici, sont tout ce qui nous reste pour interpréter les malheureuses victimes² que le volcan, la foudre de la terre, a dévorées. Mais en passant près de ces cendres, que l'art parvient à ranimer, on tremble de respirer, de peur qu'un souffle n'enlève³ cette poussière, où de nobles idées sont peut-être encore empreintes.

Les édifices publics, dans cette ville même de Pompéïa, qui était une des moins grandes de l'Italie, sont encore⁴ assez beaux. Le luxe des anciens avait presque toujours pour but un objet d'intérêt public. Leurs maisons particulières sont très-petites, et l'on n'y voit point la recherche de la magnificence, mais un goût vif pour les beaux-arts s'y fait remarquer⁵. Presque tout l'intérieur était orné de peintures les plus agréables, et de pavés de mosaïque artistement travaillés. Il y a beaucoup de ces pavés sur lesquels on trouve écrit : «*Salve* (salut)⁶». Ce mot est placé sur le seuil de la porte. Ce n'était pas sûrement une simple politesse que ce salut ; mais une invocation à l'hospitalité. Les chambres sont singulièrement étroites, peu éclairées, n'ayant jamais de fenêtres sur la rue, et donnant⁷ presque toutes sur un portique qui est dans l'intérieur de la maison, ainsi que la cour de marbre qu'il entoure⁸. Au milieu de cette cour est une citerne simplement décorée. Il est évident par ce genre d'habitation, que les anciens vivaient presque toujours en plein air⁹, et que c'était ainsi qu'ils recevaient leurs amis. Rien ne donne une idée plus douce et plus voluptueuse de l'existence que ce climat qui unit intimement l'homme avec la nature. Il semble que le caractère des entretiens et de la société doit être tout autre¹⁰ avec de telles habitudes, que dans le pays où la rigueur du froid force à se renfermer dans les maisons. On comprend mieux les dialogues de Platon en voyant ces portiques sous lesquels les anciens se promenaient la moitié du jour. Ils étaient sans cesse animés par le spectacle d'un beau ciel : l'ordre social, tel qu'ils le concevaient, n'était point l'aride

combinaison du calcul et de la force, mais un heureux ensemble d'institutions qui excitaient les facultés, développaient l'âme et donnaient à l'homme pour but le perfectionnement de lui même et de ses semblables.

L'antiquité inspire une curiosité insatiable. Les érudits¹ qui s'occupent seulement à recueillir une collection de noms qu'ils appellent l'histoire, sont sûrement dépourvus de toute imagination. Mais pénétrer dans le passé, interroger le coeur humain à travers les siècles, saisir un fait par un mot², et le caractère et les moeurs d'une nation par un fait, enfin, remonter jusqu'aux temps les plus reculés pour tâcher de se figurer comment la terre, dans sa première jeunesse, apparaissait aux regards des hommes, et de quelle manière ils supportaient alors ce don de la vie, que la civilisation a tant compliqué³ maintenant, c'est un effort continuel de l'imagination, qui devine et découvre les plus beaux secrets que la réflexion et l'étude puissent nous révéler. Ce genre d'intérêt⁴ et d'occupation attirait singulièrement Oswald, et il répétait souvent à Corinne, que s'il n'avait pas eu dans son pays de nobles intérêts à servir⁵, il n'aurait trouvé la vie supportable que dans les contrées où les monuments de l'histoire tiennent lieu de l'existence présente⁶. Il faut au moins regretter la gloire⁷, quand il n'est plus possible de l'obtenir. C'est l'oubli⁸ seul qui dégrade⁹ l'âme ; mais elle peut trouver un asile dans le passé, quand d'arides circonstances privent les actions de leur but¹⁰.

En sortant de Pompéia et en repassant à Portici, Corinne, et lord Nelvil furent bientôt entourés par les habitants, qui les engageaient¹¹ à grands cris à venir voir *la montagne* ; c'est ainsi qu'ils appellent le Vésuve. A-t-il besoin d'être nommé ? Il est pour les Napolitains la gloire et la patrie ; leur pays est signalé par cette merveille. Oswald voulut que Corinne fût portée sur une espèce de palanquin¹² jusqu'à l'ermitage de Saint Salvador, qui est a moi-

tié chemin de la montagne, et où les voyageurs se reposent avant d'entreprendre de gravir sur le sommet ; il allait à cheval à côté d'elle, pour surveiller ceux qui la portaient, et plus¹ son coeur était rempli par les généreuses pensées qu'inspirent la nature et l'histoire, plus² il adorait Corinne.

Au pied³ du Vésuve, la campagne est la plus fertile et la mieux cultivée que l'on puisse trouver dans le royaume de Naples, c'est-à-dire, dans la contrée de l'Europe la plus favorisée du ciel. La vigne célèbre, dont le vin est appelé *Lacryma Christi*⁴, se trouve dans cet endroit, et tout à côté des terres dévastées par la lave. On dirait que la nature a fait un dernier effort en ce lieu voisin du volcan, et c'est parée de ses plus beaux dons avant de périr⁵. A mesure que⁶ l'on s'élève, on découvre, en se retournant⁷, Naples et l'admirable pays qui l'environne. Les rayons du soleil font scintiller la mer comme des pierres précieuses ; mais toute la splendeur de la création s'éteint par degrés, jusqu'à la terre de cendre et de fumée qui annonce l'approche du volcan. Les laves ferrugineuses⁸ des années précédentes tracent sur le sol leur large et noir sillon, et tout est aride autour d'elles. A une certaine hauteur, les oiseaux ne volent plus ; à telle autre⁹, les plantes deviennent très-rares, puis les insectes mêmes ne trouvent plus rien pour subsister dans cette nature consumée. Enfin, tout ce qui a vie disparaît : vous entrez dans l'empire de la mort, et la cendre de cette terre pulvérisée roule seule sous vos pieds mal affermis¹⁰.

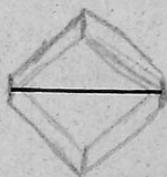
Nè greggi nè armenti

Guida bifolco mai guida pastore.

*Jamais le berger*¹¹ *ni le pasteur*¹² *ne conduisent en ce lieu ni leurs brebis ni leurs troupeaux*¹³.

Un ermite habite là, sur les confins de la vie et de la mort. Un arbre, le dernier adieu de la végétation, est de-

vant sa porte; et c'est à l'ombre de son pâle feuillage que les voyageurs ont coutume d'attendre que la nuit vienne pour continuer leur route; car, pendant le jour, les feux du Vésuve ne s'aperçoivent que comme un nuage de fumée, et la lave, si ardente de nuit, paraît sombre à la clarté du soleil. Cette métamorphose elle-même est un beau spectacle, qui renouvelle chaque soir l'étonnement que la continuité du même aspect pourrait affaiblir.



Michael Symonidis

ERNEST RENAN

Ὁ Ernest Renan ἐγεννήθη τῷ 1823 ἐν Tréguier. Προετοιμασθεὶς καὶ ἄρχας διὰ τὸν Κλήρον ἐσπούδασε Θεολογίαν. Κατόπι ἐπεδόθη εἰς τὴν σπουδὴν τῆς Γερμανικῆς φιλολογίας καὶ τῶν φυσικῶν ἐπιστημῶν. Ὀλίγον δὲ κατ' ὀλίγον ἄπεμακρύνθη τῆς Ἐκκλησίας καὶ ἐγένετο ἄπιστος. Τῷ 1860 ἀπεστάλη ὑπὸ τῆς Γαλλ. Κυβερνήσεως εἰς Συρίαν ἐπανελθὼν δὲ ἐκεῖθεν ἔγραψε τὸν «Βίον τοῦ Ἰησοῦ» ἐπὶ τὸ μυθιστορικῶ-



τερον, οὗ ἕνεκα ἀνεθεματίσθη ὑπὸ τῆς Ἐκκλησίας. Ὁ Renan ἔγραψε πλείστα ἔργα ἐν οἷς διαλάμπει ἡ εὐρεία πολυμαθεία αὐτοῦ, τὸ κριτικὸν πνεῦμα, ἡ γόησσα χάρις καὶ τὸ συναρπάζον ὕφος. Ἐν τοῖς «souvenirs, d'enfance et de jeunesse», εὗρισκται ἡ ἐπὶ τῆς «Ἀκροπόλεως προσευχὴ» μία ἐκ τῶν θαυμασιωτέρων σελίδων τῶν ἔργων του. Ἀπέθανεν ἐν Παρισίοις τῷ 1892.

SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

Prière sur l'Acropole.

Quand je vis l'Acropole, j'eus la révélation du divin¹ comme je l'avais eue² la première fois, que je sentis vivre l'Évangile, en apercevant la vallée du Jourdain des hauteurs de Casyoum. Le monde entier alors me parut barbare³. . . C'est principalement sur l'Acropole que ces sentiments m'assiégeraient. Un excellent architecte, avec qui j'avais voyagé, avait coutume de me dire que pour lui la vérité des dieux était en proportion de la beauté solide des temples, qu'on leur a élevés. . . Un vieux papier, que je retrouve parmi mes notes de voyage, contient ceci :

Prière que je fis sur l'Acropole quand je fus arrivé à en comprendre la parfaite beauté.

«O noblesse! ô beauté simple et vraie! déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une

leçon éternelle de conscience et de sincérité, j'arrive tard¹ au seuil de tes mystères; j'apporte à ton autel beaucoup de remords¹. Pour te trouver, il m'a fallu des recherches infinies. L'initiation que tu conférais à l'Athénien naissant par un sourire, je l'ai conquise à force de réflexions², au prix de longs efforts².

» Je suis né, déesse aux yeux bleus³, de parents barbares, chez les Cimmériens⁴ bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre⁵, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. On y connaît à peine le soleil; les fleurs sont les mousses marines⁶, les algues et les coquillages coloriés qu'on trouve au fond des baies solitaires⁷. Les nuages y paraissent sans couleur, et la joie même y est un peu triste; mais des fontaines d'eau froide y sortent du rocher, et les yeux des jeunes filles y sont comme ces vertes fontaines où, sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel.

» Mes pères, aussi loin que nous pouvons remonter⁸, étaient voués aux navigations lointaines, dans des mers que tes Argonautes ne connurent pas⁹. J'entendis, quand j'étais jeune, les chansons des voyages polaires; je fus bercé au souvenir des glaces flottantes, des mers brumeuses semblables à du lait, des îles peuplées d'oiseaux qui chantent à leurs heures et qui, prenant leur volée¹⁰ tous ensemble, obscurcissent le ciel.

» Des prêtres d'un culte étranger¹¹, venu des Syriens de Palestine¹², prirent soin de m'élever. Ces prêtres étaient sages et saints. Ils m'apprirent les longues histoires de Cronos¹³, qui a créé le monde, et de son fils¹⁴, qui a, dit-on, accompli un voyage sur la terre. Leurs temples¹⁵ sont trois fois hauts comme le tien, ô Eurhythmie¹⁶, et semblables à des forêts; seulement ils ne sont pas solides; ils tombent en ruine¹⁷ au bout de cinq ou six cents ans; ce sont des fantaisies de barbares, qui s'imaginent qu'on peut faire quelque chose de bien en dehors des règles que tu a tracées à tes inspirés, ô Raison. Mais ces temples me plaisaient;

je n'avais pas étudié ton art divin ; j'y trouvais Dieu. On y chantait des cantiques dont je me souviens encore : « Salut, étoile de la mer Reine de ceux qui gémissent en cette vallée de larmes » ou bien : « Rose mystique, Tour d'ivoire, Maison d'or, Etoile du matin¹ . . . » Tiens, déesse, quand je me rappelle ces chants, mon cœur se fond², je deviens presque apostat³. Pardonne moi ce ridicule ; tu ne peux te figurer le charme que les magiciens barbares⁴ ont mis dans ces vers, et combien il m'en coûte⁵ de suivre la raison toute nue.

» Et puis si tu savais combien il est devenu difficile de te servir ! Toute noblesse a disparu⁶. Les Scythes⁷ ont conquis le monde. Il n'y a plus de république d'hommes libres ; il n'y a plus que des rois issus d'un sang lourd, des majestés dont tu sourirais. De pesants⁸ Hyperboréens appellent légers⁹ ceux qui te servent Un *pambéotie* redoutable, une ligue¹⁰ de toutes les sottises, étend sur le monde un couvercle de plomb, sous lequel on étouffe. Même ceux qui t'honorent, qu'ils doivent te faire pitié ! Te souviens-tu de ce Calédonien¹¹ qui, il y a cinquante ans, brisa ton temple à coups de marteau pour l'emporter à Thulé¹² ? Ainsi font-ils tous . . . J'ai écrit, selon quelques-unes des règles que tu aimes, ô Théonoé, la vie du jeune dieu¹³ que je servis dans mon enfance : ils me traitent comme un Évhémère¹⁴ ils m'écrivent pour me demander quel but je me suis proposé ; ils n'estiment que ce qui sert à faire fructifier leurs tables de trapézites. Et pourquoi écrit-on la vie des dieux, ô ciel ! si ce n'est pour faire aimer le divin qui fut en eux, et pour montrer que ce divin vit encore et vivra éternellement au cœur de l'humanité ?

» Te rappelles-tu ce jour, sous l'archontat de Dionysodore, où un laid petit Juif¹⁵, parlant le grec des Syriens, vint ici, parcourut tes parvis sans te comprendre, lut tes inscriptions tout de travers¹⁶ et crut trouver dans ton enceinte¹⁷ un autel dédié à un dieu qui serait le *Dieu inconnu*¹⁸. Eh bien, ce pe-

tit Juif l'a emporté¹ ; pendant mille ans, on t'a traitée d'idole², ô Vérité ; pendant mille ans, le monde a été un désert où ne germait aucune fleur. Durant ce temps, tu te taisais, ô Salpinx, clairon de la pensée. Déesse de l'ordre, image de la stabilité céleste, on était coupable pour t'aimer³, et, aujourd'hui qu'à force de consciencieux travail nous avons réussi à nous rapprocher de toi, on nous accuse d'avoir commis un crime contre l'esprit humain en rompant des chaînes dont se passait Platon⁴.

»Toi seule es jeune, ô Cora⁵ ; toi seule es pure, ô Vierge ; toi seule es saine, ô Hygie⁶ ; toi seule es forte, ô Victoire⁷. Les cités, tu les gardes, ô Promachos⁸ ; tu as ce qu'il faut de Mars⁹, ô Aréa¹⁰ ; la paix est ton but, ô Pacifique. Législatrice, source des constitutions justes ; Démocratie¹¹, toi dont le dogme fondamental est que tout bien vient du peuple, et que, partout où il n'y a pas de peuple pour nourrir et inspirer le génie, il n'y a rien, apprends-nous à extraire le diamant des foules impures. Providence de Jupiter, ouvrière divine, mère de toute industrie, protectrice du travail, ô Ergané¹², toi qui fais la noblesse¹³ du travailleur civilisé et le mets si fort au-dessus du Scythe paresseux ; Sagesse, toi que Zeus enfanta après s'être replié sur lui-même, après avoir respiré profondément ; toi qui habites dans ton père, entièrement unie à son essence ; toi qui es sa compagne et sa conscience ; Energie de Zeus, étincelle qui allumes et entretiens le feu chez les héros et les hommes de génie, fais de nous des spiritualistes accomplis. Le jour où les Athéniens et les Rhodiens luttèrent pour le sacrifice, tu choisiss d'habiter chez les Athéniens, comme plus sages. Ton père cependant fit descendre Plutus¹⁴ dans un nuage d'or sur la cité des Rhodiens, parce qu'ils avaient aussi rendu hommage à sa fille. Les Rhodiens furent riches ; mais les Athéniens eurent de l'esprit, c'est-à-dire la vraie joie, l'éternelle gaieté, la divine enfance du cœur.

»Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi, en répudiant ses attaches barbares¹. Courons, venons en troupe. Quel beau jour que celui où toutes les villes qui ont pris des débris de ton temple, Venise, Paris, Londres, Copenhague, répareront leurs larcins, formeront des théories sacrées² pour rapporter les débris qu'elles possèdent, en disant : « Pardonne-nous, déesse ! c'était pour les sauver des mauvais génies de la nuit³ », et rebâtiront tes murs au son de la flûte, pour expier le crime de l'infâme Lysandre⁴ ! Puis ils iront à Sparte maudire le sol où fut cette maîtresse d'erreurs sombres, et l'insulter parce qu'elle n'est plus.

»Ferme en toi⁵, je résisterai à mes fatales conseillères ; à mon scepticisme, qui me fait douter du peuple ; à mon inquiétude d'esprit, qui, quand le vrai est trouvé, me le fait chercher encore ; à ma fantaisie, qui, après que la raison a prononcé, m'empêche de me tenir en repos. O Archégète⁷, idéal que l'homme de génie incarne en ses chefs-d'œuvre, j'aime mieux être le dernier dans ta maison que le premier ailleurs. Oui, je m'attacherai au stylobate de ton temple ; j'oublierai toute discipline hormis la tienne, je me ferai styliste sur tes colonnes⁶, ma cellule sera sur ton architrave⁷. Chose plus difficile ! pour toi, je me ferai, si je peux, intolérant, partial. Je n'aimerai que toi. Je vais apprendre ta langue, désapprendre le reste. Je serai injuste pour ce qui ne te touche pas⁸ ; je me ferai le serviteur du dernier de tes fils. Les habitants actuels de la terre que tu donnas à Érechthée, je les exalterai, je les flatterai. J'essayerai d'aimer jusqu'à leurs défauts ; je me persuaderai, ô Hippia⁹, qu'ils descendent¹⁰ des cavaliers qui célèbrent là-haut, sur le marbre de ta frise¹¹, leur fête éternelle. J'arracherai de mon cœur toute fibre qui n'est pas raison et art pur. Je cesserai d'aimer mes maladies, de me complaire en ma fièvre. Soutiens mon ferme propos¹², ô Salutaire¹³ ; aide-moi, ô toi qui sauves !

» Que de difficultés, en effet, je prévois ! que d'habitudes d'esprit j'aurai à changer ! que de souvenirs charmants je devrai arracher de mon cœur ! J'essayerai ; mais je ne suis pas sûr de moi. Tard je t'ai connue, beauté parfaite. J'aurai des retours², des faiblesses. Une philosophie, perverse sans doute, m'a porté à croire que le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie se transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables³ que celles du cou de la colombe. Ne rien aimer, ne rien haïr absolument, devient alors une sagesse. Si une société, si une philosophie, si une religion eût possédé la vérité absolue, cette société, cette philosophie, cette religion aurait vaincu les autres et vivrait seule à l'heure qu'il est⁴. Tous ceux qui, jusqu'ici, ont cru avoir raison se sont trompés, nous le voyons clairement. Pouvons-nous sans folle outrecuidance⁵ croire que l'avenir ne nous jugera pas comme nous jugeons le passé ? Voilà les blasphèmes que me suggère mon esprit profondément gâté. Une littérature qui, comme la tienne, serait saine de tout point n'exciterait plus maintenant que l'ennui.

» Tu souris de ma naïveté. Oui, l'ennui ... Nous sommes corrompus : qu'y faire⁶ ? J'irai plus loin⁷, déesse orthodoxe⁸, je te dirai la dépravation intime de mon cœur. Raison et bon sens ne suffisent pas. Il y a de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace. Il viendra des siècles où tes disciples passeront pour les disciples de l'ennui. Le monde est plus grand que tu ne crois. Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton frond, ô déesse toujours calme, ne serait pas si serein ; ta tête, plus large, embrasserait divers genres de beauté.

» Tu es vraie, pure, parfaite ; ton marbre n'a point de tache ; mais le temple d'Hagia-Sophia, qui est à Byzance, produit aussi un effet divin avec ses briques et son plâtras. Il est l'image de la voûte du ciel⁹. Il croulera ; mais, si ta

cella¹ devait être assez large pour contenir une foule, elle croulerait aussi.

«Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. O abîme, tu es le Dieu unique. Les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes; les rêves de tous les sages renferment une part de vérité. Tout n'est ici bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle² quand on l'a soigneusement roulée dans le linceuil de pourpre où dorment les dieux morts.»

PH. SÉGUR

Ο κόμης Phil. Ségur
 γεννήθη ἐν Παρισίοις τῷ
 1780. Καταταχθεὶς τῷ 1800
 εἰς τὸν γαλλικὸν στρατὸν ὡς
 ἀπλοῦς δραγῶν, ἀνῆλθε κατὰ
 τοὺς πολέμους τοῦ Μ. Ναπο-
 λέοντος εἰς τὸν βαθμὸν τοῦ
 ὑποστρατήγου. Τῷ 1811 ἀνο-
 μάσθη μέραρχος καὶ ὑπὸ τὴν
 ιδιότητα ταύτην ἔλαβε μέρος
 ἐν τῷ αὐτοκρατορικῷ ἐπιτε-
 λείῳ εἰς τὴν κατὰ τῆς Ρωσσίας
 μεγάλην ἐκστρατείαν. Μετὰ τὴν
 ἐξορίαν τοῦ Ναπολέοντος ἀπο-



συνθεὶς τοῦ στρατοῦ συνέ-
 γραψε τὸ περίφημον ἔργον του
 «Ἱστορία τῆς μεγάλης στρα-
 τίας» πολλάκις ἐκδοθὲν καὶ
 διαπρέπον ἐπὶ ἐπικῆ παρα-
 στάσει. Τῷ 1830 ἐγένετο μέ-
 λος τῆς Ἀκαδημίας καὶ ἐδη-
 μούλευσε τὴν ἱστορίαν τοῦ Κα-
 ρόλου Η΄ ὀλίγω δὲ βραδύ-
 τερον ἐπανῆλθεν εἰς τὴν ἐνεργ-
 γὸν ὑπηρεσίαν τοῦ στρατοῦ
 καὶ προυβιάσθη εἰς ἀντι-
 στρατήγον. Ἀπέθανε δὲ ἐν
 Παρισίοις τῷ 1873.

HISTOIRE

DE NAPOLEÓN ET DE LA GRANDE ARMÉE

Livre Deuxième

CHAPITRE I.

Cependant, Napoléon est encore à Paris, au milieu de ses grands¹, effrayés du terrible choc² qui se prépare. Ceux-ci n'ont plus rien à acquérir³, ils ont beaucoup à conserver : ainsi⁴ leur intérêt personnel se réunit au vœu général⁵ des peuples, fatigués de la guerre; et sans contester l'utilité de cette expédition, ils en redoutent, les approches⁶. Mais ils n'en parlent qu'entre eux secrètement, soit qu'ils craignent de déplaire, de nuire à la confiance des peuples, ou d'être démentis⁷ par le succès : c'est pourquoi, devant

Napoléon, ils se taisent, et semblent même ne pas être instruits¹ d'une guerre qui, depuis longtemps, est le sujet des conversations de toute l'Europe./

Mais enfin ce respect silencieux², que lui-même avait pris soin d'imposer³ l'importune; il y soupçonne plus d'improbation que de réserve⁴, — l'obéissance ne lui suffit plus, il veut y ajouter la conviction⁵: ce sera une nouvelle conquête. Il sait d'ailleurs mesurer, mieux que personne⁶, cette puissance de l'opinion, qui, selon lui, *crée ou tue les souverains*. Enfin, soit politique, soit amour-propre, il aime à persuader./

Telles étaient les dispositions de Napoléon et celles des grands qui l'entouraient, quand, le voile étant près de se déchirer et la guerre évidente⁷, leur silence avec lui devint plus indiscret que quelques paroles hasardées à propos⁸. Les uns prirent donc l'initiative⁹; l'empereur prévint les autres.

On parut d'abord concevoir toutes les nécessités de sa position: «Il fallait achever l'ouvrage commencé; on ne pouvait s'arrêter sur une pente aussi rapide¹⁰, et si près du sommet. L'empire de l'Europe convenait à son génie; la France en serait le centre et la base; autour d'elle, grande et entière, elle ne verrait que de faibles Etats, tellement divisés, que toute coalition entre eux¹¹ deviendrait méprisable ou impossible: mais, avec un tel but pourquoi ne commençait-il pas par soumettre et partager ce qui était autour de lui?»

A cette objection¹², Napoléon répondit «que tel avait été son projet en 1809, dans la guerre d'Autriche, mais que le malheur d'Esslingen¹³ avait dérangé son plan; que cet événement et les dispositions douteuses qu'avait depuis montrées la Russie l'avaient conduit¹⁴ à épouser une princesse autrichienne, et à s'appuyer¹⁵ de l'empereur de l'Autriche contre l'empereur russe.

»Qu'il ne créait pas les circonstances¹, mais qu'il ne
 »voulait pas les laisser échapper; qu'il les concevait toutes,
 »et se tenait prêt, tout ce qui était possible devant arriver²;
 »sentait bien que pour accomplir ses desseins, il lui fallait
 »douze ans, mais qu'il n'avait pas le temps de les attendre³.

»Qu'au reste⁴ il n'avait pas provoqué cette guerre⁵;
 »qu'il avait été fidèle à ses engagements envers Alexandre:
 »la preuve s'en trouvait⁶ assez dans la froideur de ses ré-
 »lations avec la Turquie et la Suède, livrées à la Russie,
 »l'une presque entière, l'autre dépossédée⁷ de la Finlande,
 »et même de l'île d'Aland, si voisine de Stockholm. Qu'il
 »n'avait répondu aux cris de détresse⁸ des Suédois qu'en
 »leur conseillant cette cession⁹. X

»Que cependant, dès 1809, l'armée russe, destinée à agir
 »de concert avec Poniatowski¹⁰ dans la Gallicie autrichienne,
 »s'était¹¹ présentée trop tard, trop faible, et avait agi perfidement;
 »que depuis, Alexandre, par l'ukase¹¹ du 31 décembre 1810, avait manqué au système continental¹², et
 »avait, par ses prohibitions, déclaré une guerre réelle au
 »commerce¹³ français; qu'il savait bien que l'intérêt et l'es-
 »prit national des Russes avaient pu l'y contraindre¹³, mais
 »qu'alors il avait fait dire à leur empereur qu'il concevait
 »sa position, et qu'il entrerait dans tous les arrangements
 »qu'exigerait son repos; et pourtant qu'Alexandre¹⁴ au lieu
 »de modifier son ukase, avait rassemblé quatre-vingt-dix
 »mille hommes, sous prétexte¹⁵ de soutenir ses douaniers;
 »qu'il s'était laissé gagner par l'Angleterre; qu'enfin au-
 »jourd'hui, ce prince refusait de reconnaître la trente-deuxième
 »division¹⁶ militaire et demandait l'évacuation de la
 »Prusse par les Français; ce qui équivalait à une déclaration
 »de guerre¹⁷».

A travers ces griefs¹⁸, on croyait voir que la fierté de Napoléon¹⁹ était blessée de l'attitude indépendante que prenait chaque pour la Russie. L'expropriation²⁰ de la prin-

cesse russe d'Oldenbourg de son duché amena d'autres conjectures¹ : on disait que des insinuations faites² soit à Tilsitt, soit à Erfurt, sur un divorce³, après lequel une alliance plus intime pourrait être contractée avec la Russie, n'avaient pas été encouragées, et que Napoléon s'en souvenait encore; ce fait est affirmé par les uns et nié par d'autres.

Au reste, toutes ces passions, qui gouvernent si despotiquement les autres hommes, étaient de trop faibles mobiles⁴ pour un génie aussi ferme et aussi vaste; elles purent tout au plus déterminer en lui de premiers⁵ mouvements qui l'engagèrent plus tôt qu'il n'eût voulu⁶. Mais sans pénétrer si avant dans les replis de cette grande âme⁷, une seule pensée, un fait évident⁸ suffisait pour le précipiter tôt ou tard dans cette lutte décisive : c'était l'existence d'un empire rival du sien par une égale grandeur, mais jeune encore comme son prince, et grandissant chaque jour; quand⁹ l'empire français, déjà mûr comme son empereur, ne pouvait plus guère que décroître¹⁰.

A quelque hauteur qu'il eût élevé le trône du sud et de l'ouest de l'Europe, Napoléon apercevait le trône septentrional d'Alexandre, prêt encore à le dominer¹¹ par sa position éternellement menaçante. Sur ces sommets glacés de l'Europe, d'où jadis s'étaient précipités tant de flots de barbares, il voyait se former tous les éléments d'un nouveau débordement¹². Jusque-là l'Autriche et la Prusse avaient été des barrières suffisantes, mais lui-même les avait renversées ou abaissées : il restait donc seul en présence, et seul le défenseur de la civilisation, de la richesse et de toutes les jouissances des peuples du sud, contre la rudesse ignorante¹³, contre les désirs avides des peuples pauvres du nord, et contre l'ambition de leur empereur et de sa noblesse.

Il était évident que la guerre seule pouvait décider de ce grand débat¹⁴, de cette grande et éternelle lutte du pauvre contre le riche; et cependant, de notre côté¹⁵, cette guerre

n'était ni européenne, ni même nationale. L'Europe y marchait à contre-cœur¹, parce que le but de cette expédition était d'ajouter² aux forces de celui qui l'avait conquise. La France épuisée voulait du repos; ses grands, qui formaient la cour de Napoléon, s'effrayaient de ce redoublement de guerre, de la dispersion de nos armées de Cadix à Moscou; et, tout en concevant la nécessité à venir de ce grand dépat, l'urgence ne leur en était pas démontrée³.

Ils savaient que c'était surtout dans l'intérêt de sa politique⁴ qu'il fallait chercher à ébranler⁵ un prince dont le principe était « qu'il y a des hommes dont la conduite « ne peut que rarement être réglée par leurs sentiments, « mais toujours par les circonstances ». Dans cette pensée⁶, ses ministres lui dirent, l'un, « que ses finances avaient besoin de repos; » mais il répondit: « Au contraire, elles « s'embarrassent, il leur faut la guerre ».

Un autre ajouta « qu'à la vérité jamais l'état de ses revenus n'avait été plus satisfaisant: qu'après un compte « rendu⁷ de trois à quatre milliards, il était admirable « qu'on se trouvât sans dettes exigibles; mais que tant de « prospérités touchaient à leur terme, puisqu'il paraissait « qu'avec l'année 1812 allait commencer une campagne ruineuse⁸: que jusque-là la guerre avait nourri la guerre; « que partout on avait trouvé la table mise⁹, mais qu'à l'avenir nous ne pourrions plus vivre aux dépens de l'Allemagne¹⁰, devenue notre alliée; bien loin de là¹¹, il faudrait « nourrir ses contingents, et cela sans espoir de dédommagements, quel que fût¹² le succès, car on aurait à payer « de Paris chaque ration de pain qui se mangerait à Moscou, les nouveaux champs de bataille n'offrant à recueillir, après la gloire, que des chanvres, des goudrons et des « mâtures¹³, qui ne serviraient sans doute pas à acquitter les « frais d'une guerre continentale. Que la France n'était pas « en état de défrayer¹⁴ ainsi l'Europe, surtout dans l'instant

« où ses ressources s'écoulaient vers l'Espagne ; que c'était
 « mettre à la fois¹ le feu aux deux extrémités, et qu'alors,
 « refluant vers le centre, épuisé par tant d'efforts, il pour-
 « rait nous consumer nous-mêmes ». X

Ce ministre avait été écouté : l'empereur le regardait d'un air riant, accompagné d'une caresse qui lui était familière. Il pensait avoir persuadé, mais Napoléon lui dit : « Vous croyez donc que je ne saurai pas bien à qui faire payer les frais de la guerre ? » Le duc cherchait à comprendre sur qui tomberait ce fardeau, quand l'empereur par un seul mot, dévoilant toute la grandeur de ses projets, ferma la bouche à son ministre étonné.

Il n'appréciait pourtant que trop bien toutes les difficultés de son entreprise². Ce fut là peut-être ce qui lui attira le reproche³ de s'être servi d'un moyen⁴ qu'il avait repoussé dans la guerre d'Autriche, et dont eu 1703, le célèbre Pitt⁵ avait donné l'exemple. X

Vers la fin de 1811, le préfet de police⁶ de Paris apprit, dit-on⁷, qu'un imprimeur contrefaisait⁸, secrètement des billets de banque russes ; il l'envoie saisir ;⁹ celui-ci résiste, mais enfin sa maison est forcée¹⁰, et il est conduit devant le magistrat, qu'il étonne par son assurance¹¹, et plus encore en se réclamant du ministre de la police¹². Cet imprimeur fut relâché sur-le-champ¹³ ; on a même ajouté qu'il continua sa contrefaçon, et que, dès nos premiers pas en Lithuanie, nous répandîmes le bruit¹⁴ qu'à Vilna nous nous étions emparés de plusieurs millions de billets de banques russes, dans les caisses de l'armée ennemie. X

Quelle qu'ait été l'origine de cette fausse monnaie¹⁵, Napoléon ne la vit qu'avec une extrême répugnance¹⁶, on ignore même s'il se décida à en faire usage ; du moins est-il certain qu'aux jours de notre retraite, et quand nous abandonnâmes Vilna, la plupart de ces billets s'y retrouvèrent intacts¹⁷, et furent brûlés par ses ordres. †

CHAPITRE II.

Cependant Poniatowski¹, à qui cette expédition semblait promettre un trône, se joignait généreusement aux ministres de l'empereur, pour lui en montrer le danger. Dans ce prince polonais, l'amour de la patrie était une noble et grande passion ; sa vie et sa mort l'on prouvé ; mais elle ne l'aveuglait pas. Il peignit la Lithuanie déserte², peu praticable ; sa noblesse³ déjà presque à demi russe, le caractère des habitants froit et peu empressé ; mais l'empereur impatient l'interrompit ; il voulait des renseignements pour entreprendre, et non pour s'abstenir⁴.

Il est vrai que la plupart de ces objections n'étaient⁵ qu'une faible répétition de toutes celles qui, dès longtemps, s'étaient présentées à son esprit. On ignorait jusqu'à quel point il avait mesuré le danger ; ses efforts multipliés, depuis le 30 décembre 1810, pour connaître le terrain qui tôt ou tard devait infailliblement devenir le théâtre d'une guerre décisive ; combien d'émissaires il avait envoyés le reconnaître⁶ ; la multitude de mémoires⁷ qu'il s'était fait donner sur les routes de Pétersbourg et de Moscou, sur l'esprit des habitants, principalement sur celui de la classe marchande, enfin sur les ressources de toute nature que le pays pourrait offrir ; s'il persistait, c'est que, loin de s'abuser sur sa force⁸, il ne partageait pas cette confiance, qui peut-être empêchait d'apercevoir combien l'affaiblissement de la Russie importait à l'existence à venir⁹ du grand empire français.

Dans cette vue, il s'adressa encore à trois de ses grands officiers, dont les services et l'attachement connus autorisaient la franchise¹⁰ ; tous les trois, comme ministres, envoyés et ambassadeurs¹¹, avaient, à différentes époques, connu la Russie. Il s'attacha à leur persuader l'utilité, la

justice et la nécessité de cette guerre ; mais l'un d'eux surtout l'interrompait souvent avec impatience : car, dès qu'une discussion était établie¹, Napoléon en souffrait les écarts².

Ce grand officier, s'abandonnant à cette impétueuse et inflexible franchise qu'il tenait³ de son caractère, de son éducation militaire, et peut-être aussi de la province où il était né, s'écriait : « qu'il ne fallait pas s'abuser⁴, ni prétendre abuser les autres ; qu'en s'emparant du continent, et même des Etats de la famille de son allié, on ne pouvait accuser cet allié de manquer⁵ au système continental ! Quand les armées françaises couvraient l'Europe, comment reprocher aux Russes leur armée⁶ ? Etait-ce à l'ambition de Napoléon à dénoncer⁷ l'ambition d'Alexandre ? »

« Qu'au reste, la détermination de ce prince était prise ; que la Russie une fois envahie, il n'y aurait plus de paix à attendre tant qu'un Français⁸ resterait sur son territoire ; qu'en cela, l'orgueil national et obstiné de Russes⁹ était d'accord avec celui de leur empereur¹⁰.

« Qu'à la vérité ses sujets l'accusaient de faiblesse¹¹, mais que c'était à tort ; qu'il ne fallait pas le juger d'après toutes les complaisances dont, à Tilsitt et à Erfurt¹², son admiration, son inexpérience et quelque ambition l'avait rendu capable¹³. Que ce prince aimait la justice ; qu'il tenait à mettre le bon droit de son côté¹⁴, et pouvait hésiter jusqu'à ce qu'il s'en crût appuyé¹⁵, mais qu'alors il devenait inflexible ; qu'enfin, en le considérant par rapport à ses sujets, il y aurait plus de danger pour lui à faire une honteuse paix, qu'à soutenir une guerre malheureuse.

« Comment au reste ne pas voir que¹⁶, dans cette guerre, toute était à craindre, jusqu'à nos alliés ? Napoléon n'entendait-il pas leurs rois inquiets dire qu'ils n'étaient

« que ses préfets ? Pour se tourner contre lui, tous n'at-
 « tendaient qu'une occasion ; pourquoi risquer de la faire
 « naître ? »

Alors, appuyé de ses deux collègues, ce général ajoutait : « que, depuis 1805, un système de guerre qui forçait
 « au maraudage le soldat le plus discipliné avait semé de
 « haines toute cette Allemagne qu'aujourd'hui l'empereur
 « voulait franchir. Allait-il donc se jeter, avec son armée,
 « par delà tous ces peuples qui n'ont point encore cicatrisé
 « les plaies qu'ils nous doivent ? Que d'inimitiés¹, que de
 « vengeances ce serait mettre entre la France et lui !

« Et à qui demandait-il ses points d'appui² ? A cette
 « Prusse que nous dévorons depuis cinq ans, et dont l'al-
 « liance est feinte et forcée ? Il va donc tracer la plus lon-
 « gue ligne d'opérations³ qui fut jamais, sur une terre où
 « règne une crainte silencieuse, souple, perfide, qui, telle
 « que cette cendre des volcans⁴, cache des feux terribles
 « dont le moindre choc peut produire l'éruption !

« Après tout enfin, que lui reviendra-t-il⁵ de tant de
 « conquêtes ? de substituer à des rois des lieutenants⁶, qui,
 « plus ambitieux que les généraux d'Alexandre, les imite-
 « ront peut-être, sans attendre la mort de leur souverain :
 « mort qu'au reste il rencontrera infailliblement sur tant
 « de champs de bataille, et cela avant, d'avoir consolidé⁷
 « son ouvrage, chaque guerre réveillant⁸ dans l'intérieur
 « l'espoir de tous les partis ; et remettant en question ce qui
 « était résolu⁹.

« Voulait-il connaître les discours de l'armée ? Eh bien !
 « on y disait que ces meilleurs soldats étaient en Espagne ;
 « que les régiments, trop souvent recrutés, manquaient d'en-
 « semble¹⁰ ; qu'ils ne se connaissaient pas entre eux ; qu'on
 « était incertain si l'on pourrait compter l'un sur l'autre
 « dans le danger ;¹¹ que le premier rang cachait en vain la
 « faiblesse des deux autres ; que déjà, faute d'âge et de san-

« té, beaucoup succombaient ¹ dans les premières marches, « sous le seul poids de leurs sacs et de leurs armes.

« Et pourtant, dans cette expédition, c'était moins la « guerre qui déplaisait que le pays où on allait la porter. « Les Lithuaniens nous appelaient, disait-on ²; mais sur « quel sol ? dans quel climat ? au milieu de quelles moeurs ? « On les connaissait trop par la campagne de 1806 : où pou- « voir ³ jamais s'arrêter dans ces plaines plates et dénuées « de toute espèce de position fortifiée par l'art ou la na- « ture ?

« Ne savait-on pas que tous les éléments défendaient ces « contrées depuis le premier d'octobre jusqu'au premier de « juin ? que, hors du court intervalle compris entre ces « deux époques, une armée engagée dans ces déserts de boue « ou de glace, y pouvait périr tout entière et sans gloire ? » Et ils ajoutaient : « que la Lithuanie était déjà l'Asie plus « encore que l'Espagne n'était l'Afrique ; ⁴ et l'armée fran- « çaise, comme exilée de la France par une guerre perpé- « tuelle, voulait du moins rester européenne.

« Enfin, quand on serait en présence de l'ennemi dans « ces déserts, par quels motifs différents chaque armée se- « rait-elle animée ? Pour les Russes, la patrie, l'indépen- « dance, tous les intérêts privés et publics ⁵, jusqu'aux vœux « secrets de nos alliés ! Pour nous, et contre tant d'obsta- « cles, la gloire toute seule, même sans la cupidité ⁶, que « l'affreuse pauvreté de ces climats ne pourrait tenter ⁷.

« Et quel but pour tant de travaux ? Les Français ne « se reconnaissaient déjà plus au milieu d'une patrie qu'au- « cune frontière naturelle ne limitait plus ⁸, et tant y de- « venait grande la diversité des moeurs, des figures et des « langages ⁹ ». A ce propos le plus âgé de ces grands offi- « ciers ajouta : « qu'on ne s'étendait pas ainsi sans s'affai- « blir que c'était perdre la France dans l'Europe, car en- « fin quand la France serait l'Europe, il n'y aurait plus de

« France : déjà même un tel départ ne va-t-il pas la laisser
 « solitaire¹, déserte, sans chef, sans armée, accessible à toute
 « diversion², qui donc la défendra? — *Mare nommée!* s'écria
 « l'empereur : *j'y laisse mon nom et la crainte qu'inspire une*
 « *nation armée!* »

Et, sans paraître ébranlé, par tant d'objections, il annonçait : « qu'il allait organiser l'empire en cohortes de ban
 « et d'arrière-ban³, et laisser, sans défiance, à des Français,
 la garde de la France, de sa couronne et de sa gloire.

« Que quant à la Prusse, il s'était assuré de sa tran-
 « quillité, par l'impossibilité où il l'avait mise de remuer,
 « même dans le cas d'une défaite⁴, ou d'une descente des
 « Anglais sur les côtes de la mer du Nord et sur nos der-
 « rières. Qu'il tenait dans sa main la police civile et mili-
 « taire de ce royaume ; qu'il était maître de Stettin, Cu-
 « strin, Glogau, Torgau, Spandau, et de Magdebourg⁵ ;
 « qu'il aurait des officiers clairvoyants à Colberg et une ar-
 « mée à Berlin ; qu'avec ces moyens et la loyauté⁶ de la
 Saxe, il n'avait rien à craindre de l'inimitié prussienne.

« Que pour le reste de l'Allemagne, une vieille poli-
 « tique l'attachait à la France, ainsi que les mariages a-
 « vec les maisons de Bade, de Bavière et d'Autriche⁷, qu'il
 « comptait sur ceux de ses rois qui lui devaient leur nou-
 « veau titre. Qu'après avoir enchainé l'anarchie, et s'être
 « rangé du parti des rois⁸, fort comme il l'était, ceux-ci
 « ne pourraient l'attaquer qu'en soulevant leurs peuples par
 « les principes de la démocratie : mais que sans doute les
 « souverains ne s'allieraient pas⁹ à cette ennemie naturelle
 « des trônes, qui sans lui les aurait renversés, et contre la-
 « quelle lui seul pouvait les défendre.

« Que d'ailleurs¹⁰ les Allemands étaient d'un génie mé-
 « thodique et lent, et qu'avec eux il aurait toujours le
 « temps pour lui ; qu'il régnait dans toutes les forteresses
 « de la Prusse ; que Dantzick était un second Gibraltar ».

«Ce qui était inexact¹, surtout en hiver. Que la Russie devait effrayer l'Europe de son gouvernement militaire et conquérant, comme de sa population sauvage, déjà si nombreuse, et qui augmentait d'un demi-million tous les ans: n'avait-on pas vu ses armées dans toute l'Italie, en Allemagne et jusque sur le Rhin? Qu'en demandant l'évacuation de la Prusse, elle voulait une chose impossible, parce que se dessaisir de la Prusse², après l'avoir tant culcérée, c'était la donner à la Russie³, qui s'en servirait⁴ contre nous».

Poursuivant ensuite avec plus de chaleur, il s'écriait : «Pourquoi menacer mon absence des différents partis⁵ encore existants dans l'intérieur de l'empire? Où sont-ils? je n'en vois qu'un seul contre moi, celui de quelques royalistes, la plupart de l'ancienne noblesse, vieux et sans expérience. Mais ils redoutent plus ma perte qu'ils ne la désirent. Voici ce que je leur ai dit en Normandie: On me vante fort comme grand capitaine, comme politique habile, et l'on ne parle guère de moi comme administrateur; pourtant ce que j'ai fait de plus difficile et de plus utile a été d'arrêter le torrent révolutionnaire; il aurait tout englouti, l'Europe et vous! J'ai réuni les partis les plus opposés, mêlé les classes rivales, et, parmi vous cependant, quelques nobles obstinés résistent: ils refusent mes places!⁶ Eh! que m'importe à moi⁷? c'est pour votre bien, pour votre salut que je vous les offre. Que feriez-vous seuls et sans moi? Vous êtes une poignée contre des masses⁸! Ne voyez-vous pas qu'il faut éteindre cette guerre du tiers état⁹ contre la noblesse, par un mélange complet de ce qu'il y a de mieux dans les deux classes? Je vous tends la main, et vous la repoussez? Mais qu'ai-je besoin de vous? Quand je vous soutiens, je me fais tort à moi-même dans l'esprit du peuple; car que suis-je, moi? roi du tiers état: n'est-ce point assez?»

Alors; passant avec plus de calme¹ à une autre question; «il connaissait, disait-il, l'ambition de ses généraux: mais elle était détournée² par la guerre, et ne serait pas appuyée dans ses excès par des soldats français, trop fiers et trop attachés à leur belle patrie. Que si la guerre était périlleuse, la paix avait aussi ses dangers; qu'en ramenant ses armées dans l'intérieur, elle y rentrerait et y concentrerait trop d'intérêts et de passions avides, que le repos et leur réunion feraient fermenter³, et qu'il ne pourrait plus contenir⁴; qu'il fallait donner un cours à toutes ces ambitions; qu'après tout⁵, il en craignait moins l'effet au dehors qu'au dedans⁶».

Enfin il ajouta: «Vous craignez la guerre pour mes jours? C'est ainsi qu'au temps des conspirations on voulait m'effrayer de Georges⁷: il se trouvait partout sur mes pas; ce misérable devait tirer sur moi. Eh bien! il aurait tué mon aide de camp tout au plus: mais me tuer, moi, c'était impossible! Avais-je donc accompli les volontés du destin? Je me sens poussé vers un but que je ne connais pas: quand je l'aurai atteint⁸, dès que je n'y serai plus utile, alors un atome suffira pour m'abattre; mais jusque-là tous les efforts humains ne pourront rien contre moi. Paris ou l'armée, c'est donc une même chose⁹; quand mon heure sera venue, une fièvre, une chute de cheval à la chasse, me tueront aussi bien qu'un boulet: les jours son écrits!»

Cette opinion, utile au moment du danger, aveugle¹⁰ trop souvent les conquérants sur le prix¹¹ auquel les grands résultats qu'ils obtiennent sont achetés. Ils aiment à croire à la prédestination¹², soit que plus que d'autres ils aient éprouvé tout ce qu'il y a d'inattendu¹³ dans les affaires des hommes, soit qu'elle les décharge d'une trop pesante responsabilité. C'était en revenir¹⁴ au temps des croisades, où

ces mots, *Dieu le veut*, répondaient à toutes les objections d'une politique pacifique et prudente.

En effet, l'expédition de Napoléon en Russie a une triste ressemblance avec celles de saint Louis¹ en Egypte et en Afrique. Ces invasions entreprises², les unes pour les intérêts du ciel, l'autre pour ceux de la terre, eurent une fin pareille; et ces deux grands désastres apprennent au monde, que les grands désastres apprennent au monde, que les grands et profonds calculs politiques du siècle des lumières, peuvent avoir le même résultat que les élans désordonnés³ des passions religieuses des siècles de l'ignorance et de la superstition.

Toutefois, dans ces deux entreprises, ne comparons ni leur opportunité⁴, ni leurs chances de succès⁵. Celle-ci était indispensable à l'achèvement d'un grand dessein presque accompli; son but n'était point hors de portée⁶; les moyens pour l'atteindre étaient suffisants: il se peut que l'instant ait été⁷ tantôt trop hâtée, tantôt incertaine; et, à cet égard⁸, les faits parleront, c'est à eux à en décider⁹.

CHAPITRE III

Ainsi Napoléon répondait à tout¹⁰; son habile main savait saisir¹¹ et manier à propos tous les esprits; et, en effet, dès qu'il voulait séduire¹², il y avait dans son entretien une espèce d'enchantement dont il était impossible de se défendre¹³ on se sentait moins fort que lui, et comme contraint de se soumettre à son influence¹⁴. C'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, une espèce de puissance magnétique; car son génie ardent et mobile est tout entier dans chacun de ses désirs, le moindre comme le plus important¹⁵, il veut, et toutes ses forces¹⁶, toutes ses facultés¹⁷ se réunissent pour

accomplir¹; elles accourent, se précipitent, et, dociles, elles prennent à l'instant même les formes qui plaisent².

Aussi, la plupart de ceux qu'il avait en vue d'engager³ se trouvaient-ils entraînés comme hors d'eux-mêmes. On se sentait flatté de voir ce maître de l'Europe, sembler n'avoir plus d'autre ambition, d'autre volonté que celle de vous convaincre; de voir ces traits⁴, pour tant d'autres si terribles, n'exprimer pour vous qu'une douce et touchante bienveillance⁵; d'entendre cet homme mystérieux, et dont chaque parole était historique, céder comme pour vous seul à l'irrésistible attrait du plus naïf et du plus confiant épanchement⁶ et cette voix, en vous parlant, si caressante⁷, n'était-ce pas celle dont le moindre son retentissait⁸ dans toute l'Europe, déclarait des guerres, décidait des batailles, fixait le sort des empires, élevait ou détruisait les réputations? Quel amour propre pouvait résister au charme d'une si grande séduction⁹? on en était saisi de toutes parts¹⁰; son éloquence était d'autant plus persuasive¹¹, que lui-même semblait persuadé.

Dans cette occasion, il n'y eut pas de teintes si variées¹² dont sa vive et fertile imagination ne colorât son projet pour convaincre et entraîner. Le même texte¹³ lui fournissait mille arguments divers: c'est le caractère et la position de chacun de ses interlocuteurs qui l'inspire; il l'entraîne dans son entreprise, en la lui faisant envisager¹⁴ sous la forme, avec la couleur, et du côté qui doit lui plaire¹⁵.

Voilà comme il fait entrevoir à celui qu'effraye la dépense, qu'un autre payera cette conquête de la Russie, qu'il veut lui faire approuver.

Il dit au militaire que cette expédition hasardeuse étonne, mais qui doit être facilement séduit par la grandeur d'une idée ambitieuse, que la paix est à Constantinople, c'est-à-dire à la fin de l'Europe: il lui est libre

d'entrevoir qu'alors ce ne sera pas seulement à un bâton de maréchal¹, mais à un sceptre qu'on pourra prétendre².

Il répond au ministre élevé dans l'ancien monde et qu'épouvanterait tant de sang à verser, et d'ambition à satisfaire « que c'est une guerre toute politique ; que ce sont » les Anglais seulement qu'il va attaquer en Russie ; que » la campagne sera courte ; qu'après on se reposera ; que » c'est le cinquième acte, le dénouement ».

Avec d'autres, c'est la puissance l'ambition des Russes et la force des événements qui l'entraînent à la guerre malgré lui. Devant les hommes superficiels et sans expérience, avec lesquels il ne veut ni s'expliquer, ni se donner la peine de feindre, il s'écrie brusquement : « Vous ne comprenez rien à tout ceci, vous en ignorez les antécédents » et les conséquents ! »

Mais avec les princes de sa famille, il s'est déclaré depuis longtemps³ : il s'est plaint de ce qu'ils n'appréciaient pas assez sa position⁴. « Ne voyez-vous pas, leur a-t-il dit, » que je ne suis point né sur le trône⁵ ; que je dois m'y » soutenir comme j'y suis monté, par la gloire ; qu'il faut » qu'elle aille en croissant ;⁶ qu'un particulier devenu souverain, comme moi, ne peut plus s'arrêter ; qu'il faut » qu'il monte sans cesse, et qu'il est perdu s'il reste stationnaire ? ».

Alors, il montrait toutes les anciennes dynasties armées contre le sienne, tramant des complots⁷, préparant des guerres, et cherchant à détruire en lui le dangereux exemple d'un roi né de lui-même. Voilà pourquoi toute paix, à ses yeux, était une conspiration des faibles contre le fort, des vaincus contre le vainqueur, et surtout des grands par leur naissance, contre les grands par eux-mêmes. Tant de coalitions successives l'avaient confirmé dans cette appréhension⁸ ! Aussi pensait-il souvent⁹ à ne plus souffrir de

puissance ancienne en Europe, et voulait-il seul faire époque¹, être une ère nouvelle pour les trônes et qu'enfin tout datât de lui.

Il se découvrait ainsi tout entier aux yeux de sa famille², par ces vives peintures de sa position politique³, qui ne paraîtront peut-être plus aujourd'hui ni fausses, ni trop chargées⁴; et pourtant la douce Joséphine, toujours occupée à le retenir et à le calmer, lui avait souvent fait entendre⁵, «qu'avec le sentiment de la supériorité de son génie, il semblait n'avoir jamais assez celui⁶ de sa puissance; que, comme à ces caractères jaloux, il lui en fallait sans cesse des preuves⁷. Comment, à travers les bruyantes acclamations de l'Europe, son oreille inquiète pouvait-elle entendre quelques voix isolées qui contestaient sa légitimité! qu'ainsi son esprit inquiet cherchait toujours l'agitation comme son élément; que, fort pour désirer, faible pour jouir; il serait donc le seul qu'il n'eût pu vaincre»⁸.

Mais, en 1811, Joséphine était séparée de Napoléon; et, quoiqu'il allât encore lui rendre des soins dans sa retraite, la voix de cette impératrice avait perdu cette influence que donne une présence continuelle, de tendres habitudes, et le besoin de doux épanchements⁹.

Cependant, de nouveaux démêlés avec le pape compliquaient la position¹⁰ de la France. Napoléon s'adressait alors au cardinal Fesch. C'était un prêtre zélé, et tout bouillant d'une vivacité italienne, il défendait les droits ultramontains avec une ardente opiniâtreté; et telle était la chaleur de ses discussions avec l'empereur, que, dans une occasion précédente, celui-ci¹¹, tout irrité, s'était emporté jusqu'à lui crier, «qu'il le réduirait à obéir!¹²—Eh! qui conteste votre puissance¹³? répondit le cardinal: mais force n'est pas raison; car si j'ai raison, toute votre puissance ne me fera point avoir tort. D'ailleurs, Votre Ma-

«jésté sait que je ne crains pas le martyre.—Le Martyre !
»répliqua Napoléon en passant de la violence au sourire,
»ah ! n'y comptez pas, ¹ monsieur le cardinal ; c'est une
»affaire où il faut être deux, ² et quant 'à moi je ne veux
»martyriser personne».

Ces discussions prirent, dit-on un caractère plus grave vers la fin de 1811. Un témoin assure qu'alors le cardinal, jusque-là étranger à la politique³, la mêla à ses controverses religieuses⁴; qu'il conjura Napoléon de ne pas s'attaquer ainsi aux hommes⁵, aux éléments, aux religions à la terre et au ciel à la fois ; et qu' enfin il lui montra la crainte de le voir succomber sous le poids de tant d'inimitiés.

Pour toute réponse à cette vive attaque, l'empereur le prit par la main, le conduisit à la fenêtre; l'ouvrit et lui dit : «Voyez-vous là-haut cette étoile? — Non, sire.
» — Regardez bien. — Sire, je ne vois pas. — Eh bien ! moi,
» je la vois ! «s'écria Napoléon. Le cardinal, saisi d'étonnement, se tout⁶, s'imaginant qu'il n'y avait plus de voix humaine assez forte pour se faire entendre d'une ambition si colossale qu' elle atteignait déjà les cieux⁷.

Quant au témoin de cette scène singulière⁸, il comprit tout autrement les paroles de son chef. Elles ne lui parurent point l'expression d'une confiance exagérée⁹ dans sa fortune, mais plutôt celle de la grande différence que Napoléon établissait¹⁰ entre les aperçus de son génie et ceux de la politique du cardinal.

Mais, en supposant même que l'âme de Napoléon n'ait point été exempte d'un penchant à la superstition¹¹, son esprit était à la fois trop ferme et trop éclairé, pour laisser dépendre¹² d'une faiblesse d'aussi grandes destinées. Une grande inquiétude le préoccupait : c'était la pensée de cette même mort qu'il semblait braver. Il sentait ses forces s'affaiblir, et craignait qu'après lui cet empire

français, ce grand trophée de tant de travaux et victoires, ne fût démembré¹.

»L'empereur russe était, disait-il, le seul souverain qui
 »pesât² encore sur le sommet de cet immense édifice. Jeune
 »et plein de vie, les forces de ce rivale croissaient encore,
 »quand déjà les siennes déclinaient.» Il lui semblait que,
 des bords du Niémen, Alexandre n'attendait que la nou-
 velle de sa mort pour se saisir du sceptre de l'Europe,
 et l'arracher des mains de son faible successeur. «Quand
 »l'Italie entière, la Suisse, l'Autriche, la Prusse, et toute
 »l'Allemagne, marchaient sous ses aigles³, qu'atten-
 »drait-il donc pour prévenir ce danger, et pour consolider
 »le grand empire, en rejetant⁴ Alexandre et la puissance
 »russe, affaiblie de la perte de toute la Pologne, au delà
 »de Borysthène ?

Telles furent ses paroles prononcées dans le secret de l'intimité⁵; elles renferment sans doute le véritable motif de cette terrible guerre. Quant à sa précipitation à la commencer, il semblait qu'il se hâtât, poussé par l'instinct d'une mort prochaine. Une humeur âcre répandue dans son sang, et qu'il accusait de son irascibilité⁶, «mais sans laquelle, disait-il, on ne gagnait pas de batailles», le dévorait⁷.

Qui de nous a su pénétrer⁸ assez avant dans l'organisation humaine, pour affirmer que ce vice caché ne fut pas l'une des causes de cette inquiète activité qui hâtait les événements, et qui fit⁹ sa grandeur et sa chute ?

Cet ennemi intérieur manifestait de plus en plus sa présence par une douleur secrète, et par violentes convulsions d'estomac qu'il lui faisait éprouver. Dès 1806, à Varsovie, dans une de ces crises douloureuses, on avait entendu Napoléon s'écrier, «qu'il portait en lui le principe
 »d'une fin prématurée¹⁰, et qu'il périrait du même mal
 »que son père».

Déjà pour lui, les courts exercices de la chasse, le galop des chevaux les plus doux, étaient une fatigue : comment soutiendrait-il donc les longues journées, et les mouvements rapides et violents par lesquels les combats se préparent ? Aussi pendant que, même autour de lui, la plupart¹ le croyaient emporté vers la Russie par sa grande ambition, par l'inquiétude de son esprit et par son amour pour la guerre, seul et presque sans témoin, il en pesait l'énorme poids², et, poussé par la nécessité, il ne s'y décidait³ qu'après une pénible hésitation.

Enfin, le 3 août 1811, dans une audience, au milieu des envoyés de toute l'Europe⁴, il éclate⁵; mais cet emportement, présage de la guerre⁶, est une preuve de plus de sa répugnance à la commencer⁷. Peut-être la défaite que viennent d'essayer les Russes à Routschouk a-t-elle enflé son espoir⁸, et pense-t-il qu'en menaçant, il arrêtera les préparatifs d'Alexandre.

C'est au prince Kourakin qu'il s'est adressé. Cet ambassadeur vient de protester⁹ des intentions pacifiques de son souverain, il l'interrompt : « Non, son maître veut la guerre ! il sait par ses généraux que les armées russes accourent sur le Niémen ! L'empereur Alexandre trompe et gagne¹⁰ tous ses envoyés ! » Puis apercevant Caulaincourt, il traverse rapidement la salle, et, l'interpellant avec violence¹¹ : « Oui, vous aussi vous êtes devenu Russe. » Vous êtes séduit¹² par l'empereur Alexandre ». Le duc répliqua fermement : « Oui, sire, parce que, dans cette question, je le crois Français ». Napoléon se tut, mais depuis ce moment il traita froidement ce grand officier, sans pourtant le rebuter¹³ ; plusieurs fois même il essaya, par de nouveaux raisonnements¹⁴, entremêlés de caresses familières, de le faire rentrer dans son opinion, mais inutilement ; il le trouva toujours inflexible, prêt à le servir, mais sans l'approuver.

CHAPITRE IV.

Pendant que Napoléon, entraîné par son caractère, par sa position, et par les circonstances, paraissait ainsi désirer et hâter l'instant des combats, il gardait le secret de sa perplexité¹; l'année 1811 s'était écoulée en pourparlers de paix² et en préparatifs de guerre. 1812 venait de commencer, et déjà l'horizon s'obscurcissait³. Nos armées d'Espagne avaient fléchi⁴: Ciudad-Rodrigo⁵ venait d'être reprise par les Anglais (19 janvier 1812); les discussions de Napoléon avec le pape s'aigrissaient; Kutusof⁶ avait détruit l'armée turque sur le Danube (8 Décembre 1811); la France même devenait inquiète pour ses subsistances⁷: tout enfin semblait détourner les regards de Napoléon de la Russie les ramener sur la France et les y fixer; et lui, bien loin de s'aveugler, il reconnaissait dans ces contrariétés les avertissements d'une fortune toujours fidèle⁸.

Ce fut surtout au milieu de ces longues nuits d'hiver, où l'on reste longtemps seul avec soi-même, que son étoile⁹ parut l'éclairer de sa vive lumière; elle lui montre les différents génies de tant de peuples vaincus, attendant en silence le moment de venger leur injure; les dangers qu'il court affronter, ceux qu'il laisse derrière lui, même chez lui; que, comme les états de son armée, les tables de la population de son empire étaient trompeuses¹⁰, non par leur force numérique, mais par leur force réelle¹¹ on n'y compte que, des hommes vieillis par le temps ou par la guerre, et des enfants, presque plus d'hommes faits¹²! Où étaient-ils? Les pleurs des femmes¹³, les cris des mères le disaient assez; penchées laborieusement sur cette terre qui sans elles resterait inculte, elles maudissent la guerre en lui¹⁴!

Et cependant, il irait attaquer la Russie sans avoir sou-

mis l'Espagne; oubliant ce principe¹, dont lui-même donna si souvent le précepte et l'exemple, «de ne jamais »entreprendre sur deux points à la fois, mais sur un seul, »et toujours en masse?» Pourquoi enfin sortirait-il d'une situation brillante, quoique non assurée, pour se jeter dans une position si critique, où le moindre échec² pouvait tout perdre, où tout revers serait décisif³?

En ce moment, aucune nécessité de position, aucun sentiment d'amour-propre ne pouvait forcer Napoléon à combattre ses propres raisonnements⁴, et l'empêcher de s'écouter lui-même⁵. Aussi devient-il soucieux et agité⁶. Il rassemble les différents états de situation⁷ de chaque puissance de l'Europe; il s'en fait composer un résumé exact et complet⁸ et s'absorbe dans cette lecture⁹; son anxiété s'accroît¹⁰; pour lui surtout, l'irrésolution est un supplice¹¹.

Souvent on le voit à demi renversé sur un sofa, où il reste plusieurs heures, plongé dans une méditation profonde; puis il en sort tout à coup, comme en sursaut convulsivement, et par des exclamations¹²; il croit s'entendre nommer, et s'écrie: «Qui m'appelle?» Alors se levant, et marchant avec agitation: «Non, sans doute, s'est-il enfin »écrié, rien n'est assez établi¹³ autour de moi, même chez »moi, pour une guerre aussi lointaine! il faut la retarder »de trois ans». Et il donne ordre qu'on laisse toujours sur sa table le résumé¹⁴ qui l'éclaire sur les dangers de sa position. Souvent il le relit, et chaque fois il approuve et répète ses premières conclusions.

On ignore ce que lui dicta¹⁵ une si salutaire inspiration; ce qui est certain, c'est que vers cette époque (le 25 Mars 1812) Czernicheff porta de nouvelles propositions à son souverain, Napoléon offrait¹⁶ de déclarer qu'il ne contribuerait¹⁷ ni directement ni indirectement au rétablis-

sement d'un royaume de Pologne, et de s'entendre sur les autres griefs¹.

Plus tard, le 17 avril, le duc de Bassano² proposa à Castlereagh³ un arrangement relatif à la péninsule⁴ et au royaume des Deux-Sicules⁵; et pour le reste, de traiter sur cette base, que chacune⁶ des deux puissances garderait ce que l'autre ne pouvait pas lui ôter par la guerre. Mais Castlereagh répondit, que des engagements de bonne foi⁷ ne permettraient pas à l'Angleterre de traiter, sans préalablement reconnaître Ferdinand VII pour roi d'Espagne.

Le 25 avril, Maret⁸, en faisant part⁹ au comte Romanzof de cette communication, répétait une partie des griefs de Napoléon contre la Russie. C'était, premièrement l'ukase¹⁰ du 31 Décembre 1810, qui prohibait¹¹ l'entrée en Russie de la plupart des productions françaises, et détruisait le système continental; secondement la protestation d'Alexandre contre la réunion du duché d'Oldenbourg; troisièmement, les armements de la Russie.

Ce ministre rappelait que Napoléon avait offert d'accorder une indemnité au duc d'Oldenbourg, et de s'engager formellement à ne jamais concourir au rétablissement de la Pologne; qu'en 1811, il avait proposé à Alexandre de donner au prince Kourakin les pouvoirs nécessaires pour qu'il traitât¹² avec le duc de Bassano sur tous leurs griefs; mais que l'empereur russe avait éludé¹³ cette invitation, en promettant d'envoyer Nesselrode à Paris, promesse qui n'avait point eu de suite¹⁴.

L'ambassadeur moscovite remit presque en même temps l'ultimatum¹⁵ d'Alexandre. Il voulait l'entière évacuation de la Prusse, celle de la Poméranie suédoise; une diminution de la garnison de Dantzick¹⁶; du reste, il offrait d'accepter une indemnité pour le duché d'Oldenbourg; il se prêtait à des arrangements de commerce¹⁷ avec la

France, et enfin à de vaines modifications ¹ à l'ukase du 31 décembre 1810.

Mais il était trop tard; d'ailleurs, au point où l'on en était venu ² cet ultimatum entraînait la guerre. Napoléon était trop fier et de lui-même et de la France; il était trop commandé par sa position, pour céder ³ devant un négociateur menaçant, pour laisser la Prusse libre de se jeter dans les bras que lui tendaient les Russes, et pour abandonner ainsi la Pologne. Il s'était engagé trop avant ⁴, il fallait rétrograder pour trouver un point d'arrêt ⁵; et, dans sa position. Napoléon considérait tout pas rétrograde ⁶ comme le commencement d'une chute complète.

Livre Troisième.

Napoléon part de Paris, traverse l'Allemagne et se rend sur la frontière russe.

CHAPITRE I.

Le temps de délibérer ⁷ était passé, et celui ⁸ d'agir enfin venu. Le 9 mai 1812, Napoléon, jusque là toujours triomphant, sort d'un palais où il ne devait plus rentrer que vaincu ⁹.

De Paris à Dresde, sa marche fut un triomphe continu ¹⁰. C'était d'abord la France orientale qu'il avait à traverser; cette partie de l'empire lui était dévouée: bien différente de l'ouest et du sud ¹¹, elle ne le connaissait que par des bienfaits et des triomphes. De nombreuses et brillantes armées que la fertile Allemagne attirait, et qui croyaient marcher à une gloire prompte et certaine, traversaient fièrement ces contrées, y répandaient de l'argent ¹², en con-

sommaient les produits. La guerre de ce côté avait toujours l'apparence de la justice¹.

Plus tard, quand nos heureux bulletins² y arrivèrent, l'imagination, étonnée de se voir dépassée³ par la réalité, s'enflamma; l'enthousiasme saisit ces peuples, comme aux temps⁴ d'Austerlitz et d'Iéna: on formait des groupes nombreux autour des courriers, on les écoutait avec ivresse et, transporté de joie⁵, l'on ne se séparait qu'aux cris de «Vive l'empereur! Vive notre brave armée!»

On sait d'ailleurs que de tout temps⁶ cette partie de la France fut belliqueuse. Elle est frontière⁷: on y est élevé au bruit des armes, et les armes y sont en honneur⁸. On y disait que cette guerre devait affranchir⁹ la Pologne, tant aimée de la France; que les barbares d'Asie, dont on menaçait l'Europe, allaient être repoussés dans leurs déserts; que Napoléon rapporterait encore une fois tous les fruits de la victoire. Ne seraient-ce pas les départements de l'est qui les recueilleraient¹⁰? Jusque-là n'avaient-ils pas dû leurs richesses à la guerre, qui faisait passer par leurs mains tout le commerce de la France avec l'Europe? En effet, bloqué¹¹ partout ailleurs, l'empire ne respirait et ne s'alimentait que par ses provinces de l'est.

Depuis dix ans, leurs routes étaient couvertes de voyageurs de tous les rangs¹², qui venaient admirer la grande nation, sa capitale chaque jour embellie¹³, les chefs-d'œuvre de tous les arts et de tous les siècles, que la victoire y avait rassemblés; et surtout cet homme extraordinaire, prêt à porter la gloire nationale au delà¹⁴ de toutes les gloires connues. Satisfaits dans leurs intérêts, comblés dans leur amour-propre¹⁵, les peuples de l'est de la France devaient donc tout à la victoire. Ils ne se montrèrent point ingrats; aussi accompagnèrent-ils l'empereur de tous leurs vœux: ce fut partout des acclamations et des arcs de triomphe, partout un même empressement.

En Allemagne, on trouva moins d'affection mais plus d'hommages¹ peut-être. Vaincus et soumis, les Allemands, soit² amour-propre, soit penchant pour le merveilleux³, étaient tentés de voir dans Napoléon un être surnaturel. Etonnés, comme hors d'eux-mêmes⁴, et emportés par le mouvement universel, ces bons peuples s'efforçaient d'être de bonne foi⁵ ce qu'il fallait paraître.

Ils vinrent border la longue route que suivait l'empereur. Leurs princes quittèrent leurs capitales et remplirent les villes où devait s'arrêter quelques instants cet arbitre de leurs destins⁶. L'impératrice et une cour nombreuse suivaient Napoléon; il marchait aux terribles chances d'une guerre lointaine et décisive, comme on en revient vainqueur et triomphant. Ce n'était pas ainsi que jadis⁷ il avait coutume de se présenter au combat.

Il avait souhaité que l'empereur d'Autriche, plusieurs rois, et une foule de princes, vinsent à Dresde sur son passage⁸; son désir fut satisfait; tous accoururent: les uns, guidés par l'espoir⁹, d'autres, poussés par la crainte; pour lui, son motif¹⁰ fut de s'assurer de son pouvoir, de le montrer et d'en jouir.

Dans ce rapprochement avec l'antique maison d'Autriche, son ambition se plut à montrer¹¹ à l'Allemagne une réunion de famille. Il pensa que cette assemblée brillante de souverains contrasterait avec l'isolement du prince russe; qu'il s'effrayerait peut-être de cet abandon général. Enfin, cette réunion de monarques coalisés¹² semblait déclarer que la guerre de Russie était européenne.

Là, il était au centre de l'Allemagne, lui montrant son épouse, la fille des Césars, assise à ses côtés¹³. Des peuples entiers s'étaient déplacés pour se précipiter sur ses pas; riches et pauvres, nobles comme plébéiens, amis et ennemis, tous accouraient. On voyait leur foule curieuse, attentive, se presser dans les rues¹⁴, sur les routes, dans les

places publiques; ils passaient des jours, des nuits entières, les yeux fixés¹ sur, la porte et sur les fenêtres de son palais. Ce n'est point sa couronne, son rang, le luxe de sa cour, c'est lui seul qu'ils viennent contempler² c'est un souvenir de ses traits³ qu'ils cherchent à recueillir; ils veulent pouvoir dire à leurs compatriotes, à leurs descendants moins heureux, qu'ils ont vu Napoléon..

Sur les théâtres, des poètes s'abaissèrent jusqu'à le diviniser⁴; ainsi des peuples entiers étaient ses flatteurs.

Dans ces hommages d'admiration, il y eut peu de différence entre les rois et leurs peuples; on n'attendit pas même à s'imiter, ce fut un accord unanime. Pourtant les sentiments intérieurs n'étaient pas les mêmes.

Dans cette importante entrevue, nous étions attentifs à considérer ce que ces princes y apporteraient d'empressement et notre chef de fierté⁵. Nous espérions en sa prudence, ou que blasé sur tant de puissance, il dédaignerait d'en abuser⁶; mais celui qui, inférieur encore, n'avait parlé qu'en ordonnant, même à ses chefs, aujourd'hui vainqueur et maître de tous, pourrait-il se plier à des égards suivis et minutieux⁷? Cependant il se montra modéré, et chercha même à plaire; mais ce fut avec effort, en laissant apercevoir la fatigue qu'il en éprouvait. Chez ces princes, il avait plutôt l'air de les recevoir que d'en être reçu.

De leur côté⁸, on eût dit que, connaissant sa fierté, et n'espérant plus le vaincre que par lui-même, ces monarques et leurs peuples ne s'abaissaient tant autour de lui, que pour accroître disproportionnément son élévation et l'en éblouir⁹. Dans leurs réunions, leur attitude, leurs paroles, jusqu'au son de leur voix, attestaient son ascendant¹⁰ sur eux. Tous étaient là pour lui seul! Ils discutaient à peine, toujours prêts à reconnaître sa supériorité,

que lui ne sentait déjà que trop bien. Un suzerain n'eût pas beaucoup plus exigé de ses vassaux.

Son lever¹ offrait un spectacle encore plus remarquable ! Des princes souverains y vinrent attendre l'audience du vainqueur de l'Europe : ils étaient tellement mêlés à ces officiers, que souvent ceux-ci s'avertissaient de prendre garde², et de ne point froisser involontairement ces nouveaux courtisans, confondus avec eux. Ainsi la présence de Napoléon faisait disparaître les différences³ ; il était autant leur chef que le nôtre. Cette dépendance commune semblait tout niveler⁴ autour de lui. Peut-être alors l'orgueil militaire, mal contenu⁵, de plusieurs généraux français choqua⁶ ces princes ; on se croyait élevé jusqu'à eux ; car enfin quels que soient la noblesse et le rang du vaincu, le vainqueur est son égal.

Cependant les plus sages d'entre nous s'effrayaient : ils disaient, mais sourdement⁷, qu'il fallait se croire surnaturel pour tout dénaturer et déplacer ainsi, sans craindre d'être entraîné soi-même dans ce bouleversement universel⁸. Ils voyaient ces monarques quitter le palais de Napoléon, l'œil et le sein gonflé des plus amers ressentiments⁹. Ils croyaient les entendre la nuit, seuls avec leurs ministres, faisant sortir de leurs cœurs cette multitude de chagrins qu'ils avaient dévorés. Tout avait aigri leur douleur¹⁰ ! Qu'elle était importune¹¹ cette foule qu'il leur avait fallu traverser, pour parvenir à la porte de leur superbe dominateur ! et cependant la leur restait déserte ; car tout, même leurs peuples, semblait les trahir. En proclamant son bonheur¹², ne voyait-on pas qu'on insultait à leur infortune ? Ils étaient donc venus à Dresde pour relever l'éclat¹³ du triomphe de Napoléon ; car c'était d'eux qu'il triomphait ainsi : chaque cri d'admiration pour lui étant un cri de reproche¹⁴ contre eux ; sa grandeur étant leur abaissement ; ses victoires, leurs défaites.

Ils répandaient sans doute ainsi leur amertume, et chaque jour la haine se creusait¹ dans leur sein de plus profondes demeures. On vit d'abord un prince se soustraire² à cette pénible position par un départ précipité. L'impératrice d'Autriche, dont le général Bonaparte avait déposé les aïeux³ en Italie, se distinguait par son aversion⁴, qu'elle déguisait vainement : elle lui échappait par de premiers mouvements que saisissait Napoléon, et qu'il domptait en souriant⁵; mais elle employait son esprit et sa grâce à pénétrer doucement dans les cœurs pour y semer sa haine⁶.

L'impératrice de France augmenta involontairement cette funeste disposition⁷. On la vit effacer⁸ sa belle-mère par l'éclat de sa parure : si Napoléon exigeait plus de réserve, elle résistait, pleurait même, et l'empereur cédait, soit attendrissement, fatigue, ou distraction. On assure encore que malgré son origine, il échappa à cette princesse de mortifier l'amour-propre⁹ allemand par des comparaisons peu mesurées entre son ancienne et sa nouvelle patrie. Napoléon l'en grondait¹⁰, mais doucement ; ce patriotisme qu'il avait inspiré, lui plaisait ; il croyait réparer ces imprudences par des présents¹¹.

Cette réunion ne put donc que froisser beaucoup de sentiments. Plusieurs amours-propres en sortirent blessés. Toutefois Napoléon, s'étant efforcé de plaire, pensa les avoir satisfaits¹² : en attendant à Dresde le résultat des marches de son armée, dont les nombreuses colonnes traversaient encore les terres des alliés, il s'occupa donc surtout de sa politique.

Le général Lauriston, ambassadeur de France à Pétersbourg, reçut l'ordre de demander à l'empereur russe qu'il l'autorisât à venir lui communiquer à Vilna des propositions définitives. Le général Narbonne, aide de camp de Napoléon, partit pour le quartier impérial¹³ d'Alexandre,

afin d'assurer ce prince des dispositions pacifiques de la France, et pour l'attirer, dit-on, à Dresde. L'archevêque de Malines fut envoyé pour diriger les élans¹ du patriotisme polonais. Le roi de Saxe s'attendait à perdre le grand-duché; il fut flatté de l'espoir d'une indemnité plus solide².

Cependant, dès les premiers jours³, on s'était étonné de n'avoir point vu le roi de Prusse grossir la cour impériale⁴, mais bientôt on apprit qu'elle lui était comme interdite⁵. Ce prince s'effraya d'autant plus qu'il avait moins de torts⁶. Sa présence devait embarrasser. Toutefois, encouragé par Narbonne, il se décide à venir. On annonce son arrivée à l'empereur: celui-ci, irrité, refuse d'abord de le recevoir: «Que lui veut ce prince! n'était-ce pas assez de l'importunité⁷ de ses lettres et de ses réclamations continuelles! Pourquoi vient-il encore le persécuter de sa présence⁸! Qu'a-t-il besoin de lui?» Mais Duroc insiste; il rappelle le besoin que Napoléon a de la Prusse contre la Russie, et les portes de l'empereur s'ouvrent au monarque. Il fut reçu avec les égards⁹ que l'on devait à son rang suprême. On accepta les nouvelles assurances de son dévouement, dont il donna des preuves multipliées.

On dit qu'alors on fit espérer à ce monarque la possession des provinces russes allemandes, que ses troupes devaient être chargées d'envahir. On assure même qu'après leur conquête, il en demanda l'investiture¹⁰ à Napoléon. On a dit encore, mais vaguement, que Napoléon laissa le prince royal de Prusse prétendre à la main¹¹ de l'une de ses nièces. C'était là le prix des services¹² que lui rendrait la Prusse dans cette nouvelle guerre. Il allait, disait-il, l'essayer. Ainsi Frédéric devenu l'allié de Napoléon, pourrait conserver une couronne affaiblie, mais les preuves, manquent [pour affirmer que cette union séduisit¹³ le roi

de Prusse, comme l'espoir d'une alliance pareille avait séduit le prince d'Espagne.

Telle était alors la résignation¹ des souverains à la puissance de Napoléon. Ceci est un exemple de l'empire de la nécessité² sur tous, et montre jusqu'où³ peut conduire chez les princes, comme chez les particuliers, l'espoir d'acquérir et la crainte de perdre.

Cependant, Napoléon attendait encore le résultat des négociations de Lauriston et du général Narbonne. Il espérait vaincre Alexandre par le seul aspect de son armée réunie, et surtout par l'éclat menaçant de son séjour à Dresde. A Posen, quelques jours après, lui-même en convint⁴, quand il répondit au général Dessolles: «La réunion de Dresde n'ayant pas déterminé Alexandre à la paix «il ne faut plus l'attendre que de la guerre».

Ce jour-là, il ne parla que de ses anciennes victoires. Il semblait que, doutant de l'avenir, il se retranchât dans le passé⁵, et qu'il eût besoin de s'armer de tous ses plus glorieux souvenirs contre un grand péril. En effet, alors comme depuis⁶, il sentit le besoin de se faire illusion⁷ sur la faiblesse prétendue de son rival. Aux approches⁸ d'une si grande invasion, il hésitait à l'envisager⁹ comme certaine; car il n'avait plus la conscience de son infailibilité, ni cette assurance guerrière que donnent la force et le feu de la jeunesse, ni ce sentiment du succès qui l'assure.

Au reste, ces pourparlers étaient, non seulement une tentative de paix, mais encore une ruse de guerre. Par eux il espérait rendre les Russes, ou assez négligents pour se laisser surprendre dispersés¹⁰, ou assez présomptueux¹¹, s'ils étaient réunis, pour oser l'attendre. Dans l'un ou l'autre cas, la guerre se serait trouvée terminée par un coup de main¹², ou par une victoire. Mais Lauriston ne fut pas reçu. Pour Narbonne, il revint. «Il avait, dit-il, trouvé «les Russes sans abatement et sans jactance¹³. De tout ce

«que leur empereur lui avait répondu, il résultait qu'on «préférerait la guerre à une paix honteuse; qu'on se gar- «derait bien de s'exposer à une bataille contre un adver- «saire trop redoutable; qu'enfin, on saurait se résoudre à «tous les sacrifices, pour traîner la guerre en longueur et rebuter¹ Napoléon».

Cette réponse qui arrivait à l'empereur au milieu du plus grand éclat de sa gloire, fut dédaignée. S'il faut tout dire, j'ajouterai qu'un grand seigneur russe avait contribué à l'abuser² soit erreur ou feinte³, ce Moscovite avait su lui persuader que son souverain se rebutait devant les difficultés, et se laissait facilement abattre par les revers⁴. Malheureusement le souvenir des complaisances d'Alexandre à Tilsitt et à Erfurt confirma l'empereur de France dans cette fausse opinion.

Il resta jusqu'au 29 mai à Dresde, fier de ces hommages qu'il savait apprécier; montrant à l'Europe les princes et les rois, issus⁵ des plus antiques familles de l'Allemagne, formant une cour nombreuse à un prince né de lui seul⁶.

CHAPITRE II

Enfin, impatient de vaincre les Russes et d'échapper aux hommages des Allemands, Napoléon quitte Dresde. Il ne reste à Posen que le temps nécessaire pour plaire aux Polonais. Il néglige Varsovie, où la guerre ne l'appelait pas assez impérieusement⁷, et où il aurait retrouvé la politique. Il séjourne à Thorn pour y voir ses fortifications, ses magasins, ses troupes. Là, les cris des Polonais, que nos alliés pillent impitoyablement⁸, et qu'ils insultent, se firent entendre. Napoléon adressa des reproches sévères au roi de Westphalie, même des menaces: mais on sait qu'il les prodigua vainement⁹, que leur effet se perd au milieu d'un mouvement trop rapide; que d'ailleurs, ainsi que tous les autres accès¹⁰, ceux de sa colère sont suivis d'affaissement¹¹;

qu'alors rendu à sa douceur naturelle, il regrette et cherche même souvent à atténuer la peine qu'il a causée¹; qu'enfin, lui-même peut se reprocher d'être la cause de ces désordres qui l'irritent: car, de l'Oder à la Vistule et jusqu'au Niémen, si les vivres sont suffisants² et bien placés, les fourrages moins portatifs manquent. Déjà nos cavaliers ont été forcés de couper les seigles verts, et de dépouiller les maisons de leurs toits de chaume³ pour en nourrir leurs chevaux. Il est vrai que tous ne s'en sont pas tenus là; mais quand un désordre est autorisé, comment défendre les autres?

Le mal s'accrut⁴ au delà du Niémen. L'empereur avait compté sur une multitude de voitures légères et sur de gros fourgons, destinés chacun à porter plusieurs milliers de livres pesant⁵, dans des sables que des chariots du poids de quelques quintaux traversent avec peine. Ces transports étaient organisés en bataillons et en escadrons⁶. Chaque bataillon de voitures légères, dites comtoises, était de six cents chariots, et pouvait porter six mille quintaux de farine; le bataillon de voitures lourdes, traînées par des bœufs, portait quatre mille huit cents quintaux. Il y avait en outre, vingt-six escadrons de voitures chargées d'équipages militaires⁷; une multitude de chariots d'outils de toute espèce, ainsi que des milliers de caissons d'ambulance⁸ et d'artillerie; six équipages de ponts et un de siège.

Les voitures de vivres devaient recevoir leur chargement des magasins établis sur la Vistule. Quand l'armée passa ce fleuve, elle reçut l'ordre de prendre, sans s'arrêter, pour vingt-cinq jours de vivres, mais de ne s'en servir qu'au delà du Niémen. Au reste, la plupart de ces moyens de transport manquèrent; soit que cette organisation de soldats, conducteurs de convois militaires, fût vicieuse⁹, l'honneur et l'ambition n'y soutenant pas la discipline; soit surtout que ces voitures fussent trop pesantes pour le

sol, les distances trop considérables, et les privations et les fatigues trop fortes, le plus grand nombre atteignit à peine¹ la Vistule.

On s'approvisionna en marchant². Le pays étant fertile, chevaux, chariots, bestiaux, vivres de toute espèce, tout fut enlevé³, on entraîna tout, ainsi que les habitants nécessaires pour conduire ces convois⁴. Quelques jours après, au Niémen, l'embaras du passage, et la rapidité des premières marches de guerre, firent abandonner tous les fruits de ces réquisitions⁵, avec autant d'indifférence qu'on avait mis de violence à s'en saisir⁶.

Toutefois, dans ces moyens irréguliers, il y en avait que l'importance du but⁷ pouvait excuser. Il s'agissait de surprendre l'armée russe, ensemble ou dispersée⁸, de faire un coup de main⁹ avec quatre cent mille hommes. La guerre, le pire de tous les fléaux¹⁰, en eût été plus courte. Nos longs et lourds convois auraient appesanti notre marche; il était plus à propos de vivre du pays: on eût pu l'en dédommager ensuite; mais on fit le mal nécessaire et le mal superflu¹¹, car qui s'arrête dans le mal? Quel chef pouvait répondre de cette foule d'officiers et de soldats, répandus dans le pays, pour en ramasser les ressources? à qui porter ses plaintes? qui punir? tout se faisait en courant; on n'avait le temps ni de juger, ni même de reconnaître les coupables. Entre l'affaire de la veille et celle du jour suivant, tant d'autres s'étaient élevées! car alors les affaires d'un mois s'entassaient dans un jour¹².

D'ailleurs quelques chefs donnèrent l'exemple: il y eut émulation dans le mal¹³. En ce genre, plusieurs de nos alliés surpassèrent les Français. Nous fûmes leurs maîtres en tout, mais en imitant nos qualités, ils outrèrent nos défauts¹⁴. Leur pillage grossier et brutal révolta.

De Thorn Napoléon descendit la Vistule. Graudentz était prussienne; il évite d'y passer: cette forteresse importait

à la sûreté de l'armée; un officier d'artillerie et des artificiers y furent envoyés: le motif apparent était d'y faire des cartouches, le motif réel resta secret; car la garnison prussienne était nombreuse: elle se tint sur ses gardes¹, et l'empereur, qui avait passé outre, n'y songea plus.

Ce fut à Mariembourg que l'empereur revit Davout. Soit fierté naturelle ou acquise², ce maréchal n'aimait à reconnaître pour son chef que celui de l'Europe. D'ailleurs son caractère est absolu³, opiniâtre, tenace; il ne plie guère plus devant les circonstances que devant les hommes. En 1809, Berthier avait été son chef pendant quelques jours, et Davout avait gagné une bataille et sauvé l'armée en lui désobéissant. De là une haine terrible⁴, pendant la paix, elle s'augmenta, mais sourdement: car ils vivaient éloignés l'un de l'autre; Berthier à Paris, Davout à Hambourg; mais cette guerre de Russie les remit en présence⁵.

Berthier s'affaiblissait. Depuis 1805, toute guerre lui était odieuse. Son talent était surtout dans son activité et dans sa mémoire. Il savait recevoir et transmettre, à toutes les heures du jour et de la nuit, les nouvelles et les ordres les plus multipliés. Mais dans cette occasion, il se crut en droit d'ordonner lui-même. Ces ordres déplurent à Davout. Leur première entrevue fut une violente altercation⁶; elle eut lieu à Mariembourg, où l'empereur venait d'arriver, et devant lui.

Davout s'expliqua durement; il s'emporta jusqu'à accuser Berthier d'incapacité ou de trahison. Tous deux se menacèrent⁷; et quand Berthier fut sorti, Napoléon, entraîné par le caractère naturellement soupçonneux⁸ du maréchal, s'écria: «Il m'arrive quelquefois de douter de la fidélité de mes plus anciens compagnons d'armes; mais alors la tête me tourne de chagrin⁹, et je m'empresse de repousser de si cruels soupçons».

Pendant que Davout jouissait peut-être du dangereux

plaisir d'avoir humilié son ennemi¹, l'empereur se rendait à Dantzick, et Berthier, plein de vengeance², l'y suivait. Dès lors, le zèle, la gloire de Davout, ses soins pour cette nouvelle expédition, tout ce qui devait le servir commença à lui devenir contraire. L'empereur lui avait écrit : « qu'on allait faire la guerre dans un pays nu, où l'ennemi détruirait tout, et qu'il fallait se préparer à s'y suffire à soi-même ». Davout lui répondit par l'énumération de ses préparatifs. « Il a soixante et dix mille hommes dont l'organisation est complète ; ils portent pour vingt-cinq jours de vivres. Chaque compagnie renferme³ des nageurs, des maçons, des boulangers, des tailleurs, des cordonniers, des armuriers, enfin des ouvriers de toute espèce. Elles portent tout avec elles⁴ ; son armée est une colonie : des moulins à bras suivent. Il a prévu tous les besoins : tous les moyens d'y suppléer sont prêts⁵ ».

Tant de soins devaient plaire, ils déplurent : ils furent mal interprétés. D'insidieuses observations⁶ furent entendues de l'empereur. « Ce maréchal, lui disait-on, veut avoir tout prévu, tout ordonné, tout exécuté⁷. L'empereur n'est-il donc que le témoin de cette expédition ? la gloire en doit-elle être à Davout⁸? — En effet, s'écria l'empereur, il semble que ce soit lui qui commande l'armée ».

On alla plus loin⁹, on réveilla d'anciennes craintes : « N'était-ce pas Davout qui, après la victoire d'Iéna, avait attiré l'empereur en Pologne ? N'est-ce pas encore lui qui a voulu cette nouvelle guerre de Pologne ? lui qui déjà possède de si grands biens dans ce pays, dont l'exacte et sévère probité a gagné les Polonais, et qu'on accuse d'espérer leur trône¹⁰ ».

On ne sait si la fierté de Napoléon fut choquée¹¹ de voir celle de ses lieutenants se rapprocher autant de la sienne¹² ou si, dans cette guerre si irrégulière il se sentit de plus en plus gêné¹³ par le génie méthodique de Davout ;

mais cette impression fâcheuse s'approfondit¹, elle eut des suites funestes; elle éloigna de sa confiance un guerrier hardi, tenace et sage, et favorisa son penchant² pour Murat, dont la témérité flatta bien mieux ses espérances. Au reste, cette désunion entre ses grands ne déplaisait pas à Napoléon, elle l'instruisait: leur accord l'eût inquiété³.

De Dantzick l'empereur se rendit⁴, le 12 juin, à Königsberg. Là, se termina la revue de ses immenses magasins, et du deuxième point de repos et de départ de sa ligne d'opérations. Des approvisionnements de vivres, énormes comme l'entreprise, y étaient rassemblés. Aucun détail n'avait été négligé. Le génie actif et passionné de Napoléon était alors fixé tout entier⁵ sur cette partie importante, et la plus difficile de son expédition. Il fut en cela prodigue⁶ de recommandations, d'ordres, d'argent même: ses lettres l'attestent⁷. Les jours se passaient à dicter des instructions sur cet objet; la nuit il se relevait pour les répéter encore. Un seul général reçut, dans une seule journée, six dépêches de lui, toutes remplies de cette sollicitude⁸.

Dans l'une, on remarque ces mots: «Pour des masses comme celles-ci, si les précautions ne sont pas prises, les moutures d'aucun pays ne pourront suffire⁹». Dans une autre: «Il faut, dit-il, que tous les caissons puissent être employés et chargés de farine, pain, riz, légumes et eau-de-vie, hormis ce qui est nécessaire¹⁰ pour les ambulances. Le résultat de tous mes mouvements réunira quatre cent mille hommes sur un seul point. Il n'y aura rien alors à espérer du pays, et il faudra tout avoir avec soi.» Mais d'une part les moyens de transport furent mal calculés, et, de l'autre, il se laissa emporter dès qu'il fut en mouvement¹¹.

CHAPITRE III

De Königsberg à Gumbinem, Napoléon passa en revue plusieurs de ses armées; parlant aux soldats d'un air gai, ou-

vert et souvent brusque¹: sachant bien qu'avec ces hommes simples et endurcis la brusquerie est franchise; la rudesse, force; la hauteur, noblesse²; et que les délicatesses et les grâces que quelques-uns apportent de nos salons sont à leurs yeux faiblesse, pusillanimité³; que c'est pour eux comme une langue étrangère qu'ils ne comprennent pas, et dont l'accent les frappe en ridicule⁴.

Suivant son usage, il se promène devant les rangs. Il sait quelles sont les guerres que chaque régiment a faites avec lui. Il s'arrête aux plus vieux soldats; à l'un c'est la bataille des Pyramides, à l'autre celle de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, ou de Friedland, qu'il rappelle d'un mot, accompagné d'une caresse familière⁵. Et le vétéran⁶ qui se croit reconnu de son empereur, se grandit tout glorieux⁷ au milieu de ses compagnons moins anciens, qui l'envient.

Napoléon continue; il ne néglige pas les plus jeunes; il semble que pour eux tout l'intéresse; leurs moindres besoins lui sont connus; il les interroge. Leurs capitaines ont-ils soin d'eux? leur solde est elle payée? ne leur manque-t-il aucun effet? Il veut voir leurs sacs.

Enfin il s'arrête au centre du régiment. Là, il s'informe des places vacantes⁸, et demande à haute voix quels en sont les plus dignes. Il appelle à lui ceux désignés, et les questionne. Combien d'années de service? quelles campagnes? quelles blessures? quelles actions d'éclat⁹? puis il les nomme officiers¹⁰ et les fait recevoir sur le-champ¹¹ en sa présence, indiquant la manière: particularités qui charment le soldat! Ils se disent que ce grand empereur, qui juge des nations en masse, s'occupe d'eux dans le moindre détail; qu'ils sont sa plus ancienne, sa véritable famille! C'est ainsi qu'il fait aimer la guerre, la gloire et lui¹².

Cependant, l'armée marchait de la Vistule sur le Niémen. Ce fleuve, depuis Grodno jusqu'à Kowno, coule parallèlement¹³ à la Vistule. La rivière Pregel va de l'un vers l'au-

tre ; elle fut chargée de vivres. Deux cent vingt mille hommes s'y rendirent sur quatre points différents. Ils y trouvèrent du pain et quelques fourrages. Ces approvisionnements remontèrent avec eux cette rivière tant que sa direction le permit¹.

Quand il fallut que l'armée quittât sa flotte, ses corps d'élite² prirent assez de vivres pour atteindre et traverser³ le Niémen, préparer une victoire, et arriver à Vilna. Là, l'empereur comptait sur les magasins des habitants, sur ceux de l'ennemi et sur les siens, qu'il ferait venir de Dantzick, par le Frischhaff, le Pregel, la Deine, le canal Frédéric et la Vilia.

Nous touchions à la frontière russe⁴; de la droite à la gauche, ou du midi au nord, l'armée était ainsi disposée devant le Niémen. D'abord, à l'extrême droite, et sortant de la Gallicie sur Drogiczin, le prince Schwartzemberg et trente-quatre mille Autrichiens; à leur gauche, venant de Varsovie et marchant sur Bialystock et Grodno, le roi de Westphalie, à la tête de soixante et dix-neuf mille deux cents Westphaliens, Saxons et Polonais; à côté d'eux, le vice-roi d'Italie, achevant de réunir⁵ vers Marienpol et Pilyony soixante et dix-neuf mille cinq cents Bavaois, Italiens et Français; puis l'empereur avec deux cent vingt mille hommes, commandés par le roi de Naples, le prince d'Eckmühl, les ducs de Dantzick, d'Istrie, de Reggio et d'Elchingen. Ils venaient de Thorn, de Marienwerder et d'Elbing, et se trouvaient le 23 juin en une seule masse⁶ vers Nogarinsky, à une lieue au dessus de Kowno. Enfin, devant Tilsitt, Macdonald et trente-deux mille cinq cents Prussiens, Bavaois et Polonais formaient l'extrême gauche de la grande-armée.

Tout était prêt. Des bords du Guadalquivir et de la mer des Calabres jusqu' à ceux de la Vistule, six cent dix-sept mille hommes, dont quatre cent quatre-vingt mille

déjà présents ; six équipages de pont ¹, un de siège, plusieurs milliers de voitures de vivres, d'innombrables troupeaux de bœufs, treize cent soixante et douze pièces de canon et des milliers de caissons d'artillerie ² et d'ambulance, avaient été appelés, réunis et placés à quelques pas ³ du fleuve des Russes. La plus grande partie des voitures de vivres étaient seules en retard ⁴.

Soixante mille Autrichiens, Prussiens et Espagnols venaient verser leur sang pour le vainqueur ⁵ de Wagram, d'Iéna et de Madrid ; pour celui qui avait terrassé ⁶ quatre fois l'Autriche, abattu la Prusse, et qui envahissait l'Espagne. Et cependant tous lui furent fidèles. Lorsque l'on considérait ⁷ que le tiers de l'armée de Napoléon lui était étranger ou ennemi, on ne savait de quoi s'étonner le plus, ou de l'audace de l'un, ou de la résignation des autres. Ainsi Rome faisait servir ses conquêtes à conquérir ⁸.

Quant à nous ⁹, Français, il nous trouva remplis d'ardeur. Dans les soldats, l'habitude, la curiosité, le plaisir de se montrer en maîtres ¹⁰ dans de nouveaux pays ; la vanité des plus jeunes surtout qui avaient besoin d'acquérir quelque gloire qu'ils pussent raconter avec ce charlatanisme tant aimé des soldats ; ces récits toujours enflés de leurs hauts faits ¹¹ étant d'ailleurs indispensables à leur désœuvrement ¹², dès qu'ils ne sont plus sous les armes. A cela il faut bien ajouter l'espoir du pillage, car l'exigeante ambition de Napoléon avait souvent rebuté ¹³ ses soldats, comme les désordres de ceux-ci avaient gâté sa gloire. Il fallut transiger ¹⁴ : depuis 1805, ce fut comme une chose convenue : eux souffrirent son ambition ; lui, leur pillage.

Toutefois ce pillage, ou plutôt cette maraude ¹⁵, ne portait en général que sur des vivres, qu'à défaut de distributions, on exigeait de l'habitant, mais souvent avec trop peu de mesure. Les pillages plus condamnables, c'étaient les traîneurs, toujours nombreux dans des marches souvent

forcées, qui s'en rendaient coupables. Or, ces désordres ne furent jamais tolérés. Pour les réprimer¹, Napoléon laissait des gendarmes et des colonnes mobiles sur les traces de l'armée; puis, quand ces traîneurs² rejoignaient leurs corps, leurs sacs étaient examinés par leurs officiers, ou même, comme à Austerlitz, par leurs compagnons d'armes; et ils se faisaient entre eux une sévère justice.

Les dernières levées³ étaient trop jeunes et trop faibles, il est vrai; mais l'armée avait encore beaucoup de ces hommes forts et tout d'exécution, accoutumés aux situations critiques, et que rien n'étonnait. On les reconnaissait d'abord à leurs figures martiales⁴ et à leurs entretiens; ils n'avaient de souvenir et d'avenir que la guerre; ils ne parlaient que d'elle. Leurs officiers étaient dignes d'eux⁵, ou le devenaient: car pour conserver l'ascendant⁶ de son grade sur de pareils hommes, il fallait avoir à leur montrer des cicatrices, et pouvoir se citer soi-même⁷.

Telle était alors la vie de ces hommes, tout y était action, même la parole. Souvent on se vantait trop, mais cela engageait: car on était sans cesse mis à l'épreuve⁸, et là il fallait être ce qu'on avait voulu paraître. Les Polonais surtout sont ainsi: ils se disent d'abord plus qu'ils n'ont été, mais non pas plus qu'ils ne peuvent être. C'est une nation de héros! se faisant valoir au delà de la vérité⁹, mais ensuite mettant leur honneur à rendre vrai ce qui d'abord n'avait été ni vrai, ni même vraisemblable.

Quant¹⁰ aux anciens généraux, quelques-uns n'étaient plus ces durs et simples guerriers de la République; les honneurs, les fatigues, l'âge et l'empereur surtout, en avaient amolli plusieurs¹¹. Napoléon forçait au luxe par son exemple et par ses ordres: c'était, selon lui¹², un moyen d'imposer à la multitude. Peut-être aussi cela empêchait d'accumuler, ce qui aurait rendu indépendant; car étant la source des richesses, il était bien aise d'entretenir le besoin

qu'à ceux dont la gloire rappelait sa gloire; qu'il récompensait moins généreusement les exploits¹ qui n'étaient pas aussi les siens, Il fallait donc être de l'armée² qu'il commandait. De là l'empressement de tous pour y accourir, jeunes ou vieux. Quel chef eut jamais tant de moyens de puissance! Il n'y avait pas d'espoir qu'il ne pût flatter, exciter, rassasier³.

Enfin, nous aimions en lui le compagnon de nos travaux; le chef qui nous avait conduits à la renommée. L'étonnement, l'admiration qu'il inspirait, flattaient notre amour-propre; car tout nous était commun avec lui⁴.

Quand à cette jeunesse d'élite qui, dans ces temps de gloire, remplissait nos camps, son effervescence⁵ était naturelle. Qui de nous, dans ses premières années, ne s'est point enflammé à la lecture⁶ de ces hauts faits de guerre des anciens et de nos ancêtres? Alors n'aurions-nous pas voulu tous être ces héros dont nous lisions l'histoire réelle ou imaginaire? Dans cette exaltation⁷, si tout à coup ces souvenirs s'étaient réalisés pour nous; si nos yeux, au lieu de lire, avaient vu ces merveilles; que nous en eussions senti les lieux à notre portée⁸, et que des places se fussent offertes à côté de ces paladins⁹ dont notre jeune et vive imagination enviait la vie aventureuse et la brillante renommée; qui de nous aurait hésité, et ne se serait pas élancé plein de joie et d'espoir¹⁰, en déprisant un odieux et honteux repos!

Telles étaient les générations¹¹. Alors on était libre d'être ambitieux! Temps d'ivresse¹² de prospérité, où le soldat français, maître de tout par la victoire, s'estimait plus que le seigneur¹² ou même le monarque dont il traversait les Etats! Il lui semblait que les rois de l'Europe ne régnaient que par la permission de son chef et des ses armes.

Ainsi l'habitude entraînait les uns¹³, l'ennui des can-

tonnements¹ les autres; la plupart la nouveauté et surtout la passion de la gloire; tous l'émulation; enfin la confiance dans un chef toujours heureux, et l'espoir d'une prompte victoire, qui terminerait tout d'un coup la guerre, et nous rendrait à nos foyers²; car, pour l'armée entière de Napoléon, comme pour quelques volontaires de la cour de Louis XIV, une guerre n'était souvent qu'une bataille ou qu'un brillant et court voyage.

Aujourd'hui on allait atteindre aux confins de l'Europe³, où jamais armée européenne n'avait été! on allait poser les colonnes d'Hercule! la grandeur de l'entreprise⁴, l'agitation de l'Europe qui y coopérait⁵, l'appareil imposant d'une armée de quatre cent mille fantassins et de quatre-vingt mille cavaliers, tant de bruits de guerre, de sons belliqueux, exaltaient jusqu'aux vétérans! Les plus froids⁶ ne pouvaient échapper à ce mouvement général, à cet entraînement universel.

Enfin, sans tous ces motifs d'ardeur, le fond de l'armée⁷ était bon, et toute bonne armée veut la guerre.



PR. MÉRIMÉE

Ὁ Prosper Marimée γεννήθη ἐν Παρισίοις τῷ 1803. Τὴν φήμην αὐτοῦ ὀφείλει ἰδίᾳ εἰς δύο ἔργα του τὸ «Θέαιρον τῆς Κλάρας Γαζούλ» καὶ τὴν «Γούζλα» συλλογὴν Ἰλλυρικῶν ἡσμάτων, ἅτινα ἐδημοσίευσεν τῷ 1825 ὡς μεταφράσεις δῆθεν ἐκ ξένου ἀνεκδότου πρωτοτύπου, ἐνῶ τῷ ὄντι ἦσαν πλάσματα τῆς φαντασίας αὐτοῦ. Τῷ 1831 διωρίσθη ἔφορος τῶν ἱστορικῶν μνημείων τῆς Γαλλίας· τῷ 1844 ἐγένετο μέλος τῆς Γαλ. Ἀκαδημίας, τῷ δὲ 1853 γερού-



σιαστής. Τὰ διηγηματικὰ αὐτοῦ ἔργα ἐγένοντο πασίγνωστα. Ἐν τῇ *Colomba* περιγράφει μετ' ἀρκετῆς ἀκριβείας τὰ ἥθη τῶν Κορσικανῶν καὶ πρὸ πάντων τὴν *vendetta* (ἐκδίκησιν) διὰ τὴν χάριν τῆς ἀφηγήσεως, τὸ πιστὸν τῶν περιγραφῶν καὶ τὴν ἔκτακτον διαύγειαν καὶ γραμματικὴν ἀκρίβειαν τῆς γλώσσης, θεωρεῖται ὡς εἰς τῶν ἐξοχωτέρων διηγηματογράφων τοῦ λήξαντος αἰῶνος. Ἀπέθανε δὲ ἐν Κάνναις τῷ 1870.

COLOMBA

*Pè far la to vendetta,
Sta sigur', vasta anche ella*

VOCERO DU NIOLO.

Dans les premiers jours du mois d'octobre 181., le colonel Sir Thomas Nevil, Irlandais, officier distingué de l'armée anglaise, descendit¹ avec sa fille à l'hôtel Beauveau, à Marseille, au retour d'un voyage en Italie². L'admiration continue des voyageurs enthousiastes a produit une réaction, et, pour se singulariser³, beaucoup de *touristes* aujourd'hui prennent pour devise le *nil admirari* d'Horace⁴. C'est à cette classe de voyageurs mécontents qu'appartenait Miss Lydia, fille unique du colonel. *La Transfigu-*

ration¹ lui avait paru médiocre, le Vésuve en éruption à peine supérieur aux cheminées des usines de Birmingham. En somme, sa grande objection contre l'Italie était que ce pays manquait² de couleur locale, de caractère.

Ces tristes dispositions étaient partagées par le colonel Nevil³, qui, depuis la mort de sa femme, ne voyait les choses que par les yeux de Miss Lydia⁴. Pour lui, l'Italie avait le tort immense d'avoir ennuyé sa fille, et par conséquent c'était le plus ennuyeux pays du monde.

Le lendemain de son arrivée à Marseille, il invita à dîner⁵ le capitaine Ellis, son ancien adjudant, qui venait de passer six semaines en Corse. Le capitaine raconta fort bien à Miss Lydia une histoire de bandits qui avait le mérite⁶ de ne ressembler nullement aux histoires de voleurs dont on l'avait si souvent entretenue sur la route de Rome à Naples. Au dessert⁷ les deux hommes, restés seuls avec des bouteilles de vin de Bordeaux, parlèrent chasse⁸, et le colonel apprit qu'il n'y a pas de pays où elle soit plus belle qu'en Corse, plus variée, plus abondante. «On y voit force sangliers⁹»; disait le capitaine Ellis, «et il faut apprendre à les distinguer des cochons domestiques, qui leur ressemblent d'une manière étonnante; car, en tuant des cochons, l'on se fait une mauvaise affaire¹⁰ avec leurs gardiens. Ils sortent d'un taillis¹¹ qu'ils nomment *maquis*, armés jusqu'aux dents, se font payer leurs bêtes et se moquent de vous. Vous avez encore le mouflon¹², fort étrange animal qu'on ne trouve pas ailleurs, fameux gibier, mais difficile. Cerfs, daims, faisans, perdreaux, jamais on ne pourrait nombrer toutes les espèces de gibier qui fourmillent¹³ en Corse. Si vous aimez à tirer, allez en Corse, colonel; là, comme disait un de mes hôtes, vous pourrez tirer sur tous les gibiers possibles, depuis la grive jusqu'à l'homme¹⁴».

«Ellis conte qu'il y a une chasse admirable en Corse»,

dit le colonel, déjeunant tête à tête¹ avec sa fille; si ce n'était pas si loin, j'aimerais à y passer une quinzaine».

— «Eh bien!» répondit Miss Lydia, «pourquoi n'irions nous pas en Corse? Pendant que vous chasseriez, je dessinerais²; je serais charmée d'avoir dans mon album³ la grotte dont parlait le capitaine Ellis, où Bonaparte allait étudier quant il était enfant».

Les bateaux à vapeur n'existant point encore entre la France et la Corse, on s'enquit⁴ d'un navire en partance pour l'île que Miss Lydia se proposait de découvrir⁵. Dès le jour même, le colonel écrivit à Paris pour décommander l'appartement qui devait le recevoir⁶ et fit marché avec le patron d'un goëlette corse qui allait faire voile⁷ pour Ajaccio. Il y avait deux chambres telles quelles⁸. On embarqua des provisions; le patron jura qu'un vieux sien matelot était un cuisinier estimable et n'avait pas son pareil pour la bouillabaisse⁹, il promit que modemoiselle serait convenablement, qu'elle aurait bon vent, belle mer.

En outre, d'après les volontés de sa fille, le colonel stipula que le capitaine ne prendrait aucun passager, et qu'il s'arrangerait pour raser les côtes¹⁰ de l'île de façon qu'on pût jouir de la vue des montagnes.

Au jour fixé pour le départ, tout était emballé¹¹, embarqué dès le matin: la goëlette devait partir avec la brise du soir. En attendant, le colonel se promenait avec sa fille sur la Canebière¹², lorsque le patron l'aborda¹³ pour lui demander la permission de prendre à son bord un de ses parents, c'est-à-dire le petit cousin du parrain¹⁴ de son fils aîné, lequel retournant en Corse, son pays natal¹⁵, pour affaires pressantes ne pouvait trouver de navire pour le passer. «C'est un charmant garçon», ajouta le capitaine Matei, «mili-

taire, officier aux chasseurs à pied de la garde¹, et qui serait déjà colonel si l'Autre² était encore empereur».

— «Puisque c'est un militaire», dit le colonel... il allait ajouter : «Je consens volontiers à ce qu'il vienne³ avec nous...» mais Miss Lydia s'écria en anglais :

«Un officier d'infanterie!... (son père ayant servi dans la cavalerie, elle avait du mépris pour toute autre arme)⁴ un homme sans éducation peut-être, qui aura le mal de mer⁵, et qui nous gâtera tout le plaisir de la traversée!»

Le patron n'entendait pas un mot d'anglais, mais il parut comprendre ce que disait Miss Lydia à la petite moue⁶ de sa jolie bouche, et il commença un éloge en trois points de son parent, qu'il termina en assurant que c'était un homme très comme il faut, d'une famille de *caporaux*⁷, et qu'il ne gênerait en rien monsieur le colonel, car lui, patron, se chargeait⁸ de le loger dans un coin où l'on ne s'apercevrait⁹ pas de sa présence.

Le colonel et Miss Nevil trouvèrent singulier qu'il y eût en Corse des familles où l'on fût ainsi caporal de père en fils¹⁰, mais, comme ils pensaient pieusement qu'il s'agissait d'un caporal d'infanterie, ils conclurent que c'était quelque pauvre diable que le patron voulait emmener par charité¹¹. S'il se fût agi d'un officier, on eût été obligé de lui parler, de vivre avec lui; mais, avec un caporal, il n'y a pas à se gêner, et c'est un être sans conséquence¹², lorsque son escouade n'est pas là, baïonnette au bout du fusil, pour vous mener où vous n'avez pas envie d'aller.

«Votre parent a-t-il le mal de mer?» demanda Miss Nevil d'un ton sec.

— «Jamais mademoiselle; le cœur ferme comme un roc, sur mer comme sur terre¹³».

— «Eh bien! vous pouvez l'emmener»¹⁴, dit-elle.

— «Vous pouvez l'emmener», répéta le colonel, et ils continuèrent leur promenade.

Vers cinq heures du soir le capitaine Matei vint les chercher pour monter à bord de la goëlette. Sur le port, près de la yole¹ du capitaine, ils trouvèrent un grand jeune homme vêtu d'une redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, le tein hasané², les yeux noirs, vifs, bien fendus, l'air franc et spirituel³.

Le jeune homme ôta sa casquette⁴ en voyant le colonel, et le remercia sans embarras⁵ et en bons termes du service qui lui rendait.

«Charmé de vous être utile, mon garçon», dit le colonel en lui faisant un signe de tête amical⁶; et il entra dans la yole.

«Il est sans gêne⁷, votre Anglais», dit tout bas en italien le jeune homme au patron.

Celui-ci plaça son index⁸ sous son œil gauche et abais-sa les deux coins de la bouche. Pour qui comprend le langage des signes⁹, cela voulait dire que l'Anglais entendait l'italien et que c'était un homme bizarre. Le jeune homme sourit légèrement, toucha son front en réponse au signe de Matei, comme pour lui dire que tous les Anglais avaient quelque chose de travers dans la tête¹⁰, puis ils s'assit après du patron, et considéra avec beaucoup d'attention, mais sans impertinence, sa jolie compagne de voyage¹¹.

«Ils ont bonne tournure¹², ces soldats français», dit le colonel à sa fille en anglais; «aussi en fait on facilement des officiers».

Puis, s'adressant en français au jeune homme :

«Dites-moi, mon brave, dans quel régiment avez-vous servi?»

Celui-ci donna un léger coup de coude¹³ au père du filleul de son petit cousin, et comprimant¹⁴ un sourire ironique, répondit qu'il avait été dans les chasseurs à pied de la garde, et que présentement il sortait du 7^e léger¹⁵.

«Est-ce que vous avez été à Waterloo? Vous êtes bien jeune».

— «Pardon, mon colonel; c'est ma seule campagne¹».

— «Elle compte double², dit le colonel.

Le jeune Corse se mordit les lèvres.

«Papa», dit Miss Lydia en anglais, «demandez-lui donc si les Corses aiment beaucoup leur Bonaparte?»

Avant que le colonel eût traduit³ la question en français, le jeune homme répondit en assez bon anglais, quoique avec un accent prononcé⁴:

«Vous savez, mademoiselle, que nul n'est prophète en son pays⁵. Nous autres compatriotes de Napoléon, nous l'aimons peut être moins que les Français. Quant à moi, bien que ma famille ait été autrefois l'ennemie de la sienne, je l'aime et l'admire».

— «Vous parlez anglais!» s'écria le colonel.

— «Fort mal, comme vous pouvez vous en apercevoir».

Bien qu'un peu choquée de son ton dégagé⁶ Miss Lydia ne put s'embêcher de rire⁷ en pensant à une inimitié personnelle⁸ entre un caporal et un empereur. Ce lui fut comme un avant-goût⁹ des singularités¹⁰ de la Corse, et elle se promit de noter le trait sur son journal¹¹.

«Peut-être avez-vous été prisonnier en Angleterre?» demanda le colonel.

— «Non, mon colonel, j'ai appris l'anglais en France, tout jeune, d'un prisonnier de votre nation».

— «Et vous retournez dans votre pays en semestre?¹²» demanda le colonel.

— «Non, mon colonel. Ils m'ont mis en demi-solde¹³, probablement parce que j'ai été à Waterloo et que je suis compatriote de Napoléon. Je retourne chez-moi, léger d'espoir, léger d'argent, comme dit la chanson¹⁴».

Et il soupira en regardant le ciel.

Le colonel mit la main à sa poche, et, retournant en-

tre ses doigts une pièce d'or¹, il cherchait une phrase pour la glisser poliment² dans la main de son ennemi malheureux.

«Et moi aussi», dit-il d'un ton de bonne humeur³, «on m'a mis en demi-solde ; mais... Avec votre demi-solde vous n'avez pas de quoi⁴ vous acheter du tabac. Tenez, caporal⁵».

Et il essaya de faire entrer⁶ la pièce d'or dans la main fermée que le jeune homme appuyait sur le bord de la yole.

Le jeune Corse rougit, se redressa⁷ se mordit les lèvres, et paraissait disposé à répondre avec⁸ emportement⁹ quand tout à coup, changeant d'expression, il éclata de rire¹⁰. Le colonel, sa pièce à la main, demeurait tout ébahi¹¹.

«Colonel», dit le jeune homme reprenant son sérieux¹², «permettez moi de vous donner deux avis : Le premier, c'est de ne jamais offrir de l'argent à un Corse, car il y a de mes compatriotes¹³ assez impolis pour vous le jeter à la tête; le second, c'est de ne pas donner aux gens des titres qu'ils ne réclament point. Vous m'appellez caporal et je suis lieutenant. Sans doute, la différence n'est pas bien grande, mais... »

— «Lieutenant,» s'écria Sir Thomas, «lieutenant ! mais le patron m'a dit que vous étiez caporal, ainsi que votre père et tous les hommes de votre famille».

A ces mots le jeune homme, se laissant aller à la renverse¹⁴ se mit à rire de plus belle¹⁵, et de si bonne grâce¹⁶, que le patron et ses deux matelots éclatèrent en chœur¹⁷.

«Pardon, colonel», dit enfin le jeune homme ; «mais le quiproquo¹⁸ est admirable, je ne l'ai compris qu'à l'instant¹⁹. En effet, ma famille se glorifie de compter des caporaux parmi ses ancêtres ; mais nos caporaux corses n'ont jamais eu de galons sur leurs habits²⁰. Vers l'an de grâce 1100, quelques communes²¹, s'étant révoltées contre la tyrannie des seigneurs montagnards, se choisirent des chefs²² qu'elles

nommèrent *caporaux*. Dans notre île, nous tenons à honneur¹ de descendre de ces espèces de tribuns.»

—«Pardon, monsieur !» s'écria le colonel, «mille fois pardon. Puisque vous comprenez la cause de ma méprise² j'espère que vous voudrez bien l'excuser.»

Et il lui tendit la main.

«C'est la juste punition de mon petit orgueil³, colonel», dit le jeune homme riant toujours et serrant cordialement la main de l'Anglais; «je ne vous en veux pas le moins du monde⁴. Puisque mon ami Matei m'a si mal présenté⁵, permettez-moi de me présenter moi-même; je m'appelle Orso della Rebbia, lieutenant en demi-solde, et, si, comme je le présume en voyant ces deux beaux chiens, vous venez en Corse pour chasser, je serai très flatté de vous faire les honneurs de nos maquis et de nos montagnes... si toutefois je ne les ai pas oubliés,» ajouta-t-il en soupirant.

En ce moment la yole touchait la goëlette. Le lieutenant offrit la main à Miss Lydia, puis aida le colonel à se guinder sur le pont⁶. Là, Sir Thomas, toujours fort penaud⁷ de sa méprise, et ne sachant comment faire oublier son impertinence à un homme qui datait de l'an 1100, sans attendre l'assentiment de sa fille, le pria à souper⁸ en lui renouvelant ses excuses et ses poignées de main⁹. Miss Lydia fronçait bien un peu le sourcil¹⁰, mais, après tout, elle n'était pas fâchée de savoir ce que c'était qu'un caporal; son hôte¹¹ ne lui avait pas déplu, elle commençait même à lui trouver un certain je ne sais quoi aristocratique¹², seulement il avait l'air trop franc et trop gai pour un héros de roman.

«Lieutenant della Rebbia» dit le colonel en le saluant à la manière anglaise, un verre de vin de Madère à la main «j'ai vu en Espagne beaucoup de vos compatriotes : c'était de la fameuse infanterie en tirailleurs¹³.»

— «Oui, beaucoup sont restés en Espagne,» dit le jeune lieutenant d'un air sérieux.

«Je n'oublierai jamais la conduite d'un bataillon corse à la bataille de Vittoria,» poursuivit le colonel¹. «Il doit m'en souvenir², ajouta-t-il en se frottant la poitrine. «Toute la journée ils avaient été en tirailleurs dans les jardins, derrière les haies, et nous avaient tué je ne sais combien d'hommes et de chevaux. La retraite décidée³, ils se rallièrent et se mirent à filer grand train⁴. En plaine, nous espérions prendre notre revanche⁵, mais mes drôles...⁶ excusez, lieutenant,—ces braves gens, dis-je, s'étaient formés en carré,⁷ et il n'y avait pas moyen de les rompre. Au milieu du carré, je crois le voir encore, il y avait un officier monté sur un petit cheval noir; il se tenait à côté de l'aigle, fumant son cigares comme s'il eût été au café. Parfois, comme pour nous braver, leur musique nous jouait des fanfares...⁸ Je lance sur eux mes deux premiers escadrons... Bah! au lieu de mordre sur le front du carré⁹, voilà mes dragons qui passent à côté, puis font demi-tour, et reviennent fort en désordre et plus d'un cheval sans maître... et toujours la diable de musique¹⁰! Quand la fumée qui enveloppait le bataillon se dissipa, je revis l'officier à côté de l'aigle, fumant encore son cigare. Enragé, je me mis moi-même à la tête d'une dernière charge. Leurs fusils, écrasés à force de tirer¹¹, ne partaient plus, mais les soldats étaient formés sur six rangs, la baïonnette au nez des chevaux; on eût dit un mur. Je criais, j'exhortais mes dragons, je serrais la botte¹² pour faire avancer mon cheval quand l'officier dont je vous parlais, ôtant enfin son cigare, me montra de la main à un de ses hommes. J'entendis quelque chose comme: *Al capello bianco!* J'avais un plumet blanc. Je n'en entendis pas davantage, car une balle me traversa la poitrine¹³. C'était un beau bataillon, monsieur

della Rebbia, le premier du 18e léger, tous Corses, à ce qu'on m'a dit depuis».

—«Oui», dit Orso dont les yeux brillèrent¹ pendant ce récit, «ils soutinrent la retraite et rapportèrent leur aigle mais les deux tiers de ces braves gens dorment aujourd'hui dans la plaine de Victoria².»

—«Et par hasard³! sauriez-vous le nom de l'officier qui les commandait?»

«C'était mon père. Il était alors major au 18e et fut fait colonel pour sa conduite dans cette triste journée».

—«Votre père! Par ma foi, c'était un brave! J'aurais du plaisir à le revoir, et je le reconnaîtrais, j'en suis sûr. Vit-il encore⁴?»

—«Non, colonel», dit le jeune homme pâlisant légèrement.

—«Était-il à Waterloo?»

—«Oui, colonel, mais il n'a pas eu le bonheur de tomber sur un champ de bataille⁵. Il est mort en Corse . . . il y a deux ans⁶».

Après trois jours de navigation, la goëlette entra dans le port d'Ajaccio.

Après avoir visité la maison où Napoléon est né, après s'être procuré par des moyens plus ou moins catholiques⁷ un peu du papier de la tenture, Miss Lydia, deux jours après être débarquée en Corse, se sentit saisir⁸ d'une tristesse profonde, comme il doit arriver à tout étranger qui se trouve dans un pays dont les habitudes insociables⁹ semblent le condamner à un isolement complet. Elle regretta son coup de tête¹⁰; mais partir sur-le-champ, c'eût été compromettre sa réputation de voyageuse intrépide; Miss Lydia se résigna donc à prendre patience et à tuer le temps de son mieux¹¹.

Le journées pour nos voyageurs se passaient comme il suit:¹ le matin, le colonel et Orso allaient à la chasse; Miss Lydia dessinait ou écrivait² à ses amies, afin de pouvoir dater ses lettres d'Ajaccio.³ Vers six heures, les hommes revenaient chargés de gibier.

Le lendemain, un peu avant le retour des chasseurs, Miss Nevil, revenant d'une promenade au bord de la mer, regagnait l'auberge⁴ avec sa femme de chambre, lorsqu'elle remarqua une jeune femme vêtue de noir, montée sur un cheval de petite taille⁵, mais vigoureux, qui entra dans la ville. Elle était suivie d'une espèce de paysan, à cheval aussi, en veste de drap brun trouée aux coudes⁶, une gourde en bandoulière⁷, un pistolet pendant à la ceinture; à la main, un fusil, dont la crosse⁸ reposait dans une poche de cuir attachée à l'arçon de la selle⁹; bref, en costume complet de brigand de mélodrame ou de bourgeois corse en voyage. La beauté remarquable de la femme attira d'abord l'attention de Miss Nevil. Elle paraissait avoir une vingtaine d'années. Elle était grande, blanche, les yeux bleu foncé¹⁰, la bouche rose, les dents comme de l'émail. Dans son expression on lisait à la fois l'orgueil, l'inquiétude et la tristesse. Sur la tête, elle portait ce voile de soie noire nommé *mezzaro*¹¹, que les Génois ont introduit en Corse, et qui sied si bien aux femmes¹². De longues nattes de cheveux châtain¹³ lui formaient comme un turban¹⁴ autour de la tête. Son costume était propre, mais de la plus grande simplicité.

Miss Nevil eut tout le temps de la considérer, car la dame au *mezzaro* s'était arrêtée dans la rue à questionner quelqu'un avec beaucoup d'intérêt, comme il semblait à l'expression de ses yeux; puis, sur la réponse qui lui fut faite, elle donna un coup de houssine à sa monture¹⁵, et,

prenant le grand trot¹, ne s'arrêta qu'à la porte de l'hôtel où logeaient Sir Thomas Nevil et Orso. Là, après avoir échangé quelques mots avec l'hôte, la jeune femme sauta lestement à bas² de son cheval et s'assit sur un banc de pierre à côté de la porte d'entrée, tandis que son écuyer conduisait les chevaux à l'écurie. Miss Lydia passa avec son costume parisien devant l'étrangère sans qu'elle levât les yeux³. Un quart d'heure après, ouvrant sa fenêtre, elle vit encore la dame au *mezzaro* assise à la même place et dans la même attitude. Bientôt parurent le colonel et Orso, revenant de la chasse. Alors l'hôte dit quelques mots à la demoiselle en deuil et lui désigna du doigt⁴ le jeune della Rebbia. Celle-ci rougit, se leva avec vivacité, fit quelques pas en avant, puis s'arrêta immobile et comme interdite⁵. Orso était tout près d'elle, la considérant avec curiosité.

«Vous êtes», dit-elle d'une voix émue, «Orso Antonio della Rebbia ? Moi, je suis Colomba».

—«Colomba !» s'écria Orso.

Et, la prenant dans ses bras, il l'embrassa tendrement, ce qui étonna un peu le colonel et sa fille; car en Angleterre on ne s'embrasse pas dans la rue⁶.

«Mon frère», dit Colomba, «vous me pardonnerez si je suis venue sans votre ordre; mais j'ai appris par nos amis que vous étiez arrivé, et c'était pour moi une si grande consolation de vous voir...»

Orso l'embrassa encore; puis, se tournant vers le colonel :

«C'est ma sœur», dit-il, «que je n'aurais jamais reconnue si elle ne s'était nommée⁷.— Colomba, le colonel Sir Thomas Nevil.—Colonel, vous voudrez bien⁸ m'excuser, mais je ne pourrai avoir l'honneur de dîner avec vous aujourd'hui... Ma sœur...»

—«Eh ! où donc voulez-vous dîner, mon cher ?» s'écria le colonel : «vous savez bien qu'il n'y a qu'un dîner dans

cette maudite auberge¹, et il est pour nous. Mademoiselle ferra grand plaisir à ma fille de ce joindre à nous².»

Colomba regarda son frère, qui ne se fit pas trop prier³, et tous ensemble entrèrent dans la plus grande pièce⁴ de l'auberge, qui servait au colonel de salon et de salle à manger⁵. Mademoiselle della Rebbia, présentée à Miss Nevil, lui fit une profonde révérence, mais ne dit pas une parole. On voyait qu'elle était très effarouchée⁶ et que, pour la première fois de sa vie peut-être, elle se trouvait en présence d'étrangers, gens du monde⁷. Cependant dans ses manières il n'y avait rien qui sentit la province⁸. Chez elle l'étrangeté sauvait la gaucherie⁹. Elle plut à Miss Nevil par cela même; et comme il n'y avait pas de chambre disponible dans l'hôtel que le colonel et sa suite¹⁰ avaient envahi, Miss Lydia poussa la condescendance¹¹ ou la curiosité jusqu'à offrir à mademoiselle della Rebbia de lui faire dresser un lit dans sa propre chambre¹².

Colomba balbutia¹³ quelques mots de remerciement et s'empessa de suivre la femme de chambre de Miss Nevil pour faire à sa toîlette les petits arrangements¹⁴ que rend nécessaires un voyage à cheval par la poussière et le soleil¹⁵.

En rentrant dans le salon, elle s'arrêta devant les fusils du colonel, que les chasseurs venaient de déposer¹⁶ dans un coin. «Les belles armes!» dit-elle; «sont-elles à vous¹⁷, mon frère?»

—«Non, ce sont des fusils anglais au colonel¹⁸. Ils sont aussi bons qu'ils sont beaux».

—«Je voudrais bien», dit Colomba, «que vous en eussiez un semblable.»

—«In y en a certainement un dans ces trois-là qui appartient à della Rebbia,» s'écria le colonel. «Il s'en sert trop bien¹⁹ Aujourd'hui quatorze coups de fusil, quatorze pièces²⁰!»

Aussitôt s'établit²¹ un combat de générosité, dans lequel

Orso fut vaincu, à la grande satisfaction de sa sœur, comme il était facile de s'en apercevoir à l'expression de joie enfantine qui brilla tout d'un coup¹ sur son visage, tout à l'heure² si sérieux. «Choisissez, mon cher,» disait le colonel. Orso refusait. «Eh bien! mademoiselle votre sœur choisira pour vous. Colomba ne se le fit pas dire deux fois: elle prit le moins orné des fusils, mais c'était un excellent Manton de gros calibre³. «Celui-ci,» dit-elle, «doit bien porter la balle.»

Son frère s'embarrassait⁴ dans ses remerciements, lorsque le diner parut fort à propos pour le tirer d'affaire⁵. Miss Lydia fut charmée de voir que Colomba, qui avait fait quelque résistance pour se mettre à table, et qui n'avait cédé que sur un regard de son frère, faisait en bonne catholique⁶ le signe de la croix avant de manger.

Après le diner, le colonel, qui avait remarqué l'espèce de contrainte⁷ qui régnait entre le frère et la sœur, demanda avec sa franchise ordinaire à Orso s'il ne désirait point causer seul avec mademoiselle Colomba, offrant dans ce cas de passer avec sa fille dans la pièce voisine⁸. Mais Orso se hâta de le remercier et de dire qu'ils auraient bien le temps de causer⁹ à Pietranera. C'était le nom du village où il devait faire sa résidence¹⁰.

L'heure de dormir étant arrivée, les deux jeunes filles se retirèrent¹¹ dans leur chambre. Là, tandis que Miss Lydia détachait¹² collier, boucles, bracelets, elle observa sa compagne qui retirait de sa robe quelque chose de long comme un busc¹³, mais de forme bien différente pourtant. Colomba mit cela avec soin et presque furtivement sous son *mezzaro* déposé sur une table; puis elle s'agenouilla et fit dévotement sa prière. Deux minutes après, elle était dans son lit. Très curieuse de son naturel¹⁴ et lente comme une Anglaise à se déshabiller, Miss Lydia s'approcha de la table, et, feignant¹⁵ de chercher une épingle, souleva le

mezzaro et aperçut un stylet assez long, curieusement monté en nacre et en argent¹; le travail en était remarquable, et c'était une arme ancienne et de grand prix pour un amateur.

«Est-ce l'usage ici,» dit Miss Nevil en souriant, «que les demoiselles portent ce petit instrument dans leur corset?»

—«Il le faut bien,» répondit Colomba en soupirant. «Il y a tant de méchantes gens²!»

—«Et auriez-vous vraiment le courage d'en donner un coup comme cela?»

Et Miss Nevil, le stylet à la main, faisait le geste³ de frapper, comme on frappe au théâtre, de haut en bas⁴.

«Oui, si cela était nécessaire,» dit Colomba de sa voix douce et musicale. «pour me défendre ou défendre mes amis... Mais ce n'est pas comme cela qu'il faut le tenir⁵; vous pourriez vous blesser, si la personne que vous voulez frapper se retirait.» Et se levant sur son séant⁶: «Tenez, c'est ainsi, en remontant le coup⁷. Comme cela il est mortel, dit-on. Heureux les gens⁸ qui n'ont pas besoin de telles armes!»

Soit que⁹ l'arrivée de sa sœur eût rappelé à Orso avec plus de force le souvenir du toit paternel, soit qu'il souffrit¹⁰ un peu devant ses amis civilisés du costume et des manières sauvages de Colomba, il annonça dès le lendemain¹¹ le projet de quitter Ajaccio et de retourner à Pietranera.

Le bourg¹² de Pietranera est très irrégulièrement bâti, comme tous les villages de la Corse; car, pour voir une rue, il faut aller à Cargese¹³, bâti par M. de Marbœuf¹⁴. Les maisons, dispersées au hasard et sans le moindre alignement¹⁵, occupent le sommet d'un petit plateau, ou plutôt d'un palier de la montagne. Vers le milieu du bourg s'élève un grand chêne vert, et auprès on voit une auge¹⁶ en gra-

nit où un tuyau en bois apporte l'eau d'une source voisine. Ce monument d'utilité publique fut construit à frais communs¹ par les della Rebbia et les Barricini; mais on se tromperait fort si l'on y cherchait un indice de l'ancienne concorde des deux familles. Au contraire, c'est une œuvre de leur jalousie. Autrefois, le colonel della Rebbia ayant envoyé au conseil municipal de sa commune une petite somme pour contribuer² à l'érection d'une fontaine, l'avocat Barricini se hâta d'offrir un don semblable, et c'est à ce combat de générosité³ que Pietranera doit son eau. Autour du chêne vert et de la fontaine, il y a un espace vide qu'on appelle la place, et où les oisifs⁴ se rassemblent le soir. Quelque fois on y joue aux cartes, et, une fois l'an, dans le carnaval, on y danse. Aux deux extrémités⁵ de la place s'élèvent des bâtiments plus hauts que larges, construits en granit et en schiste⁶. Ce sont *les tours*⁷ ennemies des della Rebbia et des Barricini. Leur architecture est uniforme, leur hauteur est la même, et l'on voit que la rivalité des deux familles s'est toujours maintenue sans que la fortune décidât entre elles⁸.

La tour et la maison des della Rebbia occupent le côté nord⁹ de la place de Pietranera; la tour et la maison des Barricini, le côté sud. De la tour du nord jusqu'à la fontaine, c'est la promenade des della Rebbia, celle des Barricini est du côté opposé¹⁰. Depuis l'enterrement de la femme du colonel, on n'avait jamais vu un membre de l'une de ces deux familles paraître sur un autre côté de la place que celui qui lui était assigné par une espèce de convention tacite¹¹. Pour éviter un détour¹², Orso allait passer devant la maison du maire; lorsque sa sœur l'avertit et l'engagea à prendre une ruelle¹³ qui les conduirait à leur maison sans traverser la place.

«Pourquoi se déranger?» dit Orso; «la place n'est-elle pas à tout le monde?» Et il poussa son cheval.

«Brave cœur!» dit tout bas Colomba.... «Mon père, tu seras vengé¹!»

En arrivant sur la place, Colomba se plaça entre la maison des Barricini et son frère, et toujours elle eut l'œil fixé sur les fenêtres de ses ennemis. Elle remarqua qu'elles étaient barricadées depuis peu², et qu'on y avait pratiqué des *archere*. On appelle *archere*³ d'étroites ouvertures en forme de meurtrières⁴, ménagées entre de grosses bûches avec lesquelles on bouche⁵ la partie inférieure d'une fenêtre. Lorsqu'on craint quelque attaque, on se barricade de la sorte, et l'on peut, à l'abri des bûches, tirer à couvert⁶ sur les assaillants.

«Les lâches⁷!» dit Colomba. «Voyez, mon frère, déjà ils commencent à se garder; ils se barricadent; mais il faudra bien sortir un jour!»

La présence d'Orso sur le côté sud de la place produisit une grande sensation à Pietranera, et fut considérée comme une preuve d'audace approchant de la témérité. Pour les neutres⁸, rassemblés le soir autour du chêne vert, ce fut le texte de commentaires sans fin. «Il est heureux,» disait-on, «que les fils Barricini ne soient pas encore revenus, car ils sont moins endurants que l'avocat, et peut-être n'eussent-ils point laissé⁹ passer leur ennemi sur leur terrain sans lui faire payer la bravade¹⁰.»—«Souvenez-vous de ce que je vais vous dire, voisin», ajouta un vieillard qui était l'oracle du bourg. «J'ai observé la figure de la Colomba aujourd'hui, elle a quelque chose dans la tête. Je sens de la poudre en l'air¹¹. Avant peu, il y aura de la viande de boucherie à bon marché¹² dans Pietranera».

Un matin, après déjeuner, Colomba sortit un instant, et, au lieu de revenir avec un livre et du papier, parut avec son *mezzaro* sur la tête. Son air était plus sérieux encore que de coutume¹. «Mon frère», dit-elle, «je vous prierai de sortir avec moi».

—«Où veux-tu que je t'accompagne?» dit Orso en lui offrant son bras.

«Je n'ai pas besoin de votre bras», mon frère, «mais prenez votre fusil et votre boîte à cartouches³. Un homme ne doit jamais sortir sans ses armes».

—«A la bonne heure! ⁴ Il faut se conformer à la mode».

«Si Muschetto aboie», dit Colomba, «armez votre fusil, mon frère, et tenez-vous immobile»⁵.

A un demi-mille du village⁶, après bien des détours, Colomba s'arrêta tout à coup dans un endroit où le chemin faisait un coude⁷. Là s'élevait une petite pyramide de branchages⁸, les uns verts, les autres desséchés, amoncés⁹ à la hauteur de trois pieds environ. Du sommet on voyait percer l'extrémité d'une croix de bois peinte en noir.

Colomba s'arrêta devant ce tas de feuillage¹⁰, et, arrachant une branche d'arbousier¹¹, l'ajouta à la pyramide. «Orso», dit-elle, «c'est ici que notre père est mort. Prions pour son âme, mon frère!» Et elle se mit à genoux. Orso l'imita aussitôt. En ce moment la cloche du village tinta¹² lentement, car un homme était mort dans la nuit. Orso fondit en larmes¹³.

Au bout de quelques minutes, Colomba se leva, l'œil sec, mais la figure animée, Elle fit du pouce¹⁴ à la hâte le signe de croix familier à ses compatriotes et qui accompagne d'ordinaire leurs serments solennels¹⁵; puis, entraînant son frère, elle reprit le chemin du village. Ils rentrèrent en silence dans leur maison. Orso monta dans sa chambre. Un instant après, Colomba l'y suivit, portant une petite cassette qu'elle posa sur la table. Elle l'ouvrit et en

tira une chemise couverte de larges taches de sang¹. «Voici la chemise de votre père, Orso». Et elle la jeta sur ses genoux. «Voici le plomb qui l'a frappé». Et elle posa sur la chemise deux balles oxidées². «Orso, mon frère!» cria-t-elle en se précipitant dans ses bras et l'étreignant³ avec force, «Orso! tu le vengeras!» Elle l'embrassa avec une espèce de fureur, baisa les balles et la chemise, et sortit de la chambre, laissant son frère comme pétrifié sur sa chaise.

Longtemps il demeura dans la même position, sans oser détourner la tête⁴. Enfin il se leva, ferma la cassette, et sortit précipitamment de sa maison courant la campagne et marchant devant lui sans savoir où il allait.

Peu à peu, le grand air⁵ le soulagea; il devint plus calme et examina avec quelque sang-froid sa position et les moyens d'en sortir.

Colomba, haletante, épuisée, était hors d'état⁶ de prononcer une parole, Orso était trop alarmé pour lui adresser le moindre reproche. Il attendait en silence la fin de la crise nerveuse⁷ à la laquelle elle semblait en proie⁸, lorsqu'on frappa à la porte, et Saveria entra tout affarée⁹ annonçant: «Monsieur le préfet!»

Le préfet débuta par quelques excuses banales¹⁰ sur l'heure indue, de sa visite. Puis, changeant de ton: «Monsieur della Rebbia», dit-il, «je suis chargé de bien des compliments pour vous par vos amis anglais: Miss Nevil fait mille amitiés¹¹ à mademoiselle votre sœur. J'ai pour vous une lettre d'elle à vous remettre».

—«Une lettre de Miss Nevil?» s'écria Orso.

—«Malheureusement je ne l'ai pas sur moi¹², mais vous l'aurez dans cinq minutes.

Miss Nevil m'a beaucoup parlé de vous et de mademoiselle votre sœur». Orso s'inclina¹³. «Elle a beaucoup d'amitié pour vous deux.

—«C'est presque à sa prière que je viens ici¹, monsieur. Personne ne connaît mieux que moi une fatale histoire que je voudrais bien² n'être pas obligé de vous rappeler. Puisque M. Barricini est encore maire de Pietranera, et moi, préfet de ce département, je n'ai pas besoin de vous dire le cas que je fais³ de certains soupçons, dont, si je suis bien informé, quelques personnes imprudentes vous ont fait part⁴, et que vous avez repoussés, je le sais, avec l'indignation qu'on devait attendre de votre position et de votre caractère».

«M. Barricini», continua le préfet, «désirerait vivement voir cesser cette espèce d'inimitié, . . . Pour ma part, je serais enchanté de vous voir établir avec lui les rapports⁵ que doivent avoir ensemble de gens faits pour s'estimer...⁶»

—«Monsieur», interrompit Orso d'une voix émue⁷, «je n'ai jamais accusé l'avocat Barricini d'avoir assassiné mon père, mais il a fait une action qui m'empêchera toujours d'avoir aucune relation⁸ avec lui. Il a supposé une lettre menaçante, au nom d'un certain bandit, . . . du moins il l'a sourdement⁹ attribuée à mon père. Cette lettre enfin, monsieur, a probablement été la cause indirecte¹⁰ de sa mort».

Mais . . . l'auteur¹¹ de cette lettre est connu maintenant.

—«Qui?» s'écria Colomba s'avancant vers le préfet.

—«Un misérable, coupable de plusieurs crimes, . . .¹² de ces crimes que vous ne pardonnez pas, vous autres Corses, un voleur, un certain Tomaso Bianchi, à présent détenu¹³ dans les prisons de Bastia, à révélé qu'il était l'auteur de cette fatale lettre».

Veillez prendre connaissance¹⁴ de cette lettre que m'écrit le procureur général¹⁵, elle vous confirmera ce que je viens de vous dire».

Orso parcourut la lettre qui relatait en détail¹⁶ les aveux de Tomaso, et se vit contraint d'avouer que l'explication lui paraissait satisfaisante.—Mais Colomba s'écria avec force :

«Tomaso Bianchi est un fourbe¹. Il ne sera pas condamné, ou il s'échappera de prison, j'en suis sûre²».

Orso, après quelques paroles pour excuser Colomba, répéta qu'il croyait maintenant que Tomaso était le seul coupable.

Le préfet s'était levé pour sortir.

«S'il n'était pas si tard», dit-il, «je vous proposerais³ de venir avec moi prendre la lettre de Mis Nevil. . .

—«Jamais Orso della Rebbia n'entrera chez un Barricini!»⁴ s'écria Colomba avec impétuosité.

Je vous en conjure ne faites pas faire à Orso⁵ une action qui le couvrirait de honte⁶.

—«Colomba!» s'écria Orso, «la passion te fait déraisonner⁷».

—«Orso! Orso! par la cassette⁸ que je vous ai remise, je vous en supplie, écoutez-moi. Entre vous et les Barricini il y a du sang; vous n'irez pas chez eux».

«Colomba,» dit Orso lorsque le préfet fut parti, «tu m'as fait beaucoup de peine⁹».

Le matin, vers six heures, un domestique du préfet frappait à la maison d'Orso. Reçu par Colomba, il lui dit que le préfet allait partir¹⁰, et qu'il attendait son frère. Colomba répondit sans hésiter que son frère venait de tomber dans l'escalier et de se fouler le pied¹¹, qu'étant hors d'état de faire un pas, il suppliait monsieur le préfet de l'excuser et serait très reconnaissant s'il daignait prendre la peine de passer chez lui¹². Peu après ce message¹³, Orso descendit et demanda à sa sœur si le préfet ne l'avait pas envoyé chercher¹⁴. «Il vous prie de l'attendre ici,» dit-elle avec la plus grande assurance. Une demi-heure s'écoula sans qu'on aperçût le moindre mouvement du côté de la maison des Barricini;

Enfin, on vit s'ouvrir la porte de la maison Barricini;

le préfet, en habit de voyage¹, sortit le premier, suivi du maire et de ses deux fils. Quelle fut la stupéfaction des habitants de Pietranera, aux aguets² depuis le lever du soleil pour assister au départ du premier magistrat du département, lorsqu'ils le virent, accompagné des trois Barricini, traverser la place en droite ligne³ et entrer dans la maisons della Rebbia.

Le préfet ne fut pas médiocrement surpris⁴ de trouver Orso debout et marchant sans peine. En deux mots, Colomba s'accusa de son mensonge⁵ et lui en demanda pardon : « Si vous aviez demeuré ailleurs⁶, monsieur le préfet, » dit-elle, « mon frère serait allé dès hier vous présenter ses respects. »

« Ce serait avec un bien vif plaisir⁷ », dit Colomba « que je verrais finir la guerre entre nos deux familles ; mais pour que la réconciliation soit sincère, il faut s'expliquer et ne rien laisser dans le doute⁸... »

« Oui, » dit le maire un peu inquiet, et elle remit au préfet les papiers qu'elle tenait à la main.

Il y eut un moment d'étonnement général⁹. Le maire pâlit visiblement ; Orso, fronçant le sourcil¹⁰, s'avança pour prendre connaissance des papiers que le préfet lisait avec beaucoup d'attention.

« On se moque de nous ¹¹ ! » s'écria de nouveau Orlanduccio en se levant avec colère. « Allons-nous-en, mon père, nous n'aurions jamais dû venir ici ! »

Un instant suffit à M. Barricini pour reprendre son sang froid¹². Il demanda à examiner les papiers ; le préfet les lui remit sans dire un mot.

« Mais », dit M. Barricini rabaisant ses lunettes¹³ et rendant les papiers au préfet, — « connaissant la bonté de feu M. le colonel... Tomaso a pensé... il a dû penser... que M. le colonel reviendrait sur sa résolution de lui congé¹⁴... De fait il est resté en possession du moulin, donc... »

— «C'est moi,» dit Colomba d'un ton de mépris, «qu'il le lui ai conservé¹. Mon père était mort, et dans ma position je devais ménager les clients de ma famille».

—«Pourtant», dit le préfet, «ce Tomaso reconnaît qu'il a écrit la lettre..., cela est clair».

—«Ce qui est clair pour moi», interrompit Orso c'est qu'il y a de grandes infamies cachées dans toute cette affaire²».

—«J'ai encore à contredire une assertion de ces messieurs», dit Colomba. Elle ouvrit la porte de la cuisine, et aussitôt entrèrent dans la salle Brandolaccio, le licencié en théologie et le chien Brusco. Les deux bandits étaient sans armes, au moins apparentes ; ils avaient la cartouchière³, à la ceinture, mais point le pistolet qui en est le complément obligé. En entrant dans la salle, ils ôtèrent respectueusement leurs bonnets⁴.

«C'est un guet-apens!»⁵ s'écria le maire essayant d'ouvrir la porte; mais Saveria l'avait fermée en dehors à double tour⁶, d'après l'ordre des bandits, comme on le sut ensuite.

«Bonnes gens!» dit Brandolaccio, n'avez pas peur de moi; je ne suis pas si diable que je suis noir⁷. Nous n'avons nulle mauvaise intention. Monsieur le préfet, je suis bien votre serviteur.—Mon lieutenant, de la douceur, vous m'étranglez⁸.—Nous venons ici comme témoins. Allons, parle, toi, curé, tu as la langue bien pendue⁹.

«Monsieur le préfet dit le licencié, «je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous. Je m'appelle Giocanto Castriconi plus connu sous le nom du curé... Ah! vous me remettez¹⁰!... Mademoiselle, que je n'avais pas l'avantage de connaître non plus, m'a fait prier de lui donner des renseignements sur un nommé Tomaso Bianchi, avec lequel j'étais détenu, il y a trois semaines, dans les prisons de Bastia. Voici ce que j'ai à vous dire...»

— «Ne prenez pas cette peine¹», dit le préfet; «je n'ai rien à entendre d'un homme comme vous...

— «Monsieur le préfet», s'écria Colomba, «daignez entendre ce que va dire cet homme.

— «Ne l'écoutez pas!» s'écrièrent en chœur² les trois Barricini.

— «Si tout le monde parle à la fois», dit le bandit en souriant, «ce n'est pas le moyen de s'entendre. Dans la prison donc, j'avais pour compagnon, non pour ami, ce Tomaso en question³. Il recevait de fréquentes visites de M. Orlanduccio...»

— «C'est faux», s'écrièrent à la fois⁴ les deux frères.

— «Tout ce que dit cet homme est un tas de mensonges⁵, répéta résolûment Orlanduccio. «Si nous étions en rase campagne⁶, chacun avec notre fusil, il ne parlerait pas de la sorte».

— «En voilà une de bêtise⁷!» s'écria Brandolaccio. «Ne vous brouillez pas⁸ avec le curé Orlanduccio».

— «Me laisserez-vous sortir enfin, monsieur della Rebbia?» dit le préfet frappant du pied d'impatience.

— «Saveria! Saveria!» criait Orso, «ouvrez la porte!»

— «Un instant», dit Brandolaccio. «Nous avons d'abord à filer⁹, nous de notre côté. Monsieur le préfet, il est d'usage, quand on se rencontre chez des amis communs, de se donner une demi-heure de trêve en se quittant».

Le préfet lui lança un regard de mépris.

«Serviteur à toute la compagnie», dit Brandolaccio. Puis étendant le bras horizontalement: «Allons, Brusco, dit-il à son chien, «saute pour M. le préfet».

Le chien sauta, les bandits reprirent à la hâte¹⁰ leurs armes dans la cuisine, s'enfuirent par le jardin, et à un coup de sifflet aigu¹¹ la porte de la salle s'ouvrit comme par enchantement¹².

«Monsieur Barricini», dit Orso avec une fureur concen-

trée, «je vous tiens pour un faussaire¹. Dès aujourd'hui j'enverrai ma plainte² contre vous au procureur du roi, pour faux et pour complicité avec Bianchi. Peut-être aurai-je encore une plainte plus terrible à porter contre vous».

— «Et moi, monsieur della Rebbia», dit le maire, «je porterai ma plainte contre vous pour guet-apens et pour complicité avec des bandits. En attendant, M. le préfet vous recommandera à la gendarmerie».

— «Le préfet fera son devoir», dit celui-ci d'un ton sévère. «Il veillera à ce que l'ordre ne soit pas troublé à Pietranera³, il prendra soin que justice soit faite. Je parle à vous tous, messieurs!»

Le maire et Vincentello étaient déjà hors de la salle, et Orlanduccio les suivait à reculons⁴ lorsque Orso lui dit à voix basse : «Votre père est un vieillard que j'écraserais d'un soufflet : c'est à vous que j'en destine⁴, à vous et à votre frère».

Pour réponse, Orlanduccio tira son stylet et se jeta sur Orso comme un furieux ; mais, avant qu'il pût faire usage de son arme, Colomba lui saisit le bras, qu'elle tordit⁶ avec force pendant qu'Orso, le frappant du poing au visage, le fit reculer quelques pas et heurter rudement contre le chambranle⁷ de la porte. Le stylet échappa de la main d'Orlanduccio, mais Vincentello avait le sien et rentra dans la chambre, lorsque Colomba, sautant sur un fusil, lui prouva que la partie n'était pas égale. En même temps le préfet se jeta entre les combattants. «A bientôt, Ors' Anton'!» cria Orlanduccio; et, tirant violemment la porte de la salle, il la ferma à clef pour se donner le temps de faire retraite⁸.

— «Quel pays!» s'écria enfin le préfet en se levant impétueusement. «Monsieur della Rebbia, vous avez eu tort. Je vous demande votre parole d'honneur de vous abstenir de toute violence et d'attendre que la justice décidé⁹ dans cette maudite affaire¹⁰.

— «Quel pays !» répétait le préfet en se promenant à grands pas. «Quand donc reviendrai-je en France ?

— « Monsieur le préfet, » dit Colomba de sa voix la plus douce, « il se fait tard¹, nous feriez-vous l'honneur de déjeuner ici? »

Le préfet ne put s'empêcher de rire. «Je suis demeuré déjà trop longtemps ici... cela ressemble à de la partialité²... Et cette maudite pierre!... Il faut que je parte... Mademoiselle della Rebbia... que de malheurs³ vous avez préparés peut-être aujourd'hui ! »

Lorsque le préfet fut sorti : «Orso», dit Colomba, «vous n'êtes point ici sur le continent. Orlanduccio n'entend rien à vos duels⁴, et d'ailleurs ce n'est pas de la mort d'un brave que ce misérable doit mourir».

— «Colomba, ma bonne, tu es la femme forte. Je t'ai de grandes obligations pour m'avoir sauvé un bon coup de couteau⁵». Donne-moi ta petite main que je la baise. Mais vois-tu, laisse moi faire. Il y a certaines choses que tu n'entends pas. Donne moi à déjeuner ; et, aussitôt que le préfet se sera mis en route, fais-moi venir la petite Chilina, qui paraît s'acquitter à merveille⁶ des commissions qu'on lui donne. J'aurai besoin d'elle pour porter une lettre».

Pendant que Colomba surveillait les apprêts du déjeuner⁷, Orso monta dans sa chambre et écrivit le billet suivant :

«Vous devez être pressé de me rencontrer⁸; je ne le suis pas moins. Demain matin nous pourrons nous trouver à six heures dans la vallée d'Acquaviva. Je suis très adroit au pistolet⁹, et je ne vous propose pas cette arme. On dit que vous tirez bien le fusil : prenons chacun un fusil à deux coups¹⁰. Je viendrai accompagné d'un homme de ce village. Si votre frère veut vous accompagner, prenez un second témoin et prévenez-moi¹¹. Dans ce cas seulement j'aurai deux témoins.

ORSO ANTONIO DELLA REBBIA.»

Le préfet, après être resté une heure chez l'adjoint du maire, après être entré pour quelques minutes chez les Barricini, partit pour Corte, escorté d'un seul gendarme. Un quart d'heure après Chilina porta la lettre qu'on vient de lire et la remit à Orlanduccio en propres mains¹.

La réponse se fit attendre et ne vint que dans la soirée. Elle était signée de M. Barricini père, et il annonçait à Orso qu'il déférait² au procureur du roi la lettre de menaces adressée à son fils. «Fort de ma conscience», ajoutait-il en terminant, «j'attends que la justice ait prononcé sur vos calomnies³».

Cependant cinq ou six bergers mandés⁴ par Colomba arrivèrent pour *garnisonner* la tour des della Rebbia. Malgré les protestations d'Orso, on pratiqua⁵ des *archere* aux fenêtres donnant sur la place, et toute la soirée il aux fenêtres donnant sur la place, et toute la soirée il reçut des offres de service de différentes personnes du bourg. Une lettre arriva même du théologien bandit, qui promettait, en son nom et en celui de Brandolaccio, d'intervenir⁶ si le maire se faisait assister de la gendarmerie. Il finissait par ce post-scriptum⁷. «Oserai-je vous demander ce que pense monsieur le préfet de l'excellente éducation que mon ami donne au chien Brusco? Après Chilina, je ne connais pas d'élève plus docile et qui montre de plus heureuses dispositions⁸».

Cependant Colomba, peu après le départ d'Orso, avait appris par ses espions⁹ que les Barricini tenaient la campagne, et dès ce moment, elle fut en proie à une vive inquiétude¹⁰. On la voyait parcourir la maison en tous sens¹¹, allant de la cuisine aux chambres préparées pour ses hôtes, ne faisant rien et toujours occupée, s'arrêtant sans cesse¹² pour regarder si elle n'apercevait pas dans le village un mouvement inusité¹³. Vers onze heures une cavalcade assez

nombreuse entra dans Pietranera ; c'étaient le colonel, sa fille, leurs domestiques et leur guide. En les recevant, le premier mot de Colomba fut : «Avez vous vu mon frère?» Puis elle demanda au guide¹ quel chemin ils avaient pris, à quelle heure ils étaient partis ; et, sur ses réponses, elle ne pouvait comprendre qu'ils ne se fussent pas rencontrés².

«Peut-être que votre frère aura pris par le haut³», dit le guide, «nous, nous sommes venus par le bas⁴».

Mais Colomba secoua la tête et renouvela ses questions. Malgré sa fermeté naturelle, augmentée encore par l'orgueil de cacher toute faiblesse à des étrangers, il lui était impossible de dissimuler ses inquiétudes⁵, et bientôt elle les fit partager au colonel et surtout à Miss Lydia, lorsqu'elle les eut mis au fait de⁶ la tentative de réconciliation qui avait eu une si malheureuse issue. Croyant qu'il était de son devoir d'homme de chercher à rassurer des femmes, le colonel proposa son explication aussi :

«Je gage», dit-il, «que della Rebbia aura rencontré du gibier ; il n'a pu résister à la tentation, et nous allons le voir revenir la carnassière⁷ toute pleine. Parbleu !⁸» ajouta-t-il, «nous avons entendu sur la route quatre coups de fusil. Il y en avait deux plus forts que les autres, et j'ai dit à ma fille : Je parie que c'est della Rebbia qui chasse. Ce ne peut être que mon fusil qui fait tant de bruit».

Colomba pâlit, et Lydia, qui l'observait avec attention, devina⁹, sans peine quels soupçons la conjecture du colonel venait de lui suggérer.

Vers une heure¹⁰, aucun des messagers envoyés par Colomba n'étant encore revenu, elle rassembla tout son courage et força ses hôtes à se mettre à table¹¹ ; mais, sauf le colonel¹², personne ne put manger.

Tout d'un coup on entendit le galop d'un cheval. «Ah ! cette fois c'est mon frère», dit Colomba en se levant. Mais à la vue de Chilina montée à califourchon¹³ sur le cheval

d'Orso : « Mon frère est mort ! » s'écria-t-elle d'une voix déchirante.

Le colonel laissa tomber son verre, Miss Nevil poussa un cri, tous coururent à la porte de la maison. Avant que Chilina pût sauter à bas de sa monture¹, elle était enlevée comme une plume par Colomba qui la serrait à l'étouffer. L'enfant comprit son terrible regard, et sa première parole fut celle du cœur d'Othello². « Il vit ! » Colomba cessa de l'étreindre³ et Chilina tomba à terre⁴ aussi lestement qu'une jeune chatte.

« Les autres ? » demanda Colomba d'une voix rauque⁵.

Chilina fit le signe de la croix avec l'index et le doigt du milieu. Aussitôt une vive rougeur succéda, sur la figure de Colomba, à sa pâleur mortelle⁶. Elle jeta un regard ardent sur la maison des Barricini, et dit en souriant à ses hôtes : « Rentrons prendre le café ».

L'Iris⁷ des bandits en avait long à raconter. Son patois, traduit par Colomba en italien tel quel⁸, puis en anglais par Miss Nevil, arracha plus d'une imprécation au colonel, plus d'un soupir à Miss Lydia; mais Colomba écoutait d'un air impassible, seulement elle tordait sa serviette damasée⁹ de façon à la mettre en pièces. Elle interrompit l'enfant cinq ou six fois pour se faire répéter que Brandolaccio disait que la blessure n'était pas dangereuse et qu'il en avait vu bien d'autres. En terminant, Chilina rapporta qu'Orso demandait avec instance¹⁰ du papier pour écrire, et qu'il chargeait sa sœur de supplier une dame qui peut-être se trouverait dans sa maison, de n'en point partir avant d'avoir reçu une lettre de lui. « C'est », ajouta l'enfant, « ce qui le tourmentait le plus¹¹; et j'étais déjà en route quand il m'a rappelée pour me recommander cette commission. C'était pour la troisième fois qu'il me la répétait ». A cette injonction de son frère, Colomba sourit légèrement et serra fortement la main de l'Anglaise, qui fondit en larmes

et ne jugea pas à propos¹ de traduire à son père cette partie de la narration.

«Oui, vous resterez avec moi, ma chère amie», s'écria Colomba en embrassant Miss Nevil, «et vous nous aiderez».

Puis, tirant d'une armoire quantité de vieux linge, elle se mit à le couper pour faire des bandes et de la charpie². En voyant ses yeux étincelants, son teint animé, cette alternative de préoccupation et de sangfroid, il eût été difficile de dire si elle étoit plus touchée³ de la blessure de son frère qu'enchantée⁴ de la mort de ses ennemis. Tantôt elle versait du café au colonel et lui vantait son talent à le préparer; tantôt, distribuant de l'ouvrage à Miss Nevil et à Chilina, elle les exhortait à coudre les bandes et à les rouler⁵; elle demandait pour la vingtième fois si la blessure d'Orso le faisait beaucoup souffrir. Continuellement elle s'interrompait au milieu de son travail pour dire au colonel: «Deux hommes si adroits! si terribles!... Lui seul, blessé, n'ayant qu'un bras... il les a abattus tous les deux⁶. Quel courage, colonel! N'est-ce pas un héros? Ah! Miss Nevil, qu'on est heureux de vivre dans un pays tranquille comme le vôtre!... Je suis sûre que vous ne connaissiez pas encore mon frère!... Je l'avais dit: «l'épervier déploiera ses ailes!...» Vous vous trompiez à son air si doux...⁷ C'est qu'auprès de vous, Miss Nevil... Ah! s'il vous voyait travailler pour lui... Pauvre Orso!»

Miss Lydia ne travaillait guère et ne trouvait pas une parole. Son père demandait pourquoi l'on ne se hâtait pas de porter plainte⁸ devant un magistrat. Il parlait de l'enquête du *coroner*⁹ et de bien d'autres choses également inconnues en Corse. Enfin il voulait savoir si la maison de campagne¹⁰ de ce bon M. Brandolaccio, qui avait donné des secours au blessé, étoit fort éloignée de Pietranera, et s'il ne pourrait pas aller lui-même voir son ami.

Et Colomba répondait avec son calme accoutumé qu'Orso

était dans le maquis; qu'il avait un bandit pour le soigner; qu'il courrait grand risque s'il se montrait avant qu'on se fût assuré¹ des dispositions du préfet et des juges; enfin qu'elle ferait en sorte² qu'un chirurgien habile se rendit en secret auprès de lui

Le jour était déjà fort avancé lorsqu'une triste procession entra dans le village. On rapportait à l'avocat Barricini les cadavres de ses enfants, chacun couché en travers d'une mule³ que conduisait un paysan. Une foule de clients et d'oisifs suivait le lugubre cortège⁴. Avec eux on voyait les gendarmes, qui arrivent toujours trop tard, et l'adjoint, qui levait les bras au ciel, répétant sans cesse: «Que dira M. le préfet?» Quelques femmes, entre autres une nourrice d'Orlanduccio, s'arrachaient les cheveux et poussaient des hurlements sauvages⁵. Mais leur douleur bruyante produisait moins d'impression que le désespoir muet d'un personnage qui attirait tous les regards. C'était le malheureux père, qui allant d'un cadavre à l'autre, soulevait leurs têtes souillées de terre, baisait leurs lèvres violettes, soutenait leurs membres déjà raidis, comme pour éviter les cahots de la route⁶. Parfois on le voyait ouvrir la bouche pour parler, mais il n'en sortait pas un cri, pas une parole. Toujours les yeux fixés sur les cadavres, il se heurtait⁷ contre les pierres, contre les arbres, contre tous les obstacles qu'il rencontrait.

Les lamentations des femmes, les imprécations des hommes redoublèrent lorsqu'on se trouva en vue de la maison d'Orso. Quelques bergers rebbianistes⁸ ayant osé faire entendre une acclamation de triomphe, l'indignation de leurs adversaires ne put se contenir. «Vengeance! vengeance!» crièrent quelques voix. On lança des pierres, et deux coups de fusil dirigés contre les fenêtres de la salle où se trouvaient Colomba et ses hôtes percèrent les contrevents⁹ et firent voler des éclats de bois¹⁰ jusque sur la table près de

laquelle les deux femmes étaient assises. Mis Lydia poussa des cris affreux, le colonel saisit un fusil, et Colomba, avant qu'il pût la retenir, s'élança vers la porte de la maison et l'ouvrit avec impétuosité. Là debout sur le seuil élevé, les deux mains étendues pour maudire ses ennemis :

«Lâches!» s'écria-t-elle, «vous tirez sur des femmes¹, sur des étrangers! Etes-vous Corses? êtes-vous hommes? Misérables qui ne savez qu'assassiner par derrière², avancez! je vous défie. Je suis seule; mon frère est loin. Tuez-moi, tuez mes hôtes; cela est digne de vous...Vous n'osez lâches que vous êtes! vous savez que nous nous vengeons. Allez, allez pleurer comme des femmes, et remerciez-nous de ne pas vous demander plus de sang!»

Il y avait dans la voix et dans l'attitude de Colomba quelque chose d'imposant et de terrible; à sa vue, la foule recula³ épouvantée, comme à l'apparition de ces fées mal-faisantes⁴ dont on raconte en Corse plus d'une histoire effrayante dans les veillées d'hiver⁵. L'adjoint, les gendarmes et un certain nombre de femmes profitèrent de ce mouvement pour se jeter entre les deux partis;

Colomba, les bras croisés, le sourire du mépris sur les lèvres, vit porter les cadavres dans la maison de ses ennemis, puis la foule se dissiper lentement⁶. Elle referma sa porte, et, rentrant dans la salle à manger, dit au colonel :

«Je vous demande bien pardon pour mes compatriotes, monsieur. Je n'aurais jamais cru que des Corses tirassent⁷ sur une maison où il y a des étrangers, et je suis honteuse pour mon pays».

PIERRE CORNEILLE

Ὁ Pierre Corneille ἐγεννήθη τῷ 1606 ἐν Ρουένῃ. Εἶναι ὁ ἄριστος τῶν γάλλων τραγικῶν ποιητῶν καὶ ὁ ἀληθὴς πατὴρ τῆς γαλλικῆς τραγωδίας. Ἡ καλύτερη αὐτοῦ τραγωδία ὁ «Σιδ» (*Cid*), ἣς ἡ ὑπόθεσις εἶναι εἰλημμένη ἐκ τινος ἰσπανικῆς τραγωδίας, τοιοῦτον διηγείρειν ἐνθουσιασμόν, ὥστε ὅταν ἤθελον νὰ παραστήσωσι τι ὡς Φραῖτον, ἔλεγον· Φραῖτον ὡς ὁ «Σιδ». Ἐγραψεν ἐπίσης τὸν «Horace», «Cinna», «Podogune» κλ. πάντα ἀριστουργήματα, ὡς καὶ κωμῶδας ἐκ τῶν ὁποίων ὁ «Ψεύστης» εἶναι ἐκ τῶν καλλίστων τοῦ γαλλικοῦ θεάτρου. Ἀπέθανε δὲ ὁ Corneille ἐν Παρισίοις τῷ 1684.

A'.

LE CID¹

ACTE CINQUIÈME—SCÈNE 1ère

D. Rodrigue, Chimène.

CHIMÈNE

Quoi! Rodrigue, en plein jour²! d'où te vient cette audace?
Va, tu me perds d'honneur³, retire-toi, de grâce⁴.

D. RODRIGUE

Je vais mourir, madame, et vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu ;
Cet immuable amour qui sous vos lois m'engage
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMÈNE

Tu vas mourir!

D. RODRIGUE

Je cours à ces heureux moments

Qui vont livrer ma vie à vos ressentiments.

CHIMÈNE

Tu vas mourir ! Don Sanche¹ est-il si redoutable,

Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable ?

Qui t'a rendu si faible ? ou qui le rend si fort ?

Rodrigue va combattre, et se croit déjà mort !

Celui qui n'a pas craint les Maures² ni mon pèreVa combattre don Sanche³, et déjà désespère !Ainsi donc au besoin ton courage s'abat⁴ !

D. RODRIGUE

Je cours à mon supplice, et non pas au combat⁵ ;

Et ma fidèle ardeur sait bien m'ôter l'envie,

Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.

J'ai toujours même cœur ; mais je n'ai point de bras⁶

Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas :

Et déjà cette nuit m'aurait été mortelle

Si j'eusse combattu pour ma seule querelle⁷ ;

Mais défendant mon roi, son peuple et mon pays,

A me défendre mal je les aurais trahis⁸.

Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie,

Qu'il ne veuille sortir par une perfidie.

Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,

Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt⁹.

Votre ressentiment choisit la main d'un autre ;

Je ne méritais pas de mourir de la vôtre.

On ne me verra point en repousser les coups ;

Je dois plus de respect à qui combat pour vous¹⁰ ;

Et, ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,

Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent,

Je lui vais présenter mon estomac ouvert¹¹,Adorant en sa main la vôtre qui me perd¹².

CHIMÈNE

Si d'un triste devoir¹ la juste violence,
 Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance,
 Prescrit à ton amour une si forte loi.
 Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi²,
 En cet aveuglement ne perds pas la mémoire³
 Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire⁴,
 Et que, dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu⁵,
 Quand on le saura mort, on le croira vaincu.
 Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère,
 Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon père,
 Et te fait renoncer, malgré ta passion,
 A l'espoir le plus doux de ma possession ;
 Je t'en vois cependant faire si peu de compte⁶,
 Que sans rendre combat tu veux qu'on te surmonte⁷.
 Quelle inégalité ravale ta vertu ?
 Pourquoi ne l'as-tu plus ? ou pourquoi l'avais tu⁸ ?
 Quoi ! n'es-tu généreux que pour me faire outrage ?
 S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage ?
 Et traites-tu mon père avec tant de rigueur⁹,
 Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur¹⁰ ?
 Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre.
 Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE

Après la mort du comte, et les Maures défaits¹¹,
 Faudrait-il à ma gloire encor d'autres effets¹² ?
 Elle peut dédaigner le soin de me défendre ;
 On sait que mon courage ose tout entreprendre,
 Que ma valeur peut tout¹³, et que dessous les cieux,
 Auprès de mon honneur¹⁴, rien ne m'est précieux.
 Non, non, en ce combat, quoique vous veuillez croire,
 Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire,
 Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,

Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.
 On dira seulement : «Il adorait Chimène ;
 «Il n'a pas voulu vivre et mériter sa haine ;
 «Il a cédé lui-même à la rigueur du sort
 «Qui forçait sa maîtresse à poursuivre sa mort ¹.
 «Elle voulait sa tête ; et son cœur magnanime,
 «S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime.
 «Pour venger son honneur il perdit son amour,
 «Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour ²,
 «Préférant (quelque espoir qu'eût son âme asservie)
 «Son honneur à Chimène, et Chimène à sa vie».
 Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat ³.
 Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat ⁴ ;
 Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,
 Que tout autre que moi n'eût pu vous satisfaire.

CHIMÈNE

Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,
 Ta vie et ton honneur sont de faibles appas,
 Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,
 Défends-toi ⁵ maintenant pour m'ôter à don Sanche ⁶ ;
 Combats pour m'affranchir d'une condition ⁷
 Qui me donne à l'objet de mon aversion.
 Te dirai-je encor plus ? va, songe à ta défense,
 Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence :
 Et, si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
 Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix ⁸.
 Adieu : ce mot lâché ⁹ me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE, seul.

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte ?
 Paraissez, Navarrais, Maures et Castellans,
 Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants :
 Unissez-vous ensemble, et faites une armée :

Pour combattre une main de la sorte animée :
 Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux ;
 Pour en venir à bout, c'est trop peu que de vous ¹.

B.

HORACE ²

ACTE QUATRIÈME—SCÈNE VÈME

Horace, Camille, Procule.

(Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces)

HORACE

Ma soeur, voici le bras qui venge nos deux frères ³,
 Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires ⁴,
 Qui nous rend maîtres d'Albe ; enfin voici le bras
 Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux États :
 Vois ces marques d'honneur ⁵, ces témoins de ma gloire,
 Et rends ce que tu dois à l'heure ⁶ de ma victoire.

CAMILLE

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois ⁷.

HORACE

Rome n'en veut point voir après de tels exploits,
 Et nos deux frères morts dans le malheur des armes ⁸
 Sont trop payés de sang pour exiger de larmes :
 Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu

CAMILLE

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu ⁹,
 Je cesserai pour eux de paraître affligée,
 Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée ;
 Mais qui me vengera de celle d'un amant ¹⁰
 Pour me faire oublier sa perte en un moment ?

HORACE

Que dis-tu, malheureuse ?

CAMILLE

O mon cher Curiace ¹ !

HORACE

O d'une indigne soeur insupportable audace !
 D'un ennemi public dont je reviens vainqueur
 Le nom est dans ta bouche et l'amour dans ton coeur !
 Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire !
 Ta bouche la demande, et ton coeur la respire ² !
 Suis moins ta passion, règle mieux tes désirs.
 Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs :
 Tes flammes désormais doivent être étouffées ;
 Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées ;
 Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE

Donne-moi donc, barbare, un coeur comme le tien ;
 Et, si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,
 Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme ;
 Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort ;
 Je l'adorais vivant, et je le pleure mort.
 Ne cherche plus ta soeur où tu l'avais laissée ³ ;
 Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
 Qui comme une Furie attachée à tes pas ⁴,
 Te veut incessamment reprocher son trépas.
 Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes.
 Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes
 Et que, jusqu'au ciel élevant tes exploits ⁵,
 Moi-même je le tue une seconde fois !
 Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
 Que tu tombes au point de me porter envie ⁶ !
 Et toi bientôt souiller par quelque lâcheté
 Cette gloire si chère à ta brutalité !

HORACE

O ciel ! qui vit jamais une pareille rage !
 Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
 Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ?
 Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur¹,
 Et préfère du moins au souvenir d'un homme
 Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome².

CAMILLE

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
 Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
 Rome, qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
 Rome, enfin, que je hais parce qu'elle t'honore !
 Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés,
 Saper ses fondements encor mal assurés !
 Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
 Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie ;
 Que cent peuples unis des bouts de l'univers³
 Passent pour la détruire et les monts et les mers !
 Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
 Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
 Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
 Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
 Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre,
 Voir ses maisons en cendre⁴, et les lauriers en poudre,
 Voir le dernier Romain à son dernier soupir⁵,
 Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

HORACE

(mettant l'épée à la main, et poursuivant sa sœur, qui s'enfuit.)

C'est trop, ma patience à la raison fait place⁶ ;
 Va dedans les enfers plaindre⁷ ton Curiace !

CAMILLE

(blessée derrière le théâtre).

Ah ! traître !

HORACE

(revenant sur le théâtre).

Ainsi reçoive un châtimeut soudain

Quiconque ose pleurer un ennemi romain¹ !

JEAN RACINE

Ὁ Jean Racine ἐγεννήθη τῷ 1639 ἐν Ferté-Milon. Ἐσπούδασεν ἐν τῇ δνομασιτῇ σχολῇ τοῦ Πόρι-Ρογιάλ, ἐν ἣ ἐμελέτησε τοὺς μεγάλους τραγικοὺς τῆς ἀρχαιότητος, τοὺς ὁποίους βραδύτερον ἐμιμήθη εἰς τὰς τραγωδίας του. Ἐδημοσίευσεν ἀρκετὰς τραγωδίας ἐν αἷς ἐξέχουσιν ὁ «Βρετανικός», ἡ «Ἰφιγένεια ἐν Αὐλίδι», ἡ «Φαῖδρα» καὶ ἡ «Ἀθαλία» (Athalie) τὸ κάλλιστον τῶν ἔργων του. Ἐγραψε καὶ μίαν κωμωδίαν τοὺς «Διαδίκους» (les Plaideurs) ἣτις θεωρεῖται ἐκ τῶν ἀριστῶν τοῦ γαλλικοῦ θεάτρου. Ὁ Ρακίνας μετὰ τὸν Κορνήλιον θεωρεῖται ἐκ τῶν πρώτων δραματικῶν ποιητῶν τῆς Γαλλίας. Ἀπέθανε δὲ ἐν Παρισίοις τῷ 1699.

 A'.

BRITANNICUS

 ACTE PREMIÈRE—SCÈNE 1ère

Agrippine, Albine.

ALBINE

Quoi! tandis que Néron s'abandonne¹ au sommeil,
Faut-il que vous veniez attendre son reveil?
Qu'errant dans le palais, sans suite et sans escorte²,
La mère de César veille seule à sa porte?
Madame, retournez dans votre appartement.

AGRIPPINE

Je veux l'attendre: les chagrins, qu'il me cause,
Il ne faut pas s'éloigner³ un moment.

M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.
 Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré;
 Contre Britannicus Néron s'est déclaré¹
 L'impatient Néron cesse de se contraindre;
 Las de se faire aimer, il veut se faire craindre²
 Britannicus le gêne, Albine: et chaque jour
 Je sens que je deviens importune à mon tour³

ALBINE

Quoi! vous à qui Néron doit le jour⁴ qu'il respire⁵,
 Qui l'avez appelé de si loin à l'empire?
 Vous, qui déshéritant le fils de Claudius,
 Avez nommé César l'heureux Dométins?
 Tout lui parle, Madame, en faveur d'Agrippine;
 Il vous doit son amour.

AGRIPPINE

Tout, s'il est généreux, lui prescrit cette loi;
 Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi.

ALBINE

S'il est ingrat, Madame! Ah! toute sa conduite
 Marque dans son devoir une âme trop instruite.
 Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait,
 Qui ne promette à Rome un empereur parfait?
 Rome, depuis trois ans par ses soins gouvernée,
 Au temps de ses consuls croit être retournée⁶:
 Il la gouverne en père⁷. Enfin Néron naissant
 A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

AGRIPPINE

Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste.
 Il commence, il est vrai, par où finit Auguste;
 Mais crains que, l'avenir détruisant le passé,
 Il ne⁸ finisse ainsi qu'Auguste a commencé⁹
 Il se déguise en vain¹⁰ je lis¹¹ sur son visage

Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage;
 Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang
 La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc¹
 Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices²;
 De Rome, pour un temps, Gaius fut les délices³;
 Mais sa feinte⁴ bonté se tournant en fureur,
 Les délices de Rome en devinrent l'horreur.
 Que m'emporte, après tout, que Néron plus fidèle
 D'une longue vertu laisse un jour le modèle⁵
 Ai-je mis dans sa main le timon de l'Etat,
 Pour le conduire au gré du peuple et du Sénat⁶
 Ah! que de la patrie il soit, s'il veut, le père;⁷
 Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère.
 De quel nom cependant pouvons-nous appeler
 L'attentat⁸ que le jour vient de⁹ nous révéler?
 Il sait, car leur amour ne peut être ignorée,
 Que de Britannicus Junie est adorée;
 Et ce même Néron, que la vertu conduit,
 Fait enlever Junie au milieu de la nuit?
 Que veut-il? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire?
 Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire?
 Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité
 Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté¹⁰

ALBINE

Vous leur appui, madame ?

AGRIPPINE

Arrête, Cher Albine,

Je sais que j'ai moi seule avancé leur ruine¹¹
 Que du trône, où le sang l'a dû faire monter¹²
 Britannicus par moi s'est vu précipiter.
 Par moi seule éloigné de l'hymen d'Octavie¹³
 Le frère de Junie abandonna la vie¹⁴
 Silanus, sur qui Claude avait jeté les yeux
 Et qui comptait Auguste au rang de ses aïeux¹⁵

Néron jouit de tout: et moi, pour récompense,
 Il faut qu'entre eux et lui ¹ je tienne la balance,
 Afin que quelque jour, par une même loi ²
 Britannicus la tienne entre mon fils et moi.

ALBINE

Quel dessein !

AGRIPPINE

Je m'assure ³ un port dans la tempête
 Néron m'échappera ⁴ si ce frein ne l'arrête

ALBINE

Mais prendra contre un fils tant de soins superflus ?

AGRIPPINE

Je le craidrais bientôt, s'il ne me craignait plus.

ALBINE

Une injuste frayeur vous alarme peut être.
 Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être ⁵
 Du moins son changement ne vient pas jusqu'à nous ⁶.
 Et ce sont des secrets entre César et vous.
 Quelques titres nouveaux, que Rome lui défère,
 Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mère ⁷
 Sa prodigue amitié ne se réserve rien:
 Votre nom est dans Rome aussi saint que le sien.
 A peine parle-t-on de la triste Octavie ⁸
 Auguste, votre aïeul honora moins Livie:
 Néron devant sa mère a permis le premier
 Qu'on portât des faisceaux couronnés de lauriers ⁹
 Quels effets ¹⁰ voulez vous de sa reconnaissance ?

AGRIPPINE

Un peu moins de respect et plus de confiance.
 Tous ces présents Albine, irritent mon dépit.
 Je vois mes honneurs croître, et tomber mon crédit.

Non, non, le temps n'est plus que Néron jeune encore
 Me renvoyait les vœux¹ d'une cour qui l'adore,
 Lorsqu'il se reposait sur moi de tout l'État²
 De mon ordre au palais assemblait le Sénat,
 Et que derrière un voile, invisible et présente,
 J'étais ce grand corps l'âme toute puissante.
 Des volontés de Rome alors mal assuré³
 Néron de sa grandeur n'était point enivré.
 Ce jour, ce triste jour, frappe encore ma mémoire,
 Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire,
 Quand les ambassadeurs de tant de rois divers
 Vinrent le reconnaître au nom de l'univers⁴
 Sur son trône avec lui j'allais prendre ma place⁵
 J'ignore quel conseil⁶ prépara ma disgrâce⁷
 Quoi qu'il en soit⁸, Néron, d'aussi loin qu'il me vit,
 Laissa sur son visage éclater son dépit⁹
 Mon cœur même en conçut¹⁰ un malheureux augure
 L'ingrat d'un faux respect colorant son injure,
 Se leva par avance¹¹, et courant m'embrasser,
 Il m'écarta du trône, où je m'allais placer.
 Depuis ce coup fatal¹² le pouvoir d'Agrippine
 Vers sa chute à grands pas chaque jour s'achemine.
 L'ombre seule m'en reste, et l'on n'implôre plus
 Que le nom de Sénèque¹³, et l'appui de Burrhus.

ALBINE

Ah ! si de ce soupçon votre âme est prévenue¹⁴
 Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous tue ?
 Daignez avec César vous éclaircir¹⁵ du moins

AGRIPPINE

César ne me veut plus, Albine, sans témoins¹⁶
 En public, à mon heure, on me donne audience¹⁷
 Sa réponse est dictée, et même son silence
 Je vois deux surveillants, ses maîtres et les miens,

Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
 Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite¹ :
 De son désordre, Albine, il faut que je profite.
 J'entends du bruit; on ouvre. Allons subitement
 Lui demander raison de cet enlèvement;
 Surprenons², s'il se peut, les secrets de son âme
 Mais quoi ! déjà Burrhus sort de chez lui !

B.

ATHALIE

ACTE PREMIÈRE - SCÈNE 1ère

Joad, Abner.

ABNER

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel;
 Je viens, selon l'usage antique et solennel,
 Célébrer avec vous la fameuse journée
 Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
 Que les temps sont changés !³ Sitôt que de ce jour
 La trompette sacrée annonçait le retour,
 Du temple, orné partout de festons magnifiques,
 Du peuple saint en foule inondait les portiques⁴
 Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
 De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux
 fruits,⁵

Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices ;
 Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.
 L'audace d'une femme⁶ arrêtant ce concours,
 En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
 D'adorateurs zélés a peine un petit nombre⁷
 Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre

Le reste pour son Dieu montre un oubli fatale,
 Ou même, s'expressant aux autels de Baal,
 Se fait initier à ses honteux mystères,
 Et blasphème le nom, qu'ont invoqué leurs pères,
 Je tremble qu'Athalie, ¹ à ne vous rien cacher,
 Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
 N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes.
 Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment ?

ABNER

Pensez-vous être saint et juste impunément ?
 Dès longtemps elle hait cette fermeté rare
 Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare;
 Dès longtemps votre amour pour la religion
 Est traité ² de revolte et de sédition.
 Du mérite éclatant cette reine jalouse ³
 Hait surtout Josabeth, votre fidèle épouse.
 Si du grand prêtre Aaron Joad est successeur,
 De notre dernier roi Josabeth est la sœur ⁴
 Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilège
 Plus méchant qu'Athalie à toute heure l'assiège;
 Mathan de nos autels infâme déserteur,
 Et de toute vertu zélé persécuteur.
 C'est peu que, le front ceint ⁵ d'une mitre étrangère, ⁶
 Le levite à Baal prête son ministère;
 Ce temple l'importune, et son impiété
 Voudrait anéantir le Dieu, qu'il a quitté
 Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente ⁷
 Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante,
 Il affecte pour vous une fausse douceur;
 Et, par là de son fiel colorant la noirceur.
 Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,

Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
 Il lui feint⁷ qu'en un lieu, que vous seul connaissez
 Vous cachez des trésors par David amassés.
 Enfin, depuis deux jours, la superbe Athalie
 Dans un sombre chagrin paraît ensevelie.
 Je l'observais hier, et je voyais ses yeux
 Lancer sur le lieu saint des regards furieux;
 Comme si, dans le fond de ce vaste édifice.
 Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice.
 Croyez-moi, plus j'y pence, et moins je puis douter
 Que sur vous son courroux ne⁸ soit près d'éclater,
 Et que de Jézabel la fille sanguinaire
 Ne⁹ vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD

Celui, qui met un frein à la fureur des flots.
 Sait aussi des méchants arrêter les complots.
 Soumis avec respect à sa volonté sainte.
 Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte
 Cependant je rends grâce au zèle officieux
 Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
 Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
 Que vous avez encor le cœur Israélite.
 Le ciel en soit béni ! Mais ce secret courroux,
 Cette oisive vertu, vous en contentez vous ?
 La foi, qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?¹⁰
 Huit ans déjà passés une impie étrangère¹¹
 Du sceptre de David usurpe tous les droits¹²,
 Se baigne impunément dans le sang de nos rois.
 Des enfants de son fils détestable homicide,
 Et même contre Dieu lève son bras perfide ;
 Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant Etat,
 Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
 Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
 Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,¹³

Lorsque d'Ochozias le trépas imprévu.

Dispersa tout son camp à l'aspect de Jénu:

«Je crains Dieu, dites-vous; sa vérité me touche!»

Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche:

«Du zèle de ma loi que sert de vous parer?

Par des stériles vœux pensez vous m'honorer?

Quel fruit me revient-il¹ de tous vos sacrifices?

Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses!

Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.

Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.

Du milieu de mon peuple exterminiez les crimes²

Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes³

ABNER

Hé! que puis-je au milieu de ce peuple abattu?

Benjamin⁴ est sans force, et Juda sans vertu:

Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race

Eteignit tout le feu de leur antique audace⁵

De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,

Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée;

Et sa miséricorde à la fin s'est lassée;

On ne voit plus pour nous ses redoutables mains

De merveilles sans nombre effrayer les humains;

L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles⁶

JOAD

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles?

Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir?

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir;

Peuple ingrat? Quoi? toujours les plus grandes merveilles,

Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles?⁷

Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours

Des prodiges fameux accomplis en nos jours?

Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces⁸

Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces;

L'impie Achab détruit et de son sang trempé
 Le champ que par le meurtre il avait usurpé ¹
 Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
 Sous les pieds des chevaux cette reine foulée ²
 Dans son sang inhumain les chiens désalterés
 Et de son corps hideux les membres déchirés,
 Des prophètes menteurs la troupe confondue,
 Et la flamme du ciel sur l'autel descendue ³
 Elie aux éléments parlant en souverain,
 Les cieux par lui fermés et devenus d'airain
 Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée,
 Les morts se ranimant à la voix d'Elisée ?
 Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants.
 Un Dieu tel aujourd'hui, qu'il fut dans tous les temps ;
 Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire ;
 Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER

Mais où sont ces honneurs à Dabid tant promis,
 Et prédits même encore à Salomon son fils ? ⁴
 Hélas ! nous espérions que de leur race heureuse
 Devait sortir de rois une suite nombreuse,
 Que sur toute tribu, sur toute nation,
 L'un d'eux établirait sa domination,
 Ferait cesser partout la discorde et la guerre,
 Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre ⁵

JOAD

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous ?

ABNER

Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous ?
 Le ciel même peut-il reparer les ruines
 De cet arbre séché jusque dans ses racines ?
 Athalie étouffa l'enfant même au berceau.

Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau ?
 Ah ! si dans sa fureur elle s'était trompée ;
 Si du sang de nos rois quelque goutte échappée. . .

JOAD

Hé bien ! que feriez-vous ?

ABNER

O jour heureux pour moi !

De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi !
 Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées.
 Déplorable héritier de ces rois triomphants.
 Ochozias restait seul avec ses enfants ;
 Par les traits de Jéhu je vis percer le père ;
 Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD

Je ne m'explique point ; mais quand l'astre du jour
 Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour.
 Lorsque ta troisième heure¹ aux prières rappelle.
 Retrouvez-vous au temple, avec ce même zélé.
 Dieu pourra vous montrer, par d'importants bienfaits,
 Que sa parole est stable, et ne trompe jamais²
 Allez ; pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
 Et du temple déjà l'aube blanchit le faite³

ABNER

Quel sera ce bienfait, que je ne comprends pas ?
 L'illustre Josabeth porte vers vous ses pas :
 Je sors, et vais me joindre à la troupe fidèle,
 Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

BÉRANGER

CHANSONS

PSARA

Nous triomphons ; Allah¹, gloire au prophète²
Sur ce rocher plantons nos étendards,
Ses défenseurs, illustrant leur défaite³,
En vain sur eux font crouler ses remparts⁴.
Nous triomphons, et le sabre terrible
Va de la croix punir les attentats⁵.
Exterminons une race⁶ invincible ;
Les rois chrétiens ne la vengeront pas⁷.

N'as-tu, Chios, pu sauver un seul être⁸
Qui vint ici raconter tous tes maux ?
Psara tremblante eut fléchi⁹ sous son maître.
Où sont tes fils, tes palais, tes hameaux ?
Lorsque la peste en ton île rebelle
Sur tant de morts menaçait nos soldats,
Tes fils mourants disaient : N'implorons qu'elle¹⁰,
Les rois chrétiens ne nous vengeront pas.

Mais de Chios recommencent les fêtes ;
Psara succombe¹¹, et voilà ses soutiens !
Dans le sérail¹² comptez combien de têtes
Vont saluer les envoyés chrétiens.

Pillons ces murs ! de l'or ! du vin ! des femmes !
Vierges, l'outrage ajoute à vos appas¹
Le glaive après purifiera vos âmes ;
Les rois chrétiens ne vous vengeront pas.

L'Europe esclave a dit dans sa pensée :
Qu'un peuple libre apparaisse² ! et soudain. . .
Paix³ ! ont crié d'une voix courroucée
Les chefs que Dieu lui donne en son dedain,
Byron offrait⁴ un dangereux exemple ;
On les a vus sourire à son trépas⁵
Du Christ lui-même allons souiller le temple.
Les rois chrétiens ne le vengeront pas.

A notre rage ainsi rien ne s'oppose :
Psara n'est plus, Dieu vient de l'effacer⁶.
Sur ses débris le vainqueur qui repose
Rêve le sang qui lui reste, à verser.
Qu'un jour Stamboul contemple avec ivresse
Les derniers Grecs suspendus à nos mâts !
Dans son tombeau faisons rentrer la Grèce :
Les rois chrétiens ne la vengeront pas.

Ainsi chantait cette horde sauvage.
Les Grecs ! s'écrie un barbare effrayé.
La flotte hellène a surpris le rivage,
Et de Psara tout le sang est payé.
Soyez unis, ô Grecs ! ou plus d'un traître
Dans le triomphe⁷ égarera vos pas.
Les nations vous pleureraient peut-être ;
Les rois chrétiens ne vous vengeraient pas.

LAMARTINE

MORT DE SOCRATE

Etait-ce de la mort la pâle majesté,
Ou le premier rayon de l'immortalité ?
Mais son front rayonnant d'une beauté sublime
Brillait comme l'aurore aux sommets de Didyme¹,
Et nos yeux, qui cherchaient à saisir son adieu²,
Se détournaient de crainte et croyaient voir un Dieu !
Quelquefois l'œil au ciel il rêvait en silence:
Puis déroulant les flots de sa sainte éloquense,
Comme un homme éméché du doux jus du raisin,
Brisant cent fois le fil³ de ses discours sans fin,
Ou comme Orphée errant dans les demeures sombres⁴,
En mots entrecoupés il parlait à des ombres !

« Courbez-vous, disait-il, cyprès d'Académus⁵
Courbez-vous, et pleurez, vous ne le verrez plus !⁶
Que la vague, en frappant le marbre du Pirée,
Jette avec son écume une voix éplorée !⁷
Les dieux l'ont rappelé ! ne le savez-vous pas ?
Mais ses amis en deuil,⁸ où portent-ils leurs pas ? . . .
Voilà Platon, Cébès, ses enfants et sa femme !
Voilà son cher Phédon, cet enfant de son âme !
Ils vont d'un pas furtif, aux lueurs de Phébé⁹,

Pleurer sur un cercueil¹ aux regards dérobé,
 Et penchés sur mon urne, il paraissent attendre
 Que la voix qu'ils aimaient sorte encor de ma cendre
 Oui, je vais vous parler, amis, còmme autrefois,
 Quand penchés sur mon lit vous aspiriez ma voix²! . . .
 Mais que ce tempe est loin! et qu'une courte absence,
 Entre eux et moi, grands dieux, a jeté de distance!
 Vous qui cherchez si loin la trace de mes pas,
 Levez les yeux, voyez! . . . Ils ne m'entendent pas!
 Pourquoi ce deuil? Pourquoi ces pleurs dont tu t'inondes.
 Epargne au moins, Myrto³, tes longues trésses blondes,
 Tourne vers moi tes yeux de larmes essuyés:
 Myrto, Platon, Cébés, amis! . . . si vous saviez!

—

«Oracles, taisez-vous! tombez, voix du Portique⁴!
 Fuyez, vaines lueurs de la sagesse antique,
 Nuages colorés d'une fausse clarté,
 Évanouissez-vous devant la vérité⁵!
 D'un hymen ineffable elle est prête d'éclorre⁶;
 Attendez . . . Un, deux, trois . . . quatre siècles encore,
 Et ses rayons divins qui partent de déserts
 D'un éclat immortel rempliront l'univers⁷!
 Et vous, ombres de Dieu, qui nous voilez sa face,
 Fantômes imposteurs qu'on adore à sa place,
 Dieux de chair et de sang, dieux vivants, dieux mortels⁸.
 Vices déifiés⁹ sur d'immondes autels,
 Mercure aux ailes d'or, déesse de Cythère¹⁰,
 Qu'adorent impunis le vol et l'adultère;
 Vous tous, grands et petits, race de Jupiter,
 Qui peuplez, qui souillez les eaux, la terre et l'air.
 Encore un peu de temps, et votre auguste foule,
 Roulant avec l'erreur de l'Olympe qui croule
 Fera place¹ au Dieu saint, unique, universel.
 Le seul Dieu que j'adore et qui n'a point d'autel! . . .

ANDRÉ CHENIER

LA JEUNE CAPTIVE

«L'épi naissant¹ mûrit, de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir², le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'Aurore³;
Et moi, comme lui⁴ belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait⁵ de trouble et d'ennui
Je ne veux pas mourir encore.
Qu'un stoïque aux yeux secs⁶ vole embrasser la mort;
Moi je pleure et j'espère. Au noir souffle de nord
Je plie et je relève ma tête.
S'il est des jours amers⁷, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de degôts ?
Quel mer n'a point de tempête ?
L'illusion féconde⁸ habite dans mon sein;
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'Espérance.
Echappée aux réseaux⁹ de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle¹⁰ chante et s'élançe.
Est-ce à moi mourir ?¹¹ Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille et ma veille aux rémords
Ni mon sommeil ne sont en proie¹²
Mabienvue¹³ au jour me rit dans tous les yeux¹⁴

Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux ¹

Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage² encore et si loin de sa fin !

Je pars, et des ormeaux ³, qui bordent le chemin

J'ai passé les premiers à peine.

Au banquet de la vie à peine commencé,

Un instant seulement mes lèvres ont pressé

La coupe en mes mains encore pleine.

Je ne suis qu'au printemps ⁴, je veux voir la moisson

Et comme le soleil, de saison en saison,

Je veux achever mon année ⁵,

Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin

Je ne veux luire encore que les feux du matin

Je veux achever ma journée.

O Mort! tu peux attendre, éloigne, éloigne-toi;

Va consoler les cœurs, que la honte, l'effroi,

La pâle désespoir dévore:

Pour moi Palès ⁶ encore a des asiles verts

Les Amours des baisers ⁷, les Muses des concerts;

Je ne veux pas mourir encore.

Ainsi triste et captif ⁸, ma lyre toutefois

S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix

Ces vœux d'une jeune captive !

Et secouant le faix des mes jours languissants ⁹,

Aux douces lois des vers je pliais les accents ¹⁰

De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,

Feront à quelque amant des loisirs studieux ¹¹

Chercher quelle fut cette belle:

La grâce décorait son front et ses discours,

Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours,

Ceux qui les passeront près d'elle.

BOILEAU

SATYRE V.

A M. LE MARQUIS DE DANGEAU ¹

La noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère,
Quand, sous l'étroite loi d'une vertu sévère,
Un homme issu d'un sang fécond en demi dieux ²
Suit, comme toi, la trace où marchaient ses aïeux.

Mais je ne puis souffrir qu'un fat ³, dont la mollesse
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine noblesse ⁴,
Se pare insolemment du mérite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui ⁵.
Je veux que la valeur de ses aïeux antiques
Ait fourni de matière ⁶ aux plus vieilles chroniques,
Et que l'un des Capets ¹, pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs de lis doté leur écusson²:
Que sert ce vain amas³ d'une inutile gloire,
Si, de tant de héros célèbres dans l'histoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers
Que de vieux parchemins qu'ont épargnés les vers⁴:
Si, tout sorti qu'il est⁵ d'une source divine,
Son cœur dément en lui sa superbe origine,
Et, n'ayant rien de grand qu'une sotte fierté,
S'endort dans une lâche et molle oisiveté ?
Cependant, à le voir avec tant d'arrogance
Vanter le faux éclat de sa haute naissance,

On dirait que le ciel est soumis à sa loi,
 Et que Dieu l'a pétri d'autre limon que moi¹.
 Enivré de lui-même, il croit, dans sa folie,
 Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie².
 Aujourd'hui toutefois, sans trop le ménager,
 Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger,
 Dites-moi, grand héros, esprit rare et sublime,
 Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on estime ?
 On fait cas d'un coursier³ qui, fier et plein de cœur⁴,
 Fait paraître⁵ en courant sa bouillante vigueur
 Qui jamais ne se lasse, et qui dans la carrière⁶.
 S'est couvert mille fois d'une noble poussière⁷.
 Mais la postérité⁸ d'Alfane et de Bayard⁹,
 Quand ce n'est qu'une rosse¹⁰, est vendue au hasard,
 Sans respect des aïeux dont elle est descendue,
 Et va porter la malle, ou tirer la charrue.
 Pourquoi donc voulez-vous que, par un sot abus¹¹,
 Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ?
 On ne m'éblouit point d'une apparence vaine :
 La vertu, d'un cœur noble est la marque certaine¹².
 Si vous êtes sorti¹³ de ce héros fameux,
 Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
 Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
 Respectez-vous les lois ? fuyez-vous l'injustice ?
 Savez-vous pour la gloire oublier le repos,
 Et dormir en plein champ le harnois sur le dos¹⁴ ?
 Je vous connais pour noble à ces illustres marques.
 Alors soyez issu¹⁵ des plus fameux monarques.
 Venez de mille aïeux¹⁶, et, si ce n'est assez,
 Feuillotez à loisir¹⁷ tous les siècles passés ;
 Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre¹⁸ ;
 Choisissez de César, d'Achille, ou d'Alexandre,
 En vain un faux censeur¹⁹ voudrait vous démentir,
 Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir²⁰.
 Mais, fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne²¹,

Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous ¹
Sont autant de témoins qui parlent contre vous;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
Ne sert plus que de jour à votre ignominie ².
En vain tout fier d'un sang que vous déshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms révérez;
En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères:
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères;
Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

Je m'emporte³ peut-être, et ma muse en fureur
Verse dans ses discours trop de fiel et d'aigreur;
Il faut avec les grands un peu de retenue⁴.
Eh bien! je m'adoucis. Votre race est connue,
Depuis quand? répondez. Depuis mille ans entiers⁵.
Et vous pouvez fournir deux fois seize quartiers⁶.
C'est beaucoup. Mais enfin les preuves en sont claires,
Tous les livres sont pleins des titres de vos pères;
Que maudit soit le jour où cette vanité⁷
Vint ici de nos mœurs souiller la pureté!
Dans le temps bienheureux du monde en son enfance,
Chacun mettait sa gloire en sa seule innocence⁸;
Chacun vivait content; et sous d'égales lois,
Le mérite y faisait la noblesse et les rois⁹;
Et sans chercher l'appui d'une naissance illustre,
Un héros de soi-même empruntait tout son lustre¹⁰.
Mais enfin par le temps le mérite avili
Vit l'honneur en roture¹¹, et le vice ennobli¹²;
Et l'orgueil, d'un faux titre appuyant sa faiblesse,
Maîtrisa les humains¹¹ sous le nom de noblesse.
De là vinrent¹³ en foule et marquis et borons:
Chacun pour ses vertus n'offrit plus que des noms

Aussitôt maint¹ esprit, fécond en rêveries,
 Inventa le blason avec les armoiries²;
 De ses termes obscurs fit un langage à part³;
 Composa tout ces mots de cimier et d'écart.
 De pal, contrepal, de lambel, et de fascé⁴,
 Et tout ce Segoing⁵ dans son Mercure⁶ entasse
 Une vaine folie enivrant la raison⁷

L'honneur triste et honteux ne fut plus de saison,
 Alors, pour soutenir son rang et sa naissance⁸,
 Il fallut étaler le luxe et la dépense;
 Il fallut habiter un superbe palais,
 Faire par les couleurs distinguer ses valets⁹;
 Et, traînant en tous lieux de pompeux équipages,
 Le duc et le marquis se reconnut aux pages¹⁰.

Bientôt, pour subsister, la noblesse sans bien
 Trouva l'art d'emprunter, et de ne rendre rien;
 Et, bravant des sergents¹¹ la timide cohorte
 Laissa le créancier se morfondre¹² à sa porte.
 Mais, pour comble¹³, à la fin le marquis en prison
 Sous le faix des procès¹⁴ vit tomber sa maison,
 Alors le noble altier¹⁵, pressé de l'indigence¹⁶,
 Humblement du faquin¹⁷ rechercha l'alliance;
 Avec lui trafiquant d'un nom si précieux,
 Par un lâche contrat vendit tous ses aïeux¹⁸;
 Et, corrigeant ainsi la fortune ennemie,
 Rétablit son honneur à force d'infamie¹⁹,
 Car, si l'éclat de l'or ne relève le sang²⁰,
 En vain l'on fait briller la splendeur de son rang;
 L'amour de vos aïeux passe en vous pour manie²¹,
 Et chacun pour parent vous fuit et vous renie²²,
 Mais quand un homme est riche, il vaut toujours son prix²³;
 Et, l'eût-on vu porter la mandille²⁴ à Paris,
 N'eût-il de son vrai nom ni titre ni mémoire,
 D'Hozier²⁵ lui trouvera cent aïeux dans l'histoire.

Toi donc, qui, de mérite et d'honneurs revêtu²⁶,

Des écueils de la couras sauvé la vertu,
 Dangeau, qui, dans le rang où notre roi t'appelle,
 Le vois, toujours orné d'une gloire nouvelle,
 Et plus brillant par soi¹⁰ que par l'éclat des lis¹¹,
 Dédaigner tous ces rois dans la pourpre¹² amollis,
 Fuir d'un honteux loisir la douceur importune;
 A ses sages conseils asservir la fortune;
 Et de tout son bonheur ne devant rien qu'à soi,
 Montrer à l'univers ce que c'est qu'être roi.
 Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime,
 Va par mille beaux faits mériter son estime;
 Sers un si noble maître¹³, et fais voir qu'aujourd'hui,
 Ton prince a des sujets qui sont dignes de lui.

VICTOR HUGO

ORIENTALES

CANARIS¹

Lorsqu'un vaisseau vaincu dérive en pleine mer ;
 Que ses voiles carrées
 Pendent le long des mâts² par les boulets de fer
 Largement déchirées ;
 Qu'on n'y voit que des morts, tombés de toutes parts,
 Ancres, agrès³ voilures
 Grands mâts rompus, traînant leurs cordages épars
 Comme des chevelures ;
 Que le vaisseau, couvert de fumée et de bruit,
 Tourne ainsi qu'une roue ;

Qu'un flux et qu'un reflux d'hommes roule et s'enfuit
De la poupe à la proue ;
Lorsqu'à la voix des chefs nul soldat ne répond⁴ ;
Que la mer monte et gronde ;
Que les canons éteints nagent dans l'entrepont
S'entrechoquant dans l'onde⁵
Qu'on voit le lourd colosse ouvrir au flot marin
Sa blessure béante,
Et saigner⁶, à travers son armure d'airain,
La galère géante ;
Qu'elle vogue au hasard, comme un corps palpitant.
La carène⁷ entr'ouverte,
Comme un grand poisson mort, dont le ventre flottant,
Argente l'onde verte ;
Alors⁸, gloire au vainqueur ! Son ancre noir s'abat
Sur la nef⁹ qu'il foudroie :
Tel un aigle puissant pose, après le combat,
Son ongle sur sa proie !
Puis, il prend au grand mât, comme d'une tour
Son drapeau que l'air ronge,
Et dont le reflet d'or dans l'onde tour à tour¹⁰
S'élargit et s'allonge.
Et c'est alors qu'on voit les peuples étaler
Les couleurs les plus fières,
Et la pourpre, et l'argent, et l'azur onduler
Aux plis de leurs bannières.
Dans ce riche appareil leur orgueil insensé
Se flatte et se repose,
Comme si le flot noir¹¹, par le flot effacé,
En gardait quelque chose¹² !
Malte arborait sa croix¹³ ; Venise, peuple-roi,
Sur ses poupes mouvantes
L'héraldique¹⁴ lion, qui fait rugir d'effroi
Les lionnes vivantes.
Le pavillon de Nâple est éclatant dans l'air,
Et quand il se déploie
On croit voir onduler de la poupe à la mer
Un flot d'or et de soie.
Espagne peint aux-plies des drapeaux voltigeant
Sur ses flottes avars

Léon aux lions d'or, Castille aux tours d'argent,
Les chaines de Navarres¹⁵
Rome a les clefs¹⁶ ; Milan, l'enfant qui hurle encor,
Dans les dents de la guivre,
Et les vaisseaux de France ont des fleurs de lis d'or¹⁷
Sur leurs robes de cuivre.
Stamboul¹⁸ la Turque autour du croissant abhorré
Suspend trois blanches queues¹⁹ ;
L'Amérique enfin libre étale un ciel doré
Semé d'étoiles bleus.
L'Autriche a l'aigle étrange, aux ailerons dressés,
Qui brillant sur la moire²⁰,
Vers les deux bouts du monde à la fois menacés
Tourne une tête noire.
L'autre aigle au double front²¹ qui des Czars suit lois²²,
Son antique adversaire,
Comme elle en regardant deux mondes à la fois,
En tient un dans sa serre.
L'Angleterre en triomphe impose aux flots amers
Sa splendide oriflamme,
Si riche qu'on prendrait son reflet dans les mers
Pour l'ombre d'une flamme²³.
C'est ainsi que les rois font aux mâts des vaisseaux
Flotter leurs armoiries,
Et condamnent les nefes conquises sur les eaux
A changer de patries.
Ils traînent dans leurs rangs ces voiles²⁴ dont le sort
Trompa les destinées,
Tout fiers de voir rentrer plus nombreuses au port
Leurs flottes blasonnées²⁵.
Aux navires captifs toujours ils apprendront
Leurs drapeaux de victoire,
Afin que le vaincu porte écrite à son front
Sa honte avec leur gloire !
Mais le bon Canaris, dont un ardent sillon²⁶
Suit la barque hardie,
Sur les vaisseaux qu'il prend, comme son pavillon,
Arbore l'incendie²⁷.

ΕΠΕΞΗΓΗΜΑΤΙΚΑΙ ΣΗΜΕΙΩΣΕΙΣ

Paul et Virginie.

Σελίς 3. ¹ Ile de France = ἡ νῆσος Μαυρίκιος, ἡ μεγίστη καὶ σπουδαιοτάτη τῶν Μασκαρήνων νήσων, αἶνες ἀνεκαλύφθησαν ὑπὸ τοῦ Πορτογάλλου Mascarenhas καὶ κεῖνται ἀνατολικῶς τῆς Μαδαγασκάρης. Πρωτεύουσα τῆς νήσου εἶνε ὁ λιμὴν Δουδοβίκου (Port-Louis) ² de gr. rochers, ὑπὸ μεγάλων βράχων. (Roc=πειρώδης ὄγκος, roche, μείζων βραχώδης ὄγκος, rocher, βράχος, ὡς καθ' ἑαυτὸ τι ὄλον ὑφιστάμενον, δηλ. ὡς ὄρος ἢ βραχώδες ἔδαφος). ³ Morne, εἶνε ὀνομασία διὰ μικρὰ ὄρη ἐν ταῖς Ἀντίλλαις καὶ ἐπὶ γαλλικῶν ἀποικιῶν, οἶονεἰ monticule, μικρὸν ὄρος. ⁴ quartier, τμήμα, περιοχὴ, συνοικία. ⁵ Pamplémousses, οὕτως ὀνομάζεται εἶδος πορτοκαλέας, ἧς οἱ καρποὶ ἐνίοτε φθάνουσι τὸ μέγεθος κεφαλῆς ἀνθρώπου.

Σελίς 4. ¹ à fleur, ἐν ἴση γραμμῇ, ὀριζοντίως. ² inhabités ἀκατοίκητα. ³ Coin de Mire=σφήν, ἔμβολον ὠρθωμένον, ὡσαύτως καλεῖται τὸ ξύλον, δι' οὗ ὑποὶ τις ἢ καταβιβάζει πυροβόλον. *Οτι δέ, διὰ τὸ ὄνομα τῆς μικρᾶς νήσου ἐγένετο κατὰ φαντασίαν σύγκρισίς τις ταύτης πρὸς πρᾶγμα πολεμικόν, δεικνύουσιν αἱ τελευταῖαι λέξεις τῆς προτάσεως ressemble etc... ⁴ d'où...objets ὁπόθεν ἴσαυτα ἀντικείμενα ἀνακαλύπτονται. (παρενθετικὴ ἀναφορικὴ πρότασις χωριζομένη διὰ κόμματος ἀπὸ τῆς κυρίας.) ⁵ Récifs, ἴσαλλοι πειρώδης ἢ ἀμμώδης ὄχθη ἴσου ὕψους μετὰ τῆς θαλάσσης. ⁶ bouquets d'arbres, συμπλέγματα δένδρων. ⁷ Ἐννοοῦνται δένδρα, προεκβάλλοντα ἢ ἀπὸ κοινοῦ κορμοῦ ριζῶν ἢ συμφυόμενα οὕτως ὥστε τὰ στελέχη αὐτῶν μέχρι τῆς κορυφῆς φαίνονται ὡς ἀνθοδέσμαι. ⁸ Pitons, ἄκρα. ⁹ Lataniers, ριπιδοφοίνικες. ¹⁰ palmistes, μικροὶ φοίνικες. ¹⁰ flé-

ches, κυρίως τὰ βέλη, ἐνιαῦθα δὲ τὰ μακρὰ δέξας ἀνερχόμενα φύλλα. ¹¹ jour=φῶς. ¹² Couronnement, τὸ ἄνω μέρος, τὰ ὕψη. ¹³ être sur l'âge, εἶναι ἕνα ἡλικιωμένον. ¹⁴ en p. v. c. e. l. ca-leçon, ἦτο ἐνδεδυμένος βραχὺν χλαμίδιον καὶ μακρὰν περισκελίδα. ¹⁵ nu-pieds, γυμνόπους.

Σελίς 5. ¹ avec respect, μετὰ σεβασμοῦ : πρόφερε ré-spé-
² tertre, ἀμμώδης, ἐκ χώματος, λόφος. ³ mesures, παλαιὰ τειχί-
σματα. ⁴ la route...ἐπὶ τῆς ὁδοῦ τῆς ἀγούσης πρὸς τὰς Ἀνατολικὰς
Ἰνδίας. ⁵ particuliers obscures, ἄγνωστα ἰδιωτικὰ πρόσωπα. ⁶ qui
n. s. à personne, ἥτις εἰς οὐδένα χρησιμεύει. ⁷ la nature et la
vertu, ἐν τῇ ἀναφορικῇ προτάσει εὐρηται συχνάκις ἀναστροφή, ἰδίως
ὅταν τὸ ὑποκείμενον ἦνε μακρότερον τοῦ κατηγορουμένου. ⁸ se rap-
peler, ἐπαναφέρω εἰς τὴν μνήμην, ἀναμνησकोμαι. ⁹ Voici...ra-
conta, ἰδοὺ τί ὁ πρεσβύτερος οὗτος μοι διηγήθη. ¹⁰ de Normandie
ἐκ τῆς Νορμαντίας. ¹¹ solliciter qch ἀναζητεῖν, ἐξαιτεῖσθαι. ¹² cher-
cher fortune, σταθερὰ ἔκφρασις πρὸς παράστασιν τοῦ ὅτι θέλει τις
δι' οἰουδήποτε τρόπου νὰ ζητήσῃ τὰ πρὸς διατήρησίν του. ¹³ attendu
que, ἐπειδή, φράσις σπαρία.

Σελίς 6. ¹ noirs, μαῦροι, αἰθίοπες. ² effets, ὑπάρχοντα, ³ n'a-
yant...negresse μὴ κεκτημένος ἐν τῷ κόσμῳ ἄλλο τι εἰμὴ μίαν αἰ-
θιοπίδα. ⁴ rien solliciter, οὐδένα ἠθέλε νὰ παρακαλέσῃ διὰ τι.
⁵ afin de...vivre, ἵνα προμηθευθῇ τὰ πρὸς τὸ ζῆν. ⁶ était à dis-
crétion ἦτο πρὸς διάθεσιν, δηλαδή πρὸς προμήθειαν τῶν ἐαυτῆς
ἐπιτηδείων, ἦτοι ἠδύνατο πᾶς τις ἐκ τοῦ τόπου αὐτῆς νὰ λαμβάνῃ κατ'
ἀρέσκειαν. ⁷ ni, οὔτε, οὐδέ. ⁸ gorge de montagne, ὄρους χαράρ-
δρα. ⁹ où elle pût vivre (ὑποτακτικῇ), ἔνεκα τῆς ἐν τῇ ἀναφορικῇ
προτάσει ἀπαιτουμένης ἰδιότητος. ¹⁰ pour s'y retirer, ἵνα καταφύγῃ
ἐκεῖ. (y=rochers).

Σελίς 7. ¹ d'une...ἐξ ἀπλῆς τινος χωρικῆς οἰκογενείας. ² si...
foi, ἐὰν δὲν εἶδιδε πίστιν. ³ de quelques deniers, ἀντὶ εὐτελοῦς πο-
σοῦ· denier σημαίνει ἐνιαῦθα νόμισμα γενικῶς. ⁴ suivie de...ἐν συ-
νοδείᾳ τῆς αἰθιοπίδος τῆς· τὸ suivre συντάσσεται μετ' αἰτιατικῆς,
ὅθεν δύναται νὰ χρησιμοποιηθῇ παθητικῶς, ὅπως ἐνιαῦθα. ⁵ allai-
ter, τρέφειν. ⁶ condition passée αἰ πρότεροι αὐτῆς σχέσεις. ⁷ moi...
étrangère ἐγώ, ἥτις εἶμαι ξένη ὑμῖν, ἐν τῇ ἀναφορικῇ προτάσει, ἥτις

ἀναφέρεται εἰς προσωπικὴν ἀντιωνυμίαν δὲν τίθεται ἡ ὑποκειμενικὴ τοιαύτη (ἐνταῦθα τὸ je). ⁸ je n'en ai trouvé. τὸ ἐν ἀναφέρεται εἰς τὴν λέξιν bonté. ⁹ à...d'ici τὸ ἀ πρὸς χαρακτηρισμὸν τῆς ἀποστάσεως. ¹⁰ les villes d'Europe, ὀνόματα χωρῶν μετὰ τὴν λέξιν ville δύνανται γὰρ τίθενται μετὰ ἢ ἄνευ ἄρθρου. ¹¹ titre d'amitié, τίτλος φιλίας. ¹² être voir=aller voir, ἐπισκέπτεσθαι. Je fus la voir κυρίως ἐπορεύθην (ἤμην) ἐκεῖσε, ἵνα ἴδω αὐτήν. ¹³ figure, ὄψις, πρόσωπον.

Σελίς 8. ¹ Le fond de ce bassin, τὸ ἔδαφος τῆς κοιλάδος ταύτης ² s'en rapporter à qu pour qu, ἐμπιστεύεσθαι εἰς τίνα διὰ τι πρᾶγμα. ³ enceinte περικεκλεισμένος χώρος, περίβολος. ⁴ depuis...jusque ἀπό...μέχρι. ⁵ l'embrasure, θυρὶς τεῖχος πρὸς πυροβολισμὸν (κοινῶς πολεμίστρα). ⁶ ravins χαράδραι. ⁷ je...inferieure περιέλαβον ὀλόκληρον τὸ κάτω μέρος. ⁸ lisières de prairies, λειμώνων ἐκτάσεις, lisière κυρίως κράσπεδον. ⁹ uni=ἐπίπεδον. ¹⁰ ne...guère, σχεδὸν οὐχί, βεβαίως ὀλίγον. ¹¹ sécheresses, ὁ πληθυντικὸς ἐνταῦθα ἐν συνθέσει μετὰ τοῦ saison des pluies ἰσοδυναμεῖ πρὸς τὸ saison des sécheresses, ξηρὰ ὥρα τοῦ ἔτους. ¹² tirer au sort διὰ κλήρου τυγχάνειν. ¹³ L'une et l'autre μετὰ τὴν φράσιν ταύτην τὸ ρῆμα τίθεται εἰς πληθυντικὸν ἀριθμὸν. ¹⁴ ne pas, ne point, ne plus, τίθενται ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ ἀχώριστα¹ πρὸ τῆς ἀπαρεμφάτου. ¹⁵ s'entre aider, μέσον ἀλληλοπαθές, ἀλλήλους βοηθεῖν. ¹⁶ Cace, οἶκος, καλύβη, ἐν χρήσει ἄλλως διὰ τὰς κατοικίας τῶν αἰθιόπων ἐπὶ τῶν φουειῶν. ¹⁷ en sorte que· ὑπάρχει ἐνταῦθα μεθ' ὀριστικῆς ἔνεκεν τοῦ ἐν τῇ προτάσει ἐκφραζομένου γεγονότος.

Σελίς 9. ¹ palissades=clôture de palis, περίφραγμα ἐκ μικρῶν πασσάλων. Ἐνταῦθα σημαίνει τὸ πρὸς περίφραξιν χρησιμεῖον ξύλον. ² Helas, τὸ s προσφέρεται. ³ perpetuer=διαρκῆ καθιστᾶν. ⁴ regrets, δυσθυμία, ἄλγος· τὰ ἀφηρημένα ἐν τῇ Γαλλικῇ τίθενται συχνάκις ἐν πληθυντικῷ ἀριθμῷ ἵνα παραστήσωσι τὴν δύναμιν τοῦ αἰσθήματος κλπ. ⁵ à peine μόλις· μετὰ τὸ à peine προσάπτεται συνήθως εἰς τὸ ρῆμα ἀντιωνυμικὸν ὑποκείμενον. ⁶ accoucher-μητέρα γίνεσθαι. ⁷ nommer sa fille, διδόναι ὄνομα τῇ ἑαυτῆς θυγατρὶ. ⁸ conjointement avec son amie, ἀνήκει εἰς τὸ pria· τὸ τῶν ἐπιρρημάτων εἰς ment ἀποτελεῖ σύνθεσιν. ⁹ être...rapport, φέρειν

πρόσοδόν τινα ¹⁰ j'y donnais, ἔδωκα εἰς αὐτάς· τὸ y=à elles.
¹¹ Domingue=Domingo ὄνομα un noir iolof· οὕτως ὀνομάζον-
 ται οἱ μελάντατοι καὶ ὠραιότατοι αἰθίοπες. ¹² bon sens ὑγιής νοῦς.
¹³ habitation, διαμονή, κατοικία. ¹⁴ mil, μελλήν κέγχρος-maïs,
 ἀραβόσιτος τὸ s προφέρεται. ¹⁵ giraumont, εἶδος κολοκύνθης.
¹⁶ courge, κολοκύνθη, ¹⁷ patates, γεώμηλα (κ. πατάτες). ¹⁸ Co-
 tonniers, βαμβακοφυντεῖαι. ¹⁹ pieds de cafés, καφεόδενδρα· pied
 λέγεται ὡσαύτως δι' ὀλόκληρον τὸ φυτὸν ἢ τὸ δένδρον. ²⁰ le grain,
 φασόλος. ²¹ regimes de fruits, κεφαλωτὰ εἶδη καρπῶν.

Σελὶς 10. ¹ charmer ses soucis, ἵνα προσελκύσῃ τὰς μερί-
 μνας αὐτῆς. ² à brûler, ἀπαρέμφατον μετὰ τοῦ à πρὸς ἔνδειξιν τοῦ
 σκοποῦ. ³...guère, σχεδὸν παντάπασιν. ⁴ industrie, ἐπιτηδειότης,
 ἱκανότης. ⁵ pagnes, περιζώματα, ἐμπροσθέλαι. ⁶ elle...manger,
 ἐφρόντιζε νὰ ἐτοιμάζῃ τὸ φαγητόν. ⁷ Si v. y. joignez, ἐὰν ὑμεῖς
 εἰς τοῦτο λαμβάνετε. ⁸ domestique τὰ τῆς οἰκίας (νοικοκυρῶ).
⁹ pour, ὅσον ἀφορᾷ. ¹⁰ dep. d. c. étrangères, ἐστερημένοι εὐμα-
 ριῶν ξένων. ¹¹ de gr. matin, ἐν τῷ ὄρθρῳ, λίαν πρῶτ. ¹² Pam-
 plemousses προβλ. σημ. ἐν σελ. 3 σημ. 5. ¹³ du Bengale. Ὀνό-
 ματα χωρῶν ἀρσεν. γένους, καὶ ὀνόματα μὴ Εὐρωπαϊκῶν χωρῶν
 εὐρηγναι μετὰ τοῦ de ἢ τοῦ ὀριστικοῦ ὄρθρου. ¹⁴ considération,
 ὑπόληψις, ἐκτίμησις.

Σελὶς 11. ¹ bas de la montagne, πρόποδες τοῦ ὄρους.
² ajouter à, προστίθημι εἰς ³ perspective, ἀποψις, πρόσοψις,
⁴ dont...peines, δι' ἧς ἐφυγάδενον τὴν λύπην αὐτῶν. ⁵ de...élevée,
 διότι αὕτη εἶχεν ἐπαρθῆ. Ἀπαρέμφατος τῆς αἰτίας μετὰ de. ⁶ con-
 dition, κατάστασις, θέσις. ⁷ venir à=περίπου, σχεδόν. ⁸ montrait,
 ὁ παρατατικὸς δεικνύει ἐπαναλαμβανομένην πρᾶξιν εἰς τὸ παρελθόν.
⁹ les cris, ὁ πληθυντικὸς σημαίνει πληθύν, ἐπανάληψιν. ¹⁰ ne f. q.
 redoubler, μόνον ἐδιπλασίασε. ¹¹ ce...économie, ὅτι ἀφορᾷ εἰς τὴν
 διοίκησιν τῆς οἰκίας.

Σελὶς 12. ¹ fut du ressort, ὑπῆρξεν ἔργον. ² suivis, παθητ.
 ῥῆμα, συνωδεύοντο. ³ il béchait, ἀνέσκαπιεν. ⁴ Une...main, ἀπό-
 λυτος αἰτιατική. ⁵ en αντι d'eux, ἀναφέρεται εἰς τὰ fruit καὶ nid.
⁶ quelque part, ἐνιαχοῦ (κᾶπου)-nulle part οὐδαμοῦ, autre par t
 ἀλλαχοῦ. ⁷ se mettre à l'abri, φυλάττεσθαι. ⁸ ondée de pluie

ραγάδα βροχή. ⁹ en entier, ὅλος, ἐντελῶς. ¹⁰ Couverture, κάλυμμα, σκέπασμα. ¹¹ d'être ensemble, ἐξαριῶνται ἐκ τοῦ riant. ¹² Créoles, οἱ Κρεόλοι εἶε ἀπόγονοι Εὐρωπαϊῶν, γεννηθέντες ἐν ταῖς πρότερον Ἰσπανικαῖς καὶ Πορτογαλλικαῖς ἀποικίαις. ¹³ en commun, κοινά. ¹⁴ ni être, ἐξαριῶνται ἐκ τοῦ ils ne savaient pas. ¹⁵ ni menteur, μεταξὺ τοῦ ni καὶ τοῦ menteur ἐννοεῖται τὸ être.

Σελὶς 13. ¹ naître de, προέρχεσθαι, κατὰγεσθαι. ² l'amour de, ἡ ἀγάπη πρὸς, στοργή. ³ de leurs parents γενικὴ ἐξ ἀντικειμένου. ⁴ ainsi se passa, οὕτω διῆλθε, πρότασις μετ' ἀναστροφῆς. ⁵ aube, ἠὼς ⁶ les...enceinte, αἱ ὄρειναι κορυφαὶ τούτου τοῦ περιβάλλοντος. ⁷ berceau, λίκνον, ἐταῦθα σημαίνει σκηνήν, καλύβην. ⁸ fruits substantiels, θρεπτικοὶ καρποί. ⁹ linge de table ἐπιτραπέζιον κάλυμμα. ¹⁰ lustrées, στίλβοντα. ¹¹ jeunes gens=νεοί. ¹² taille, ἀνάσιμα ¹³ demi formée ἡμιανεπτυγμένον. ¹⁴ d'un homme, ἀνδρός. ¹⁵ rembruni, ὑπομέλλαν, ἀμαυρόν. ¹⁶ aquilin, γρουπή, ὁμοία τῇ τοῦ ἀετοῦ. ¹⁷ cils πρόφερε καθαρώς σίλ. ¹⁸ ne ἀνευ τοῦ συμπληρωτικοῦ pas ἐν τῇ ὑποθετικῇ προτάσει μετὰ τὸ si.

Σελὶς 14. ¹ Niobé, Νιόβη σύζυγος τοῦ Ἀμφίονος, μήτηρ ἀνθηρῶν τέκνων, ἐπήρθη, ὑπερήφανος ἐπὶ τῇ μητρικῇ αὐτῆς ἀξίᾳ, ὑπὲρ τὴν Διτῶ τὴν μητέρα τοῦ Ἀπόλλωνος καὶ τῆς Ἀρτέμιδος, οὗτοι δὲ ἀμφοτέρω ἐξεδικηθήσαν αὐτὴν διὰ τοῦ θανάτου τῶν τέκνων της. ² sourires rendus, ἀποδιδόμενοι γέλωτες. ³ prendre...pour... ἐκλαμβάνειν ἀντί : esprits bienheureux, μακάρια πνεύματα. ⁴ je venais à mourir, ἐπρόκειτο νὰ ἀποθάνω. ⁵ fille de qualité, κόρη ὑψηλῆς περιωπῆς. ⁶ avoir recours à, προσφεύγω πρὸς τινα. ⁷ à...réduit, καὶ ἐν οἰαδήποτε ἀνάγκῃ ἤθελε περιέλθει. ⁸ refus, ἀρνήσεις. ⁹ dénuée de support, ἐστερημένη βοήθειας. ¹⁰ chargée...βεβαρημένη διὰ τῆς φρονιτιδος τέκνου. ¹¹ sans naissance, ἀνευ (εὐγενοῦς) καταγωγῆς. ¹² p. t. l. occas, ἐν πάσῃ εὐκαιρίᾳ (διὰ τοῦ ἀπὸ πλου πλοίου τυπος). ¹³ bien=λίαν, πολὺ μετὰ τῆς προθ. de ¹⁴ aucune καὶ οὐχὶ quelque λόγῳ τῆς ἀρνητικῆς προθέσεως sans.

Σελὶς 15. ¹ de la part de, ἐκ μέρους, ἀπό. ² respect humain, πρόφερε ré-spé-hu-main. ³ mander quel à qu παραγγέλλειν τινί τι. ⁴ pour avoir, διότι εἶχε, τὸ pour μετ' ἀπαρεμφ. ἀναλύεται διὰ προτάσεως αἰτιολογικῆς=parce qu'elle avait. ⁵ faire

fortune, εὐπραγεῖν. ⁶ elle finissait par, ἐπέβαινε διὰ τοῦ...⁷ de gr. qualité, ὑψηλῆς θέσεως ⁸ qu'à...εὐρηται ἐνταῦθα ἀντὶ τοῦ συνδέσμου quoique καὶ διὰ τοῦτο συντάσσεται μεθ' ὑποτακτικῆς. ⁹ eût, ὑποτακτικὴ ἐν τῇ ἀναφορικῇ προτάσει, ὅταν ἡ ἀναφερομένη ἦνε ἀρνητικῆ. ¹⁰ aussi, οὕτως, τόσον. ¹¹ post-scriptum, ὑστερόγραφον. ¹² toute refl. faite, ὀνομαστικὴ ἀπόλυτος· μεταφρ. μετὰ ὄριμον σκέρνιν. ¹³ prévenu, προκατειλημμένος. ¹⁴ indisposer διαθέτειν κακῶς, προκαταλαμβάνειν καθ' ἑαυτοῦ. ¹⁵ c'...tort, οἷς ἔχετε ἄδικον.

Σελὶς 16. ¹ le coeur navré, μετὰ καρδίαν συντετριμμένην. Navrer=τιρώσκειν, πληγώνειν. ² de onze, πρὸ τοῦ onze τὸ ε τῆς προθ. de δὲν ἐκθλίβεται. ³ sût ἢ ὑποτακτικὴ ἐτέθη ἐνταῦθα, ἐπειδὴ ἡ ἀναφερομένη πρότασις διὰ τοῦ ne...que περιέχει ἐκπεφρασμένον περιορισμόν. ⁴ fit la lecture, ἀνέγνωσε. ⁵ heureuses, εὐτυχεῖς, δηλαδὴ ὡς εὐτυχεῖς ἄνθρωποι. ⁶ serrer dans les bras, ἐγκλείειν ἐν ταῖς ἀγκάλαις. ⁷ fondant en larmes, δακρυρροοῦσα. ⁸ les yeux...μέθ' ὀφθαλμούς πεπυρωμένους ἐξ ὀργῆς. ⁹ serrer les poings, ἐτοιμάζειν πυγμὴν. ¹⁰ se prendre à qu. de qch. ποιεῖν τινα διὰ τι ὑπέθυνον. ¹¹ se mettre, ἄρχεσθαι. ¹² tous προφέρεται καὶ τὸ s ὅταν δὲν προηγῆται οὐσιαστικοῦ. ¹³ naturel, χαρακτῆρ.

Σελὶς 17. ¹ maronne, καστανόχρους. ² se présenter, φαίνεσθαι, θεᾶσθαι. ³ serpillière, ὀθόνη πρὸς περιτύλιξιν. ⁴ autour des reins, περὶ τὰ ἰσχία, ⁵ demi-morte, ἡμιθανής, τὸ demi ἐν ταῖς συνθέσεσι μένει ἀμετάβλητον. ⁶ il m'a traitée, μετεχειρίσθη. ⁷ sillonné, ἠδλακωμένος. ⁸ coups de fouet, πλήγματα διὰ μάστιγος. ⁹ rassurez vous, ἀναθαρρήσατε, ἐφησυχάσατε. ¹⁰ son frère, τὸν ἀδελφόν της· οὕτως ἀποκαλεῖ τὸν Παῦλον. ¹¹ bien μετὰ τῆς γενικῆς τοῦ ὀριστικοῦ ἄρθρου σημαίνει λίαν, πολύ. ¹² gué, πόρος, διάβασις. Passer à gué, διαβαίνειν. ¹³ morne, μικρὸν ὄρος. ¹⁴ rotin, Ἰσπανικὸς κάλαμος· λέγεται καὶ rotang.

Σελὶς 18. ¹ sec, ἰσχνός, λεπτός. ² aux yeux enfoncés, μετὰ ὀφθαλμούς βαθυκύλους. ³ joints, συμπεφυκότητας. ⁴ tout émue ἢ λέξις tout ἐπιτείνει τὴν ἔννοιαν τοῦ ἐπιθέτου émue. ⁵ faire compte de qu. παρατηρεῖν, θεωρεῖν τινα. ⁶ qu'il : τὸ que ἐνταῦθα ἐτέθη ἀντὶ δευτέρου quand. ⁷ ainsi que, οὕτως ὥστε. ⁸ faire signe, νεύειν, σημεῖον ποιεῖν. ⁹ le revers, τὸ ὀπίσθιον μέρος τοῦ ὄρους. ¹⁰ par

οὐ=par lequel. ¹¹ à jeun, ἄσιτος, νύστις. ¹² plus de midi, ἡ μεσημβρία παρῆλθεν. ¹³ il...peur, μοι ἐπροξένησε μέγαν φόβον. ¹⁴ gravier, χάλιξ, ψάμμος. ¹⁵ comment ferons-nous? τί ὀφείλομεν νὰ πράξωμεν; ¹⁶ pas seulement, οὐδ' ἅπαξ. ¹⁷ tamarin, καρπὸς Ταμαρίνης, (εἶδος δένδρου). ¹⁸ à peine avait-elle, μόλις εἶχεν...

Σελίς 19. ¹ cresson, κάρδαμον. ² de côté et d'autre, κατ' ἀμφοτέρα τὰ μέρη. ³ solide, στερεός, ἰσχυρός. ⁴ grosse, μετὰ μακροῦ ο. ⁵ paquet de filaments, δέσμη ἰνῶν. ⁶ aubier σχίδαξ, σχίδη, τοῦτέστιν ἡ μαλακὴ οὐσία μεταξὺ τοῦ φλοιοῦ καὶ τοῦ ξύλου τοῦ σιελήχους. ⁷ rebrousser, ἀποβάλλεσθαι. ⁸ briquet, πυρεῖον (περειόβολος). ⁹ pierre à fusil, πυρίτης λίθος (κ. τσακμακόπετρα). ¹⁰ angle, χεῖλος, ἄκρον (κ. κόχη). ¹¹ assujettit...pieds, ἐκράτησε στερεῶς ὑπὸ τοὺς πόδας του. ¹² faisant rouler, στρέφων. ¹³ moulinet, μύλος. ¹⁴ Contact, τὸ τελευταῖον τὸ προφέρεται, point de contact, σημεῖον συναφείας. ¹⁵ fracas κρότος, πάταγος. ¹⁶ feuilles ligneuses, φύλλα ξύλινα. ¹⁷ cru-e-ὠμός.

Σελίς 20. ¹ savoureuses=εὐγεστα. ² οὐ=dans laquelle. ³ se douter, εἰκάζειν· δύναται νὰ ἀποδοθῆ ἡ ἔννοια αὐτοῦ διὰ τοῦ ἐπιρρήματος πιθανῶς. ⁴ ne pas tarder, μεταφρασιεὸν διὰ τοῦ ἐπιρρήματος μετ' οὐ πολὺ, εὐθύς. ⁵ ne s'étonner de rien, κατ' οὐδὲν θορυβεῖσθαι. ⁶ du milieu du jour τῆς μεσημβρίας. ⁷ pitons, κορυφαί, ἄκραι. ⁸ barrait, ἔφραττε. ⁹ en bouillonnant, βράζων, ἀφρίζων. ¹⁰ à gué...ἴδε σχόλ. σελ. 17 σημ. 12. ¹¹ glissants, δαυλοί, λεῖοι. ¹² à quoi, εἰς τί (εἰς ποῖον κίνδυνον). ¹³ qu'il est difficile, πόσον εἶνε δύσκολον. ¹⁴ il...faire, μόνον τὸ κακὸν εἶνε εὐκολον νὰ πράξῃ τις.

Σελίς 21. ¹ le jour baisse, ἡ ἡμέρα κλίνει πρὸς τὸ ἐσπέρας. ² j'abattraï, θὰ ρίψω χαμαί. ³ ajoupa, εἶδος καλύβης ἐκ πασσάλων καὶ κλάδων δένδρων. ⁴ mettre à l'abri, θέτειν εἰς ἀσφαλές μέρος, παρέχειν ἀσφάλειαν. ⁵ penché, κεκλιμένον. ⁶ scolopendre, φυλλίτις, βοτάνη ὡς ἡ πτέρις. ⁷ brodequin, ἡμιπέδιλον. ⁸ s'entourer, περιτυλίσσομαι. ⁹ se chauffer, ὑποδύομαι. ¹⁰ roseau, κάλαμος. ¹¹ ainsi doucement, τόσον βραδέως. ¹² se diriger sur, διενθύνομαι πρὸς. ¹³ au bout, μετὰ παρέλευσιν. ¹⁴ s'apercevoir de qc.

παρατηρεῖν υ. ¹⁵ le sentier frayé τὴν ἄγουσαν ἀτραπὸν. ¹⁶ lianes, φυτὰ περιπλεκόμενα ¹⁷ fourré, λόγχμη, δάσος.

Σελίς 22. ¹ comme il arrive, ὡς συμβαίνει. ² bramment, φωνή, βουχηθμός. ³ serfs τὸ f δὲν ἀκούεται. ⁴ gîte, κοίτη, σιρωμνή. ⁵ lieux écartés, μεμακρυσμένοι τόποι. ⁶ à plusieurs reprises εἰς πλειστίας ἐπαναλήψεις. ⁷ propres, ἐπιτήδειοι, κατάλληλοι μετὰ τὰ ἐπίθετα τὰ ἐκφράζοντα ἰδιότητα ἢ κλίσην, τὸ ἀπαρέμφατον εὗρηται μετὰ τῆς προθέσεως ἀ. ⁸ par son expérience, ἐκ τῆς πείρας του. ⁹ ressources, βοηθήματα. ¹⁰ elle se prit, ἤρχισεν. ¹¹ à l'affût ἐν ἐνέδρῳ. ¹² si près d'arriver, τόσον ἐγγὺς τοῦ νὰ φθάσωμεν. ¹³ revenir de leur surprise, νὰ ἐπανέλθωσιν ἐκ τῆς ἐκπλήξεώς των.

Σελίς 23. ¹ reprendre ses sens, ἐπανέρχεσθαι εἰς τὰς αἰσθήσεις. ² que...de πόσον. ³ un...habitation, εἰς μίαν γωνίαν τῆς κατοικίας. ⁴ de...chercher, ἐκ τίνος μέρους νὰ οἶς ἀναζητήσωμεν. ⁵ à l'un et à l'autre, τοῦ ἐνὸς καὶ τοῦ ἄλλου (ἀμφοτέρων). ⁶ je... Fidèle, τὰ ἔδωσα εἰς τὸν Πιστὸν νὰ τὰ δοφρανθῇ· τὸ faire μετ' ἀπαρεμφάτου τίθεται ἐπὶ τῶν μέσων ρημάτων, δόσεις ἢ ἐν τῷ ἀπαρεμφάτῳ δηλουμένη ἐνέργεια ἐκτελεῖται διὰ μέσου ἄλλου ὑποκειμένου. ⁷ quêter, νὰ ἐρευσιᾷ, ⁸ en remuant la queue, σείων τὴν οὐράν. ⁹ attachée, προσοδεμένη. ¹⁰ billot, στέλεχος, κορμός (κοινῶς κούτσουρο). ¹¹ de...force, δι' ὅλης τῆς δυνάμεώς του. ¹² bonnes, καλαί, ἢ λέξις αὕτη ἐτέθη πρὸς παράστασιν τῆς μακρῆς ἀποστάσεως. ¹³ prendre des forces, ἐνισχύεσθαι. ¹⁴ calebasse, φιάλη ἐκ κολοκύνθης. ¹⁵ jus, χυμός. ¹⁶ fortifier, ἐπιρρωνύω. ¹⁷ se rafraîchir, δροοίξεσθαι καὶ προγευματίζειν (κοινῶς κολατοίζω). ¹⁸ bois tortu, ξύλον κυρτόν. ¹⁹ bois de ronde, ξύλον κυκλοτερές.

Σελίς 24. ¹ grande flamme, μεγάλη φλόξ. ² bien plus grand μεγαλητέραν ³ enflés, ἐξωγκωμένοι. ⁴ bien loin πολὺ μακράν. ⁵ comme, ἐνῶ. ⁶ se fit voir, ἐφάνη, ἐθεάθη. ⁷ En reconnaissance, χάριν εὐγνωμοσύνης. ⁸ de plus robustes, ἐκ τῶν ρωμαλεωτέρων. ⁹ brancard, φορεῖον. ¹⁰ y—sur lui, (ἐπὶ τοῦ φορεῖου). ¹¹ ils...route, ἤρχισαν νὰ βαδίζουν (ἐξεκίνησαν). ¹² troupe, ὄμας. ¹³ attendrir, ἀπαλλύνω, μαλάσσω. ¹⁴ croupes, τὰ νῶτα. ¹⁵ à peine... σύνταξις ἐν ἧ μετὰ τὸ ἀ peine δὲν ἀναστρέφεται ἢ ὡς ὑποκείμενον οὖσα ἀντωνυμία ils. ¹⁶ au-devant d'eux, προεπορεύοντο αὐτῶν.

Σελίς 25. ¹ demander ἐξαρτᾶται ἐκ τοῦ ρήματος nous venons, ² voilà que les noirs, ἐκφρασις ζωηρᾶς παραστάσεως βλέπε ἐκεῖ, οὐ οἱ μαῦροι κλπ. ³ payer de ἀποζημιοῦν τινα. ⁴ ravie de joie, πλήρης χαρᾶς. ⁵ donnèrent bien, ἔδωσαν ἀφθόγως. ⁶ s'en retourner, ἐπιστρέφειν τὸ ἐν τίθεται πρὸς ἐκφρασιν τῆς ἐννοίας τοῦ ἀπομακρύνεσθαι ὡς λ. χ. s'en aller, s'enfuir κλπ.

CORINNE OU L'ITALIE

Α΄.

L'Eglise de Saint Pierre.

Σελίς 26. ¹ pour...arts, ἵνα αἰσθανθῇ τις τὸ κάλλος τῶν ὀραίων τεχνῶν. ² il...voir, πρέπει πρῶτον νὰ ἴδῃ. ³ une...éprouvé, διὰν ἅπαξ τὸ αἰσθανθῇ τις.

Σελίς 27. ¹ rend...juger, καθιστᾶ τινα ἰκανώτερον ν' ἀγαπήσῃ καὶ νὰ κρίνῃ. ² retrace, ὑποτυποῖ. ³ gradations, διαβαθμίσεις, μεταβάσεις βαθμιαῖαι. ⁴ les gr. effets, τὰς μεγάλας ἐντυπώσεις. ⁵ ne...goût, δὲν μοι ἀρέσκουσι. ⁶ on...sublime, δὲν φθάνει τις ποσῶς εἰς τὸ (ἐν τῇ τέχνῃ) ὑψηλόν. ⁷ le séparent... beau τὸ ὑψηλὸν (ἐν ταῖς τέχναις) τὸ χωρίζουσι ἀποστάσεις ἀτελείητοι ἀπὸ τὸ ἀπλῶς ὀραῖον. ⁸ Oswald, Νέος Ἀγγλος εὐγενής, ὃν ἡ Κορίννα, ποιήτρια Ἰταλῆς, ὀδηγεῖ εἰς τὰ μνημεῖα τῆς Ρώμης. ⁹ l'ouvz. d. hommes, ἔργον ἀνθρώπινον. ¹⁰ l'effet, ἐντύπωσιν. ¹¹ sur...actuelle, ἐπὶ τῆς ἐνεστώσεως γῆς. Διότι κατὰ τοὺς γεωλόγους ὑπῆρξαν καὶ ἄλλαι περίοδοι γεωλογικαί. ¹² jouissait...ἐνετύφα εἰς τὸν θάνασμον τοῦ Oswald. ¹³ dans...éclat, ἐν ὅλῃ τῇ λαμπρότητι αὐτοῦ. ¹⁴ plus intime, μυχαιτέραν. ¹⁵ au...lune, εἰς τὸ φέγγος τῆς σελήνης. ¹⁶ plus...fêtes, εἰς τὴν λαμπροτάτην τῶν ἐορτῶν. ¹⁷ la place, ἡ πλατεῖα. ¹⁸ massives, ὀγκώδεις. ¹⁹ Le terrain, τὸ ἔδαφος. ²⁰ jusqu'au portique, μέχρι τῆς στοᾶς (τοῦ νάρθηκος). ²¹ ajoute...ἐπαν-

ξάνει ἔτι τὴν ἐντύπωσιν. ²² elle seule (τὸ σχῆμα) αὐτὸ καθ' ἑαυτό.
²³ Sixte-Quint, Πάπας. ²⁴ n'ont...lui, δὲν κατίσχυσαν αὐτοῦ.

Σελὶς 28. ¹ une...nouvelle, συναίσθημα ὅλως νέον. ² de sens déterminé, ὠρισμένην ἔννοιαν. ³ par...but, ὑπὸ τοῦ ἀνυπολογίστου καὶ ἀσκόπου τούτου ρεμβασμοῦ. ⁴ la pensée, τὸν λογισμόν. ⁵ vagues, ἀορίστους. ⁶ il est uniforme, εἶνε μονότονος. ⁷ L'éternel... σίχος τοῦ ποιητοῦ Fontanes. ⁸ en gerbe, ἐν εἶδει δραγματίων. ⁹ nuageuses, νεφελώδη. ¹⁰ arcs en ciel, οὐράνια τόξα. ¹¹ Nelvil ἐπώνυμον τοῦ Oswald. ¹² l'attente, ἡ προσδοκία. ¹³ il se plut même, ἐνησμενίσθη μάλιστα.

Σελὶς 29. ¹ de...parte, ἀπ' ὅσον ἀσθενῆ φωνὴν καὶ ἂν προέρχεται. ² sous...immenses, ὑπὸ τοὺς ὑπερμεγέθεις αὐτοὺς θόλους. ³ imposant, ἐπιβλητικός, σεβαστός. ⁴ le culte, ἡ λατρεία, θρησκεία. ⁵ vous...remarquer, πρέπει νὰ παρατηρήσατε. ⁶ Le nôtre, ὁ ἡμέτερος (καθολικισμός) δηλ. τῶν Ἰταλῶν. ⁷ Michel-Ange, Μιχαὴλ Ἄγγελος, ὁ Ἀρχιτέκτων τοῦ Ἁγίου Πέτρου. ⁸ Panthéon Πάνθεον (Ναὸς τῆς Ἀρχαίας Ρώμης). ⁹ temple, ναὸς ἐθνικός. ¹⁰ quelque alliance συγγενεία τις. ¹¹ fixée ἀμετακίνητος.

Σελὶς 30. ¹ il faut...patience, πρέπει νὰ συγκαταριθμῆσιν τις-εἰς τὰ κανχήματα τοῦ ἡμετέρου ἔθνους (τοῦ Ἰταλικοῦ), τὴν ὑπομονὴν κλπ. ² chefs de l'Eglise, Πάπαι. ³ de faire don, τὸ δωρεῖν. ⁴ l'invention, ἡ ἐπίνοια. ⁵ la dignité...défendue ? ἡ ἀξιοπρέπεια αὐτοῦ τοῦ ἀνθρώπου ὁποῖαν εὐρίσκει ὑπεράσπισιν ; ⁶ quelles institutions, ὁποῖοι πολιτικοὶ θεσμοί. ⁷ ils ont de moins... ἔχουσιν ὀλιγωτέραν ἡμῶν φαντασίαν. ⁸ Alfieri, Ποιητὴς τραγικός. ⁹ de...maîtres, τῶν μεγάλων ἡμῶν ζωγράφων (δηλ. Ἰταλῶν). ¹⁰ un monde à part, κόσμος ἰδιαιτερός. ¹¹ il a ses saisons à lui, ἔχει τὰς ἰδίας αὐτοῦ ὥρας. ¹² Christine, Περιφημος βασίλισσα τῆς Σουηδίας. ¹³ Stuart, Βασιλεῖς τῆς Ἀγγλίας.

Σελὶς 31. ¹ les rois dépouillés, τοὺς στερηθέντας τὴν ἑαυτῶν ἀρχὴν βασιλεῖς. ² Cadono...sdegni, πίπτουν αἱ πόλεις, πίπτουν τὰ βασίλεια, ὁ δὲ ἄνθρωπος φαίνεται ἀγανακτῶν διότι εἶνε θνητός. ³ ce dôme, ὁ θόλος οὗτος. ⁴ pratiqué...ἐσυνειθίσταμεν τὸ σύνηδες ἡμῶν σκότος. ⁵ en savent plus, γνωρίζουσι πλεότερα. ⁶ dans l'applica-

tion, ἐν τῇ ἐφαρμογῇ (τῶν ἰδεῶν). ⁷ du Midi, τῶν μεσημβρινῶν λαῶν. ⁸ du paganisme, τῆς εἰδωλολατρίας.

Σελίς 32. ¹ des jeux, τῶν ἀγώνων (τῶν τελουμένων εἰς τὰς βορείους χώρας, οἷον τὴν Ἀγγλίαν). ² dans le Nord εἰς τὰς βορείους χώρας. ³ Ossian, ἀρχαιότατος ποιητῆς τῆς Ἀγγλίας. ⁴ vous voulez oublier, γὰρ λησμονῆτε (τὰ λυπηρά). ⁵ ce genre de bien, τὴν τοιαύτην εὐεργεσίαν. ⁶ frivole, ἐπιπόλαιον. ⁷ il n'y a...μόνη ἢ κενοδοξία καθιστᾷ τὸν ἄνθρωπον ἐπιπόλαιον. ⁸ l'indolence, ἡ ὀκνηρία. ⁹ elle...flétrit, δὲν φθίρει οὔτε μαραίνει. ¹⁰ on peut...δύναται τις γὰρ ἐξέλθῃ τῆς καταστάσεως ταύτης. ¹¹ nous sommes réduits, περιορισθῶμεν. ¹² son emblème matérielle, τὸ ὑλικὸν τῆς θρησκείας ἔμβλημα, ἦτοι τοὺς ναοὺς. ¹³ terme, ὄριον. ¹⁴ qu'il retrace, ὡς ἀποτυποῖ.

B'.

Les ruines de Pompéïa.

Σελίς 33. ¹ la vie privée, ὁ ἰδιωτικὸς βίος. ² des outrages du temps, τῶν προσβολῶν (ἐπηρειῶν) τοῦ καιροῦ. ³ ce souvenir enfoui, ἡ ἀνάμνησις αὐτῆ τεθαμμένη.

Σελίς 34. ¹ Les amphores, οἱ ἀμφορεῖς. ² les restes, τὸ λείψανον. ³ le bracelet de pierreries, τὸ λιθοκόλλητον φέλλιον. ⁴ nulle part, οὐδαμοῦ. ⁵ les...puits, οἱ ἐπὶ τοῦ στομίου τῶν φρεάτων λίθοι. ⁶ la trace des cordes, τὸ ἴχνος τῶν σχοινίων. ⁷ corps de garde, σώματος φρουρᾶς. ⁸ l'on...la ville, ἐξ ὅλων τῶν πλευρῶν φαίνεται ἡ πόλις. ⁹ le maître, ὁ οἰκοδεσπότης. ¹⁰ ce séjour, τὸ ἐνδιαίτημα τοῦτο. ¹¹ se suit, παρακολουθεῖται. ¹² Herculanium, τὸ Ἡράκλειον, (πόλις καταχωσθεῖσα ὑπὸ τῆς λάβας τοῦ Βεσουβίου).

Σελίς 35. ¹ de derouler, γὰρ ἀνελίξωσι. ² pour...victimes, πρὸς διερμήνευσιν τῶν δυστυχῶν θυμάτων. ³ de peur...ἐκ φόβου μήπως πνοή τις ἀναρπάσῃ. ⁴ sont encore, εἶνε ἐπίσης. ⁵ s'y fait remarquer, παρατηρεῖται ἐν αὐτοῖς (γ=aux maisons). ⁶ Salve (salut), χαῖρε. ⁷ donnant sur, βλέποντα πρὸς. ⁸ qu'il entoure, τὴν ὁποίαν (αὐτὴν) (ἢ στοὰ) περιβάλλει κύκλῳ. ⁹ en plein air, ἐν ὑπαίθρῳ ¹⁰ tout autre, ὅπως διάφορος.

Σελίς 36. ¹ Les érudits, οἱ σοφοί, οἱ πολυμαθεῖς. ² saisisr. mot, νὰ ἐννοήσῃ γεγονός τι διὰ μιᾶς λέξεως. ³ a tant compliqué, τόσον περιέπλεξεν. ⁴ ce genre d'intérêt, τὸ εἶδος τοῦτο τοῦ συμφέροντος (τῆς φιλομαθείας). ⁵ à servir, νὰ ἐξυπηρετήσῃ (ὡς βουλευτής). ⁶ tiennent...présente, ἐπέχουσι τόπον ἐνεργοῦ ὑπάρξεως (πολιτικῆς). ⁷ regretter la gloire, νὰ ποθῇ τις τὴν δόξαν ⁸ c'est l'oubli, ἡ ὀλιγωρία, ἡ λήθη. ⁹ dégrade, ἐξευτελίζει. ¹⁰ de leur but, τοῦ σκοποῦ αὐτῶν. ¹¹ les engageaient, παρεκίνουν αὐτούς. ¹² pa-lanquin, φορεῖον.

Σελίς 37. ¹ et plus καὶ ὄσω μᾶλλον. ² plus, τόσω μᾶλλον. ³ au pied, εἰς τοὺς πρόποδας. ⁴ Lacryma Christi, Δάκρυ τοῦ Χριστοῦ. ⁵ avant de périr, πρὶν ἢ ἀπολεσθῆ. ⁶ à mesure que, καθόσον. ⁷ en se retournant, μεταστρεφόμενος. ⁸ laves ferrugi-neuses, σιδηροῦχοι λάβαι. ⁹ à telle autre, εἰς ἐν ἄλλο ὕψος. ¹⁰ mal affermis, ἀκροσφαλεῖς. ¹¹ le berger, ὁ ποιμὴν. ¹² le pasteur, ὁ βοσκός. ¹³ troupeaux, τὰς ἀγέλας.

ERNEST RENAN

SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

Prière sur l'Acropole.

Σελίς 39. ¹ j'eus...divin, ἔσχον τὴν ἀποκάλυψιν τοῦ θείου. ² je l'avais eue, εἶχον αἰθανθῆ ταύτην. ³ barbare, βάρβαρος (ἐν συγκρίσει πρὸς τὸν Ἑλληνικὸν πολιτισμὸν).

Σελίς 40. ¹ beaucoup de remords, ἰσχυρὰν τύψιν συνειδό-τος (διότι δὲν εἶχεν ἐννοήσῃ πρότερον τὸ κάλλος τῆς Ἑλληνικῆς τέχνης). ² à force de réflexions, διὰ σκέψεων. ² au...efforts, διὰ μακρῶν ἀγώνων. ³ déesse...yeux, γλανκῶπις θεά. ⁴ Cimmériens, Κιμμέριοι. Ὁ συγγραφεὺς ἐννοεῖ ἐνταῦθα τοὺς κατοίκους τῆς Βρε-ιάνης, εἰς οὓς κατατάσσονται ὑπὸ τινῶν οἱ Κελτοί. ⁵ mer sombre,

ἐννοεῖται ἐνταῦθα ὁ ἀτλαντικός ὠκεανός. ⁶ les mousses marines, τὰ θαλάσσια βρύα. ⁷ au...solitaires, εἰς τὸ βάθος τῶν ἐρήμων ὄρμων. ⁸ aussi...remonter, ὅσων μακρὰν καὶ ἄν ἀνατιρέξωμεν. ⁹ ne connurent pas, οἱ Ἀργοναῦται δὲν ἐγνώρισαν (τὸν Ὠκεανὸν καὶ τὸς βορείους θαλάσσας). ¹⁰ prenant leur volée, ὑπάμενα. ¹¹ d'un culte étranger, θρησκείας ξένης (τῆς τῶν Κιμμερίων). ¹² de Palestine, (ἦτοι ἐκ τῶν Χριστιανῶν). ¹³ Cronos, Κρόνος. Ἐνταῦθα ὁ συγγραφεὺς ἐννοεῖ τὸν Θεόν. ¹⁴ son fils. Ὁ Ἰησοῦς Χριστός. ¹⁵ leurs temples, οἱ ναοὶ των (οἱ χριστιανικοί). ¹⁶ Eurythmie, Ἐρυθμία (ἡ θεὰ Ἀθηνᾶ). ¹⁷ ils tombent en ruine, κατερειποῦνται.

Σελίς 41. ¹ Rose mystique...etc. Πάντα ταῦτα εἶνε ἐγκώμια τῆς Παναγίας. ² mon cœur se fond, ἡ καρδιά μου μαλάσσειται. ³ apostat, ἀποστάτης (πρὸς τὴν Ἀθηνᾶν). ⁴ magiciens barbares, ἐννοεῖ τοὺς χριστιανοὺς ἱερεῖς. ⁵ combien...πόσον μοι εἶνε ἐπίπονον. ⁶ toute...disparu, πᾶσα εὐγένεια ἐξέλιπεν. ⁷ Les Scythes, οἱ Σκύθαι (οἱ ἀγροῖκοι). ⁸ pesants βαρεῖς τὸν νοῦν. ⁹ légers, ἐλαφρόνες, κοῦφοι. ¹⁰ liguē συνασπισμός. ¹¹ Calédonien, ἐννοεῖ τὸν λόρδον Ἐλγιν, ὅστις, ὡς γνωστόν, ἐσύλησε τὸν Παρθενῶνα. ¹² Thulé, φαίνεται, ὅτι ὁ συγγραφεὺς ἐννοεῖ ἐνταῦθα τὴν Ἀγγλίαν. ¹³ la vie du jeune dieu, τὸν βίον τοῦ Ἰησοῦ Χριστοῦ. ¹⁴ Evhémère, Ἐλλην φιλόσοφος ἀκμάσας περὶ τὴν Δ'. π. Χρ. ἑκατονταετηρίδα, ὅστις ἴδρυσεν τὸ σύστημα τὸ ἐξηγοῦν τὴν μυθολογίαν διὰ τῆς Ἱστορίας. ¹⁵ petit Juif, ἐννοεῖ τὸν Ἀπόστολον Παῦλον. ¹⁶ tout de travers, παρερμηνευτικῶς. ¹⁷ dans ton enceinte, ἐν τῷ περιβόλῳ σου (ἐν τῇ πόλει τῶν Ἀθηνῶν). ¹⁸ le Dieu inconnu, ἐννοεῖ τὸν βωμόν, ὃν εὔρεν ὁ Παῦλος καὶ ἐφ' οὗ ὑπῆρχεν ἐπιγραφή « Ἀγνώστῳ Θεῷ ».

Σελίς 42. ¹ l'a emporté, τὸ l ἀναφέρεται εἰς τὴν λέξιν autel ² on...idole, σὲ μετεχειρίσθησαν ὡς εἶδωλον. ³ on...aimer, ἐθεωρεῖτο ἔνοχος ὁ ἀγαπῶν σε. ⁴ dont...Platon, ἄνευ τῶν ὁποίων ἐξῆ ὁ Πλάτων. ⁵ Cora Κόρα (ἀντὶ Κόρη). ⁶ Hygie, Ὑγίεια (ἐπίθ. τῆς Ἀθηνᾶς) ⁷ Victoire, Νίκη (ἐπίθ. τῆς Ἀθηνᾶς) ⁸ Promachos, Πρόμαχος (καὶ τοῦτο ἐπίθ. τῆς θεᾶς Ἀθηνᾶς). ⁹ Mars, Ἄρης (θεὸς τοῦ πολέμου). ¹⁰ Aréa, Ἀρεία, (ἐπίθ. τῆς Ἀθηνᾶς). ¹¹ Démocratie, Δημοκρατία. (Ἀθηνᾶ). ¹² Ergané, Ἐργάνη (οὕτως ἑκα-

λεῖτο ἢ Ἀθηνᾶ). ¹³ qui f. l. noblesse, ἥτις ἐξευγενίσεις. ¹⁴ fit descendre Plutus ἐγέννησε τὸν Πλοῦτον.

Σελίς 43. ¹ ses attaches barbares, τοὺς βάρβαρους δεσμούς αὐτοῦ. ² théories sacrées, ἱερὰς θεωρίας (ἤτοι γὰ πέμπωσι θεωροῦς (πρέσβεις), ὡς αἱ ἑλληνικαὶ πόλεις ἔπεμπον τοιοῦτους εἰς τοὺς ἀγῶνας, τοὺς Δελφοὺς καὶ τὴν Δῆλον, ὅπως ἐπιστρέψωσιν ὅσα ἀφηρέθησαν ἐκ τοῦ Παρθενῶνος). ³ mauvais...nuit, κακοὶ δαίμονες τοῦ σκότους (δηλ. οἱ βάρβαροι). ⁴ Lysandre, Λύσανδρος (τοῦτον ἀποκαλεῖ ὁ συγγραφεὺς ἄτιμον, διότι ἐκρήμνισε τὰ μακρὰ τεῖχη). ⁵ ferme en toi, σταθερὸς εἰς σέ. ⁷ Archégète, Ἀρχηγέτης (ἐπίθ. τῆς Ἀθηνᾶς). ⁶ sur tes colonnes ἐπὶ τῶν σιύλων σου. ⁷ architrave, ἐπίτολον, ⁸ ne te touche pas, δὲν σὲ ἀφορᾷ. ⁹ Hippiia, Ἰππία (ἐπίθ. τῆς Ἀθηνᾶς). ¹⁰ qu'ils descendent, οὗ καταγονται. ¹¹ sur... frise, ἐπὶ τοῦ μαρμάρου τοῦ διαζώματός σου (τοῦ ναοῦ σου). ¹² mon ferme propos, τὴν σταθερὰν μου ἀπόφασιν. ¹³ Salutaire, Σώτεια (ἐπίθ. τῆς Ἀθηνᾶς).

Σελίς 44. ¹ que de souvenirs, πόσας ἀναμνήσεις. ² des retours, ὑποτροπᾶς. ³ indiscernables, δυσδιάκριτοι ⁴ à l'heure qu'il est, κατὰ τοὺς χρόνους τούτους. ⁵ sans...ἄνευ μωρᾶς ἀλαζονείας. ⁶ qu'y faire, τί γὰ πράξῃ τις. ⁷ j'irai plus loin, θέλω προσηῖ πειραιτέρω. ⁸ orthodoxe, θεὰ Ὀρθόδοξος (ἢ τὰ ὀρθὰ δοξάζουσα). ⁹ de la vouûte du ciel, τοῦ οὐρανοῦ θόλου.

Σελίς 45. ¹ ta cella, ὁ σηκός σου (ἢ λατρεία τῆς Ἀθηνᾶς δὲν ἐξηπλώθη ὅσον ὁ Χριστιανισμός. ² on est quitte envers elle, δὲν ἔχει τις λογαριασμούς μετ' αὐτῆς (δηλ. ἐκπληροῖ πᾶς τις τὸ πρὸς αὐτὴν καθήκον του).

Ἱστορία τοῦ Ναπολέοντος καὶ τῆς μεγάλης στρατιᾶς.

BIBLION ΔΕΥΤΕΡΟΝ

Σελ. 52. ¹ au... grands ἐν μέσῳ τῶν ἀνλικῶν του (τῶν μεγάλων του ὑπαλλήλων). ² effrayés...φοβουμένη τὴν τρομερὰν σύγκρουσιν. ³ à acquérir γὰ ἀποκτήσωσιν. ⁴ ainsi ὅθεν. ⁵ au vœu général εἰς τὴν γενικὴν εὐχὴν. ⁶ ils enredoutent... φοβοῦνται τὴν προσέγγισιν αὐτῆς (τῆς ἐκστρατείας). ⁷ d'être dementis γὰ διαψευσθῶσιν.

Σελ. 53. ¹ ne pas être instruits ὅτι δὲν ἔχουσι γνώμην. ² ce respect silencieux τὸ σιωπηρὸν ἐκεῖνο σέβας. ³ avait...d'imposer εἶχε φροντίση γὰ ἐπιβάλη. ⁴ il y soupsonne... que de r. ὑποπιτεύει ἐν αὐτῷ πλείονα ἐπιδοκιμασίαν ἢ ἐπιφύλαξιν. ⁵ il veut... θέλει γὰ προσθέση εἰς αὐτὴν (τὴν ὑπακοὴν) τὴν πεποιθήσιν. ⁶ mieux que personne κάλλιον παντὸς ἄλλου. ⁷ la guerre évidente τοῦ πολέμου (ὄντος) καταφανοῦς. ⁸ hasardies à propos ριπτομένη ἐν καταλλήλῳ εὐκαιρίᾳ ⁹ les uns... l'institatives οἱ ἄλλοι ἔλαβον λοιπὸν τὴν πρωτοβουλίαν. ¹⁰ sur une pente aus. rap. ἐπὶ κλιτύος τοσοῦτον ἐπικλινοῦς. ¹¹ quet. coal. entre eux πᾶς συνασπισμὸς μεταξύ των. ¹² à cette objection εἰς τὴν παρατήρησιν ταύτην. ¹³ mais que le malheur d'Esslingen, ἀλλ' ὅτι τὸ ἀτύχημα τοῦ Ἐσλιγκεν (πόλεως τῆς Αὐστρίας, ἀπεχούσης ἐν μίλλιον τῆς Βιέννης). ¹⁴ l'avaient conduit, τὸν εἶχον φέρει (εἰς θέσιν). ¹⁵ à s'appuyer γὰ συμμαχίῃ.

Σελ. 54. ¹ qu'il ne créait... ὅτι δὲν ἐδημιούργει αὐτὸς τὰς περιστάσεις. ² devant arriver, μέλλοντος γὰ συμβῆ. (τὸ devant εἶνε μετοχ. ἐνεργ. τοῦ devoir) ³ il n'avait pas le temps... δὲν εἶχε τὸν καιρὸν γὰ τὰ ἀναμένῃ. ⁴ qu'au reste ὅτι πρὸς τούτοις. ⁵ il n'avait pas... δὲν εἶχε προκαλέση αὐτὸν τὸν πόλεμον. ⁶ la preuve s'en trouvait ἢ ἀπόδειξις περὶ τούτου (ὅτι ἔμεινε πιστός) εὐρίσκετο. ⁷ l'autre dépossédée τῆς ἐτέρας στερηθείσης. ⁸ aux cris de détresse εἰς τὰς θλιβερὰς φωνάς. ⁹ en leur... cession συμβουλευσας αὐτοῖς τὴν παραχώρησιν ταύτην. ¹⁰ à agir... P. γὰ ἐνεργῶσιν ἐκ συμφώνου μετὰ τοῦ Π. ¹¹ par l'ukase διὰ τοῦ οὐκα-

ζίου (διατάγματος). ¹² avait manqué... είχε παραλείψη (παραβή) τὸ ἡπειρωτικὸν σύστημα (συνιστάμενον εἰς βαρὺν δασμὸν ἐπὶ τῶν ἐκ Ρωσίας εἰς Γαλλίαν εἰσαγομένων εἰδῶν). ¹³ avait pu l'y contraindre εἶχον δυνήθη νὰ τῷ ἐπιβάλωσι τοῦτο (τὸ οὐκάζιον). ¹⁴ et pourtant qu'Alexandre καὶ ἐντούτοις οὐ δ' Ἀλέξανδρος. ¹⁵ sous pretente ἐπὶ τῇ προφάσει. ¹⁶ la trente deuxième division τὴν τριακοστὴν δευτέραν (στρατιωτικὴν) διαίρεσιν (μεραρχίαν). ¹⁷ ce qui de guerre, ὅπερ ἰσοδυναμεῖ πρὸς κήρυξιν πολέμου. ¹⁸ à travers ces griefs, ἔνεκα τῶν αἰτίων τούτων. ¹⁹ de l'attitude indépendante ἐκ τῆς ἀνεξαρτήτου στάσεως. ²⁰ l'expropriation, ἡ ἀφαίρεσις (τοῦ δουκάτου).

Σελ. 55. ¹ amena... conjectures, ἔφερον (προὐκάλεσεν) ἄλλας εἰκασίας. ² des insinuations faites, ὑπαινιγμοὶ γενόμενοι. ³ sur un divorce, περὶ διαζυγίου τινός. ⁴ mobiles, κινητικὰ αἷτια. ⁵ déterminer... de pr. νὰ παρορμήσωσιν αὐτόν. ⁶ qu'il n'eût voulu νὰ μὴ θελήσῃ. ⁷ de cette grande âme τῆς μεγάλης αὐτῆς ψυχῆς. ⁸ un fait évident ἐν καταφανέσι γεγονόσι. ⁹ quand ἐνῶ. ¹⁰ ne pouvait... décroites οὐδόλωσ ἡδύνατο παρὰ νὰ αὐξάνῃ. ¹¹ prêt... à le dominer ἔτοιμον (τὸν θρόνον) ἀκόμη νὰ ἐπικρατήσῃ αὐτοῦ. ¹² d'un nouveau débordement νέας πλημμύρας. ¹³ contre la rudesse ignorante κατὰ τῆς ἀγροίκου τραχύτητος. ¹⁴ de ce grand débat περὶ τῆς μεγάλης ταύτης ἔριδος. ¹⁵ de notre côté τὸ καθ' ἡμᾶς (ἀπὸ μέρους μας).

Σελ. 56. ¹ à contre-coeur ἀκουσίως. ² d'ajouter νὰ προσθέσῃ, νὰ αὐξήσῃ. ³ τὸ κατεπεῖγον δὲν ἦτο αὐτοῖσι ἐνδεδειγμένον. (δὲν ἐθεώρουν τὸν πόλεμον κατεπεῖγοντα). ⁴ dans l'intérêt de sa politique ἐν τῷ συμφέροντι τῆς πολιτικῆς του. ⁵ à ébranler νὰ κλονίσῃ (τὰς πεποιθήσεις). ⁶ Dans cette pensée ἐν τῇ σκέψει ταύτη. ⁷ après un compte rendu μετὰ δοθέντα λογαριασμόν, μετὰ ἀπολογισμόν. ⁸ un campagne ruineuse μία καταστρεπτικὴ ἐκστρατεία. ⁹ la table mise τὴν τράπεζαν ἐστρωμένην (ἐτοίμην). ¹⁰ aux dépens de l'Allemagne δαπάνῃ τῆς Γερμανίας. ¹¹ bien loin de là πολὺ μακρὰν ἐκεῖθεν. ¹² quel que fût οἰαδήποτε καὶ ἂν ἦτο.

¹³ des mâtures *ιστόξυλα* (ξύλα δι' ιστούς πλοίων). ¹⁴ en état de défrayer *εις κατάστασιν να απαλλάσση τῶν ἐξόδων*.

Σελ. 57. ¹ et que c'était mettre à la fois *ὅτι τοῦτο ἦτο, τὸ να θέτη τις συγχρόνως πῦρ*. ² toutes...son entreprise *ὄλας τὰς δυσχερείας τῆς ἐπιχειρήσεώς του*. ³ ce fut là...le reproche *ἦτο ἐκεῖνο ἴσως, ὅπερ ἐπέσυρε κατ' αὐτοῦ τὴν μομφήν*. ⁴ de s'être servi d'un moyen *ὅτι μετεχειρίσθη μέσον*. ⁵ le célèbre Pitt *ὁ διάσημος Πίττ (οἰκονομολόγος)*. ⁶ le prefet de police *ὁ ἀστυνόμος*. ⁷ dit on *ὡς λέγουσιν (οἱ ἄνθρωποι), ὡς λέγεται*. ⁸ contrefaisait *ἀντιποίει (ἐπλαστογράφει)*. ⁹ il l'envoie saisir *στέλλει να τὸν συλλάβῃ (τὸ λ' ἀντικείμενον τοῦ saisir ἀντὶ il envoie le saisir)*. ¹⁰ sa maison est forcée *ἡ οἰκία του βιάζεται (εἰσέρχονται ἐν αὐτῇ διὰ τῆς βίας)*. ¹¹ par son assurance *διὰ τῆς διαβεβαιώσεώς του*. ¹² en ce r. du ministre de police *ἐπικαλούμενος ὑπὲρ ἑαυτοῦ τὸν ὑπουργὸν τῆς ἀστυνομίας*. ¹³ sur le champ *πάραυτα*. ¹⁴ nom répandimes le bruit *διεδώσαμεν τὴν εἴδησιν*. ¹⁵ quelle qu'ait été l'orig. d. c. f. monnaie *ὁποιαδήποτε καὶ ἂν ὑπῆρξεν ἡ ἀρχὴ τῆς κερδηλείας ταύτης*. ¹⁶ repugnance *ἀντιπαθείας*. ¹⁷ s'y retrouvèrent intacts *ἐπανευρέθησαν ἐκεῖ ἄθικτα*.

Σελ. 58. ¹ Cependant P. *ἐν τούτοις ὁ Πονιατόβσκι (Πολωνὸς πρίγκηψ)*. ² il peignit la L. déserte *περιέγραψε (κ.λ. ἐξωγράφησε) τὴν Λ. ὡς ἔρημον*. ³ sa noblesse *τοὺς εὐγενεῖς αὐτῆς (τῆς Λιθουανίας)*. ⁴ et non pour s'abstenir *καὶ οὐχὶ να ἀπόσχη*. ⁵ la plupart...n'étaient *αἱ πλεῖστοι τῶν ἀντιρρήσεων τούτων δὲν ἦσαν*. ⁶ le reconnaître *να ἀναγνωρίσῃ τοῦτο (να ἀνιχνεύσῃ τὸ ἔδαφος)*. ⁷ τὴν πληθὺν τῶν ὑπομνημάτων. ⁸ loin d. s'ab. s. sa force *ἀντὶ να στηριχθῆ ἐπὶ τῆς δυνάμεώς του*. ⁹ imp. à l'exist. à venir *συνέφερον εἰς τὴν μέλλουσαν ὑπαρξιν*. ¹⁰ autorisaient la franchise *ἐπέτρεπον τὴν εἰλικρίνειαν (τοῖς ἐπιτρέπετο να λέγωσιν εἰλικρινῶς τὴν γνώμην των)*. ¹¹ ministres envoyés et ambassadeurs *ὑπουργοί, ἀπεσταλμένοι καὶ πρεσβευταί*.

Σελ. 59. ¹ dès qu'u. d. ét. établie *εὐθὺς ὡς ἀπεκατεστάθη συζήτησις*. ² en souffrait les écarts *ἠνείχετο τὰς παρεκτροπὰς*. ³ qu'il tenait *τὴν ὁποίαν εἶχεν*. ⁴ qu'il ne fallait pas s'abuser

οὐ δὲν ἔπρεπε νὰ ἐμπιστευθῆ εἰς ἑαυτόν. ⁵ demanquer οὐ παρέ-
 λειψε. ⁶ com. reproch. aux R. leur. armée? πῶς νὰ μεμφθῆ τις
 τοὺς Ῥώσους διὰ τὸν στρατόν των; ⁷ à dénoncer νὰ ἐλέγχῃ. ⁸ tant
 qu'un Français οὕτως ὥστε οὐδείς Γάλλος. ⁹ qu'en cela, l'orgueil
 n. et o. de R. οὐ κατὰ τοῦτο ἡ ἐθνικὴ καὶ ἀνένδοτος ὑπερηφάνεια τῶν Ρ. ¹⁰
 était d'accord au celui de leur empereur ἦτο σύμφωνος πρὸς τὴν
 (ὑπερηφάνειαν) τοῦ ἀυτοκράτορος αὐτῶν. ¹¹ l'accusaient de faiblesse
 τὸν κατήγγελλον ἐπὶ ἀδυναμίᾳ (χαρακιῆρος). ¹² à Tilsitt et à Erfurt
 (πόλεις τῆς Πρωσίας). ¹³ l'avait rendu capable τὸν εἶχε καταστήσῃ
 ἱκανόν. ¹⁴ le bon droit de son côté τὸ δίκαιον μὲ τὸ μέρος του.
¹⁵ il s'en crût appuyé νομίση αὐτὸν σιηριζόμενον ἐπ' αὐτοῦ (τοῦ
 δικαίου). ¹⁶ comment... que διατὶ πρὸς τοῦτοις νὰ μὴ βλέπη,
 οὐ.

Σελ. 60. ¹ que d'inimitiés πόσαι ἀντιπάθειαι (ἐχθραὶ) ²
 que de veng. ce s. mettre πόσαι ἐκδικήσεις θὰ εἰσεχώρουν. ³ ces
 points d'appui? τὰ σιηρίγματα ταῦτα (τὰ σημεῖα τῆς ὑποσιηριζέως).
⁴ feinte et forcée προσποιητὴ καὶ ἐξηναγκασμένη. ⁵ il va... d'o-
 perations μέλλει λοιπὸν νὰ χαράξῃ τὴν μεγαλειέραν σειρὰν ἐπιχει-
 ρήσεων (ἐνεργειῶν). ⁶ cette cendre des volcans ἡ τέφρα αὕτη
 τῶν ἠφαιστειῶν. ⁷ que lui reviendra-t-il? τί θὰ ὠφεληθῆ; ⁸ de
 sub... lieutenants νὰ ὑποκαταστήσῃ ἀντὶ βασιλέων ὑπολοχαγούς. ⁹
 d'avoir consolidé νὰ παγιώσῃ (στερεώσῃ). ¹⁰ chaque guerre re-
 veillant ἐκάστου πολέμου ἀφυπνίζοντος (διεγείροντος, ὄνομαστ. ἀπό-
 λυτος). ¹¹ ce qui était résolu πᾶν οὐ εἶχεν ἀποφασισθῆ (τὰ ἀπο-
 φασισθέντα). ¹² manquaient d'ensemble ἐστεροῦντο ἐνότητος.
¹³ dans le danger ἐν τῷ κινδύνῳ.

Σελ. 61. ¹ beaucoup succombaient πολὺ ἀπηύδων. ² di-
 sait-on ὡς ἔλεγον. ³ où pouvoir ποῦ νὰ δυνηθῶσι. ⁴ que la Lith.
 ... l'Afrique οὐ ἡ Διθονανία ἦτο ἤδη ἡ Ἀσία (ἡδύνατο νὰ θεω-
 ρηθῆ Ἀσία), ἢ ὅσον ἡ Ἰσπανία Ἀφρικῆ. ⁵ tous les intérêts pri-
 vés et publiés ὅλα τὰ ἰδιωτικὰ καὶ δημόσια συμφέροντα. ⁶ sans la
 cupidité ἀνευ τῆς πλεονεξίας. ⁷ ne pourrait tenter δὲν θὰ ἡδύ-
 νατο νὰ διεγείρῃ. ⁸ ne limitait plus δὲν περιορίζε πλέον. ⁹ des
 langages τῶν διαλέκτων.

Σελ. 62. ¹ solitaire *μονήρη*. ² accessible *ἐπιδεκτικὴν πάσης μεταβολῆς*. ³ en cohortes *εἰς συντάγματα προφυλακῆς* καὶ *ὀπισθοφυλακῆς*. ⁴ dans le cas d'une défaite *ἐν περιπτώσει ἡττης*. ⁵ et de Magd. *Μαγδεμβούργου* (*Γερμανικαὶ πόλεις*). ⁶ la loyauté καὶ τὴν χρησιότητα (*τὸ φιλοδίκαιον*). ⁷ de Bavière et d'Autriche *τῆς Βαυαρίας καὶ τῆς Αὐστρίας*. ⁸ du parti des rois *πρὸς τὸ μέρος τῶν βασιλέων*. ⁹ ne s'allieraient pas *δὲν θὰ συνεμάχουν*. ¹⁰ que d'ailleurs *ὄχι πλὴν τούτου*.

Σελ. 63. ¹ ce qui est in. *ὅπερ ἦτο ἀνακριβές*. ² que ce des-saisir de la P. *ὅτι τὸ νὰ ἐγκαταλείψη τις τὴν Πρωσσίαν*. ³ c'était la don. à R. *ἦτο ὡσάν νὰ παραδώσῃ αὐτὴν εἰς τὴν Ῥωσίαν*. ⁴ qui s'en servirait *ἦτις θὰ μετεχειρίζετο αὐτὴν*. ⁵ des differents partis *ἐκ τῶν διαφόρων μεριδίων*. ⁶ ils refusent mes places *ἀρνοῦνται τὰς θέσεις μου*. ⁷ que m'importe à moi? *τί μὲ ἐνδιαφέρει*; ⁸ une poignée . . . *μια δραχὴ ἐναντίον πολλῶν*. ⁹ du tiers état *τῆς τρίτης τάξεως* (*τοῦ λαοῦ*).

Σελ. 64. ¹ avec pl. d. calme. *μετὰ περισσοτέρας ἡρεμίας*. ² mais e. *ἦτο δὲ ἐκτροπὴ ἀλλ' αὐτὴ (ἡ φιλοδοξία) παρεξίτρεπετο*. ³ feraient fermenter *θὰ ἔκαμον νὰ ζυμωθῶσι*. ⁴ qu'il n p. *κοντενιρ τὰ ὁποῖα δὲν θὰ ἠδύνατο πλέον νὰ συγκρατήσῃ*. ⁵ qu'après tout *καὶ τέλος (μεθ' ὅλα ταῦτα)*. ⁶ au dehors qu'au dedans *ἐκτὸς (τῆς Γαλλίας) ἢ ἐντὸς*. ⁷ m'effrayer de Georges *νὰ μὲ φοβίσωσι διὰ τοῦ Γεωργίου (συνωμότου)*. ⁸ quand je l'aurai atteint *ὅταν θὰ τὸν φθάσω (τὸν σκοπόν)*. ⁹ un même choses *εἶνε τὸ ἴδιον*. ¹⁰ aveugle *τυφλώτει*, (*τοῦ ὄφθαλμοῦ* *aveugler*) ¹¹ sur le prix *ἐπὶ τῆς τιμῆς (θυσίας)*. ¹² à la prédestination *εἰς τὸ πεπωμένον*. ¹³ tout ce qu'il y a *δ'ἠνασμένον τὸ ἀπροσδόκητον*.

Σελ. 65. ¹ saint Louis *τοῦ Λουδοβίκου IX (βασιλέως τῆς Γαλλίας ἐπικληθέντος ἁγίου)*. ² entreprises *αἱ ἐπιχειρούμεναι*. ³ les élans désordonnés *αἱ ἀτακτοὶ ἐπιδρομαί*. ⁴ ne comp. n. l. *opportunité ἄς μὴ συγκρίνωμεν οὔτε τὸ εὐκαιρὸν αὐτῶν (δηλ. τὸν κατάλληλον χρόνον τῶν ἐπιχειρήσεων)*. ⁵ leurs chances de succès *τὰς προσδοκίας τῆς ἐπιτυχίας των*. ⁶ hors de portée *ἀδύνατος*

(ἀπραγματοποίητος). ⁷ ait été υπῆρξε. ⁸ à cet égard ὑπὸ τὴν ἔποψιν ταύτην. ⁹ à en décider νὰ ἀποφασίσωσι περὶ τούτου.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ ΙΙΙ.

¹⁰ répondait à tout ἀπάντα εἰς πάντα. ¹¹ savait saisir ἐγνώριζε νὰ ἐπιλαμβάνηται. ¹² séduire νὰ προσελκύη (εἰς ἑαυτόν). ¹³ de se défendre νὰ προφυλαχθῆ τις. ¹⁴ à son influence εἰς τὴν ἐπιρροήν του. ¹⁵ comme le plus important καὶ ἐν τῇ σπουδαιοτάτῃ (τῶν ἐπιθυμιῶν του). ¹⁶ toutes ses forces πᾶσαι αἱ δυνάμεις του (αἰ σωματικαί). ¹⁷ toutes ses facultés πᾶσαι αἱ ἡθικαὶ αὐτοῦ δυνάμεις.

Σελ. 66. ¹ accomplis, ἵνα πληρῶσωσι (τὰς ἐπιθυμίας του). ² les formes γ. pl. τοὺς τρόπους, οἵτινες ἀρέσκουσι. ³ qu'il avait en vue d'engager, οὓς εἶχεν ὑπ' ὄψει νὰ ἀναγκάσῃ (νὰ πείσῃ). ⁴ ces traits, τοὺς χαρακτηρὰς των. ⁵ touchante bienveillance συγκινητικὴν ζωηρὰν καλοκαγαθίαν. ⁶ du pl. conf. épanchement τῆς μᾶλλον ἐμπίστου ἀνακωνώσεως. ⁷ si carressante τόσον θωπευτικὴ. ⁸ le moindre son retentissait, ὁ ἐλάχιστος, (ὁ ἐλαφρότατος) ἦχος ἀντήχει. ⁹ si gr. séduction τόσον μεγάλης ἀποπλανήσεως. ¹⁰ de toutes parts ἐξ ὄλων τῶν μερῶν (πανταχόθεν). ¹¹ d'aut. pl. persuasive τοσοῦτω μᾶλλον πειστικὴ. ¹² il n'y eut pas de t. s. variées δὲν ὑπῆρχον ἀποχρώσεις τοσοῦτον ποικίλαι. ¹³ le même texte τὸ αὐτὸ θέμα. ¹⁴ en la l. f. envisager κάμων αὐτὸν νὰ ἀντιμετωπίξῃ (νὰ παρατηρῆ) αὐτήν. ¹⁵ et du côté qui doit lui plaire καὶ ἐκ τῆς πλευρᾶς ἧτις θὰ ἀρέσῃ αὐτῷ.

Σελ. 67. ¹ ce ne sera pas s. à un b.d. maréchal δὲν θὰ πρόκειται μόνον περὶ ράβδου στραταρχικῆς. ² qu'on pourra prétendre τὸ ὅποῖον θὰ δύναται τις νὰ ἀξιώσῃ. ³ il s'est déclaré depuis longtemps ἀνεκηρύχθη ἀπὸ μακροῦ χρόνου. ⁴ il s'est plaint... sa position παρεπονέθη διότι δὲν ἐξετίμων ἀρκετὰ τὴν θέσιν του. ⁵ que je ne suis p... trône οὐ δὲν ἐγεννήθην ποσῶς ἐπὶ τοῦ θρόνου. ⁶ qu'il f. qu'elle aille en cr. οὐ πρέπει αὐτὴ νὰ προβαίῃ αὐξάνουσα (δηλ. ἢ δόξα). ⁷ tramant des complots τεκταινομένας συνωμοσίας. ⁸ dans cette appréhension ἐν τῷ ἐνδοιασμῷ τούτῳ. ⁹ aussi pensait-il souvent ὡσαύτως ἐσκέπτετο συχνάκις.

Σελ. 68. ¹ faire époque *να κάμη* (ἀφήση, ἐγκαινιάση) ἐποχὴν (νέαν ἐποχὴν). ² il se découvrait... famille ἀπεκαλύπτετο οὕτω ὁλῶς εἰς τὴν οἰκογένειάν του. ³ de s. pos. politique τῆς πολιτικῆς του θέσεως. ⁴ ni trop chargées οὐτε λίαν ὑπερβολικαί. ⁵ lui avait s. f. entendre τὸν εἶχε συγνάκις κάμει *να ἐννοήση*. ⁶ celui, τὸ τῆς... (δηλ. sentiment). ⁷ des preuves ἀποδείξεις. ⁸ qu'il n'eût pu vaincre τὸν ὁποῖον δὲν εἶχε δυνηθῆ *να νικήση*. ⁹ et le besoin de doux épanchements *καὶ ἡ ἀνάγκη ἡδέων ἀνακοινώσεων*. ¹⁰ compliquaient la position περιέπλεον τὴν θέσιν. ¹¹ celui-ci, οὗτος (δηλ. ὁ αὐτοκράτωρ). ¹² qu'il le réduirait à obéir *ὅτι θὰ ἠγάγκαζεν αὐτὸν *να ὑπακούση**. ¹³ qui conteste votre puissance? ποῖος ἀμφισβητεῖ τὴν ἰσχύν σας ;

Σελ. 69. ¹ n'y comptez pas *μὴ σκέπτεσθε τοῦτο*. ² c'est une affaire... τοῦτο εἶνε ὑπόθεσις, ἐν ἣ ἔπρεπε *να ᾧσι δύο* (δηλ. εἰς τὰ βασανιστήρια ἔπρεπε *να ἦνε ὁ δῆμιος* (ὁ βασανίζων) *καὶ ὁ βασανιζόμενος*). ³ jusque-là étranger à la politique *ἕως τότε ξένος πρὸς τὴν πολιτικὴν*. ⁴ la mêla à... *ἀνέμιξεν αὐτὴν τὴν πολιτικὴν μετὰ τῶν θρησκευτικῶν ἐρίδων του*. ⁵ de ne pas... hommes, *να μὴ συγκρούηται τοιοῦτοτρόπως πρὸς τοὺς ἀνθρώπους*. ⁶ se tut, ἐσιώπησεν. ⁷ quelle... *οἷους ᾧστε αὕτη* (ἡ φιλοδοξία) *ἔφθανεν ἤδη εἰς τοὺς οὐρανοὺς*. ⁸ quand au témoin. . *ὅσον ἀφορᾷ τὸν μάριουρα τῆς παραδόξου ταύτης σκηπῆς*. ⁹ l'expression d'une.., ἡ ἔκφρασις ὑπερβολικῆς ἐμπιστοσύνης. ¹⁰ mais plutôt... établissait ἀλλὰ μᾶλλον ἢ (ἔκφρασις) τῆς μεγάλης διαφορᾶς, *τὴν ὁποίαν ὁ Ν. εἰσηῆγεν* (συνίστα). ¹¹ n'ait point été exempte... *δὲ ὑπῆρξε ποσῶς ἀπηλλαγμένη μιᾶς κλίσεως πρὸς τὴν δεισιδαιμονίαν*. ¹² pour laisser dépendre *ἵνα ἀφεθῆ, *να ἐξαρτᾶται**.

Σελ. 70. ¹ ne fût demembré *μήπως διεμελιζέτο*. ² était... *le seul souverain qui pesât ἦτο ὁ μόνος νομάρχης ὁ ὑπόιος ἐβάρυνεν*. ³ marchaient sous ses aigles *ἐβάδιζον ὑπὸ τὰς σημαίας του*. ⁴ en rejetant ἀποδιώκων. ⁵ dans le secret de l'intimité ἐν τῷ μυστικῷ τῆς οικειότητος. ⁶ et qu'il accusait . . . *καὶ τὴν ὁποίαν* (διάθεσιν *humeur*) *ἐξεδήλου διὰ τῆς ὀξυθυμίας του*. ⁷ le dévorait τὸν κατέτρωγε (τὸν ἐβασάνιζεν). ⁸ qui de nous a su pé-

nétrer τις ἐξ ἡμῶν ἔχει δυνηθῆναι εἰσδύσει. ⁹ et qui fit καὶ ἦτις (αἰτία) ἐπέφερον. ¹⁰ qu'il portait... prématurée διὲν εἶχεν ἐν εαυτῷ τὴν ἀρχὴν (αἰτίαν) προῶρον τέλους (προῶρον θανάτου).

Σελ. 71. ¹ Aussi pendant que, même... la plupart ὡσαύτως ἐνῶ, μάλιστα περὶ αὐτὸν οἱ πλεῖστοι. ² il en pesait... ἐστάθμιζε τὸ υπερμέγεθες αὐτοῦ βάρος. ³ il ne s'y décidait δὲν ἀπεφάσιζε (ὑπερὶ αὐτοῦ) περὶ τοῦ πολέμου. ⁴ au milieu.... l'E. ἐν τῷ μέσῳ τῶν ἀπεσταλμένων ὅλης τῆς Εὐρώπης. ⁵ il éclate ἐκρήγνυται. ⁶ présage de la guerre οἰωνὸς τοῦ πολέμου. ⁷ est une preuve... commencer εἶνε μία ἔτι ἀπόδειξις τῆς ἀποσιροφῆς του πρὸς τὴν ἔναρξιν αὐτοῦ (τοῦ πολέμου). ⁸ a-t-elle enflé son espoir ἠῤῥξσε (ἐφούσκωσε) τὴν ἐλπίδα του. ⁹ set ambassadeur... ὁ πρόσβος οὗτος πρὸ μικροῦ διεμαρτυρήθη. ¹⁰ l'empereur A. trompe et gagne ὁ αὐτοκράτωρ "Αλ. ἀπατᾷ καὶ κερδίζει. ¹¹ l'interpellant avec violence ἐπερωτῶν αὐτὸν μετὰ βίας. ¹² vous êtes séduits δελεάζεσθε. ¹³ sans pourtant le rebuter χωρὶς ἐν τούτοις νὰ τὸν ἀποστρέφῃται. ¹⁴ par de nouveaux raisonnements διὰ νέων συλλογισμῶν.

ΚΕΦΑΛΑΙΟΝ IV

Σελ. 72. ¹ il gardait le secret... ἐφύλαττε τὸ μυσικὸν τῆς ἀμνησίας του. ² s'était écoulée... de paix διέρρευσε εἰς διαπραγματεύσεις εἰρήνης. ³ déjà l'horizon s'obscurcissait ἤδη ὁ ὀρίζων ἐσκοτίζετο. ⁴ εἶχον καμφοθῆναι (ἀποκάμῃ). ⁵ Ciudad-Rodrigo (πόλις τῆς Ἰσπανίας ἀχρωτάτη). ⁶ Kutusof Κουτούσοφ (ὄψος στρατηγός). ⁷ devenait inquiète p. s. subsistances καθίστατο ἀνησυχος διὰ τὰς προμηθείας της (διὰ τοὺς πόρους αὐτῆς). ⁸ il reconnaissait... fidèle ἀνεγνώριζεν εἰς τὰς ἐναντιότητάς ταύτας, τὰς εἰδοποιήσεις μιᾶς τύχης πάντοτε πιστῆς. ⁹ son étoile ὁ ἀστὴρ του (παραφράζεται ἢ τύχη του). ¹⁰ les tables... trompeuses οἱ κατάλογοι (αἱ ἀπογραφαὶ) τοῦ πληθυσμοῦ τῆς αὐτοκρατορίας του ἦσαν ἀπατηλοὶ (ψευδεῖς). ¹¹ mais par leur force réelle ἀλλὰ διὰ τὴν πραγματικὴν αὐτῶν δύναμιν (σωματικὴν ἰκανότητα). ¹² presque plus d'hommes faits σχεδὸν πλεόν (δὲν ὑπῆρχον) ἄνδρες τέλειοι. ¹³ les

pleurs des femmes τὰ δάκρυα τῶν γυναικῶν. ¹⁴ maudissent la guerre en lui καταρῶνται τὸν πόλεμον ἐν τῷ προσώπῳ αὐτοῦ (τοῦ Ναπολέοντος).

Σελ. 73. ¹ oubliant ce principe λησμονήσας τὴν ἀρχὴν ταύτην. ² où le moindre échec οὐδὲν (ἐν ἧ, θέσει) ἢ ἐλαχίστη ἀποτυχία. ³ où tout revers serait décisif οὐδὲν (ἐν ἧ), πᾶσα συμφορὰ (κάλλιον ἀναποδηδ) θὰ ἦτο ὀριστική. ⁴ ses propres raisonnements τὰς ἰδίας του σκέψεις. ⁵ de s'écouter lui-même νὰ ὑπακούει εἰς ἑαυτόν. ⁶ aussi devient-il... πρὸς τοῦτοις καθίσταται οὐτος περίφροντις καὶ τεταραγμένος. ⁷ les différents états... τὰς διαφοροῦς καταστάσεις (εἰς ποίαν κατάστασιν εὐρίσκεται). ⁸ il s'en fait ... complet συνθέτει περὶ αὐτῶν (τῶν καταστάσεων) μίαν περίληψιν ἀκριβῆ καὶ τελείαν. ⁹ s'absorbe dans cette lecture ἀπορροφᾶται ἐν τῇ ἀναγνώσει αὐτῆς. ¹⁰ son anxiété s'accroît ἢ περιέργειά του αὐξάνει. ¹¹ l'irrésolution est un supplice ὁ δυσταγμός του εἶνε βασανιστήριον. ¹² par des exclamations δι' ἀναφωνήσεων. ¹³ rien n'est assez établi οὐδὲν ἔχει καλῶς παρρασκευασθῆ. ¹⁴ le résumé τὴν περίληψιν. ¹⁵ on ignore... dicta ἀγνοεῖται τί ὑπηγόρευεν αὐτῷ. ¹⁶ Napoléon offrait ὁ Ναπολέων προέτεινε. ¹⁷ qu'il ne contribuerait οὐ δὲν θὰ συνετέλει (συνεισέφερεν).

Σελ. 74. ¹ sur les autres griefs ἐπὶ τῶν ἄλλων αἰτιολογιῶν. ² le duc de Bassano ὁ δούξ τοῦ Βασανό. ³ Castlereagh (*Ἀγγλικὴ λέξις, ὄνομα Ἁγγλοῦ πολιτικοῦ, προφέρεται Kast-le-ré). ⁴ relatif à la péninsule (διευθέτησιν) σχετικὴν μὲ τὴν χερσόνησον (τὴν Ἰβηρικὴν χερσόνησον). ⁵ des deux Siciles τῶν δύο Σικελιῶν (ἦτοι τοῦ βασιλείου τῆς Νεαπόλεως καὶ τῆς νήσου Σικελίας). ⁶ que chacune τὴν ὁποίαν (βάσιν) ἐκάστη. ⁷ des engagements de b. foi ὑποχρώσεις (ὑποσχέσεις) καλῆς πίστεως. ⁸ Maret (κύριον ὄνομα), οὕτω λέγεται ὁ δούξ τοῦ Βασανό. ⁹ en faisant part γνωστοποιῶν (ἀνακοινῶν). ¹⁰ l'ukase, τὸ οὐκάζιον (διάταγμα τοῦ αὐτοκρ. τῆς Ῥωσίας). ¹¹ qui prohibait τὸ ὁποῖον ἠμποδίζειν (ἀπηγόρευεν). ¹² pour qu'il traitât ἵνα πραγματοποιθῆ. ¹³ l'empereur... éludé ὁ δῶσος αὐτοκράτωρ εἶχεν ὑπεκφύγη. ¹⁴ qui n'avait point eu de suite ἦτις ποσῶς δὲν ἔσχε συνέπειάν τινα. ¹⁵ remit presque...

l'ultimatum ἐνεχείρισε σχεδὸν συγχρόνως τὸ τελεσίγραφον. ¹⁶ Dantzick (μία ἐκ τῶν ἐπαρχιῶν τῆς Πρωσίας. ¹⁷ à des arrangements de commerce εἰς διαπραγματεύσεις περὶ ἐμπορίου (ἐμπορικὰς συνθήκας).

Σελ. 75. ¹ à de vaines modifications εἰς μικρὰς (ἐπουσιώδεις τροποποιήσεις. ² au point... εἰς τὸ σημεῖον, εἰς ὃ εἶχον φθάση. ³ pour céder ἵνα ὑποχωρήσῃ. ⁴ il s'était engagé trop avant εἶχε προχωρήσῃ πολὺ πρὸς τὰ ἔμπρὸς (εἰς τὰ πρόθυρα τοῦ πολέμου). ⁵ un point d'arrêt σημεῖον στασιμότητος. ⁶ N. considerait t. p. rétrograde ὁ N. δὲν ἐθεώρει τὸ πᾶν ἀναδρομικόν.

BIBAIION TPITON

⁷ Le temps de délibérer ὁ χρόνος τοῦ συνδιασκέπτεσθαι. ⁸ ce lui ἀντιωνυμία ἀντὶ τοῦ : le temps. ⁹ où il ne devait p. r. que vaincu εἶθα δὲν θὰ ἐπανήρχετο πλέον παρὰ ἠττημένος. ¹⁰ sa marche fut un triomphe continuuel ἡ πορεία του ὑπῆρξε συνεχῆς θρίαμβος. ¹¹ de l'ouest et du sud τοῦ ἀνατολικοῦ καὶ δυτικοῦ (τιμήματος τῆς αὐτοκρατορίας). ¹² y repandaient de l'argent ἐκεῖ (δηλαδὴ εἰς τὰς χώρας) διεσκόρπιζον χρήματα.

Σελ. 76. ¹ l'apparence de la justice τὸ ἐξωτερικόν, τὸ πρόσχημα τῆς δικαιοσύνης. ² bulletins τὰ δελτία (ἐννοεῖ τὰ πολεμικὰ τὰ ἀναγράφοντα τὰς νίκας). ³ étonnée de se voir dépassée ἐκπληκτικὸς διότι εἶδεν ἑαυτὴν ὑπερβληθεῖσαν. ⁴ comme aux temps ὅπως εἰς τοὺς χρόνους. ⁵ transporté de joie ἔξαλλοι ἐκ χαρᾶς. ⁶ de tout temps πάντοτε. ⁷ elle est frontière εἶνε μεθόριος. ⁸ les armes y sont en honneur τὰ ὄπλα ἐκεῖ (εἰς τὸ μέρος δηλαδὴ ἐκεῖνο τῆς Γαλλίας) τιμῶνται. ⁹ devait affranchir ὄφειλε ν' ἀπελευθερώσῃ. ¹⁰ ne seraient-ce pas les d. de l'est qui les recueilleraient? δὲν θὰ ἦσαν αἱ ἀνατολικαὶ ἐπαρχίαι, οἵτινες θὰ τοὺς (καρποὺς τῆς νίκης) ἔδρεπον; ¹¹ bloqué partout ailleurs ἀποκλεισθεῖσα (ἡ αὐτοκρατορία) εἰς ὅλα τὰ ἄλλα μέρη. -s'alimentait ἐτροφοδοτεῖτο. ¹² de tous les rangs ὄλων τῶν τάξεων. ¹³ sa capitale ch. j. embellie ἡ πρωτεύουσά της καθ' ἐκάστην ἐξωραϊζομένη. ¹⁴

au delà *ὑπεράνω*. ¹⁵ comblés d. l. amour-propre *ικανοποιημένοι καθ' ὀλοκληρίαν ὅσον ἀφορᾷ τὴν φιλοτιμίαν των*.

Σελ. 77. ¹ plus d'hommages *περισσοτέρας τιμάς*. ² soit *εἶτε*. ³ penchant pour le merveilleux *κλίσις πρὸς πᾶν ὅτι δύναται νὰ θεωρηθῆ ὡς θαῦμα*. ⁴ comme hors d'eux mêmes *ὡς παράφρονοι*. ⁵ de bonne foi *καλῆ τῆ πίστει*. ⁶ cet arbitre de leurs destins *αὐτὸς ὁ διαιτητής (ἐνταῦθα μᾶλλον σημαίνει ὁ κύριος) τῆς τύχης των*. ⁷ jadis *ἄλλοτε*. ⁸ vinnent à Dresde sur son passage *ὅπως προσέλθουν ἐκεῖ ἔνθεν θὰ διήρχετο*. ⁹ les uns guidés par l'espoir *οἱ μὲν ἔχοντες ὁδηγὸν καὶ ἐλπίδα*. ¹⁰ son motif *σκοπὸς του*. ¹¹ se plut à montrer *ἐκολακεύθη νὰ δείξη*. ¹² reunion de monarques coalisés *συνάθροισις συμμάχων μοναρχῶν*. ¹³ assise à ses cotés *καθημένην παρὰ τὸ πλευρόν του*. ¹⁴ se presser dans les rues *νὰ συγκεντρώνονται ἐν συνωσισιμῶ εἰς τὰς ὁδοὺς*.

Σελ. 78. ¹ les yeux fixés *ἀτενίζοντες*. ² c'est lui seul qu'ils viennent contempler *αὐτοὶ καὶ μόνοι ἔρχονται νὰ θαυμάσουν*. ³ souvenir de ses traits *ἀνάμνησιν τῶν χαρακτηριστικῶν του*. ⁴ s'abaissèrent jusqu'à le diviniser *ἐταπεινώθησαν μέχρι τοῦ νὰ τὸν ἀποθεώσουν*. ⁵ et notre chef de fierté *καὶ ὁ ἀρχηγός μας ὑπερηφάνειαν (ὑπονοεῖται: apporterait τὸ ὁποῖον ἐνταῦθα σημαίνει θὰ ἐπεδείκνυνεν)*. ⁶ il dédaignerait d'en abuser *θὰ ἀπηξίου νὰ κάμῃ κατάχρησιν αὐτῆς (τῆς ἰσχύος)*. ⁷ se plier à des égards suivis et minutieux *νὰ καμφοθῆ (ἐνταῦθα νὰ συμμορφωθῆ) εἰς τόσα ἐνοχλητικὰ καὶ λεπτεπίλεπτα δείγματα σεβασμοῦ*. ⁸ de leur coté *ἐκ μέρους των (ὅσον δ' ἀφορᾷ αὐτοὺς δηλαδὴ τοὺς πρίγκηπας)*. ⁹ pour accroître d. son é. et l'en éblouir *διὰ νὰ ἐπαυξήσουν κατὰ τρόπον ὑπὲρ τὸ δέον δυσανάλογον τὸ ὕψος τοῦ γόητρου του καὶ νὰ τὸν θαμβώσουν*. ¹⁰ attestaient son ascendant *ἐμαρτύρουν τὴν ἐπιγροήν του*.

Σελ. 79. ¹ son lever *ὅταν τὸ πρωτὸ ἐξύπνα*. ² s'avertissaient de prendre garde *ἐλάμβανον μεταξύ των πρόνοιαν τὰ προσέχουν*. ³ faisait disparaître les différences *ἐξηφάνιζε τὰς διαφορὰς (τοῦ βαθμοῦ καὶ τῶν τίτλων)*. ⁴ dépendance commune *κοινὴ ἐξάρτησις*. niveler. *ὅτι ἰσοπεδώνει*. ⁵ mal contenu *δυσκόλως συγκρα-*

τουμένη. ⁶ choqua δυσηρέσησε. ⁷ sourdement τὸ ἐναντίον τοῦ :
μεγαλοφώνως. ⁸ d'être entraîné s. m. dans ce b. universel νὰ
παρασυρθῆ ὁ διος εἰς τὴν παγκοσμίαν (τὴν γενικὴν) ἐκελευν ἀνατρο-
πὴν (σύγχυσι). ⁹ gonflé des plus amers ressentiments παρα-
φουσκωμένου ἀπὸ συναισθήματα τῆς πικροτέρας μνησικακίας. ¹⁰ ai-
gri leur douleur ηὔξησε (κατέστησεν ὀδυτέραν) τὴν ὀδύνην των.
¹¹ importune ἐνοχλητικὴ. ²² en proclamant son bonheur προ-
κηρύσσοντες τὴν εὐτυχίαν του. ¹³ relever l'éclat ν' ἀνυψώσουν (νὰ
λαμπρύνουν) τὴν αἴγλην. ¹⁴ un cri de reproche κραυγὴ μομφῆς.

Σελ. 80. ¹ la haine se creusait τὸ μῖσος ἐχαράσσετο βαθύ-
τερον. ² se soustraire νὰ διαφύγη. ³ avait dépossédé les aïeux
en Italie εἶχεν ἀφαιρέσῃ τὰ προγονικὰ δικαιώματα ἐν Ἰταλίᾳ. ⁴
son aversion τὴν ἀποστροφὴν της. ⁵ et qu'il domptait en sou-
riant καὶ τὴν ὀποῖαν ἐδάμαζε μειδιῶν. ⁶ semer sa haine νὰ σπείρη
τὸ μῖσός της. ⁷ cette funeste disposition τὴν ὀλεθρίαν διάθεσιν
(ψυχικὴν). ⁸ effacer νὰ ἐκμηδενίσῃ. ⁹ mortifier l'amour propre
νὰ προσβάλλῃ καιρίως τὴν φιλοτιμίαν. ¹⁰ l'en grondait τὴν ἐπέ-
πλητε δι' αὐτό. ¹¹ par des présents διὰ δώρων. ¹² pensa les avoir
satisfait ἐσκέφθη (ἐνόμισεν) ὅτι τὰς εἶχεν ἱκανοποιήσῃ (τὰς τρω-
θείσας φιλοτιμίας). ¹³ le quartier impérial ἔδρα τοῦ αὐτοκρατο-
ρικῶν ἐπιτελείου.

Σελ. 81. ¹ pour diriger les élans νὰ διευθύνῃ τὴν ὁρμὴν.
² indemnité plus solide ἀποζημίωσιν ἀσφαλεσιέραν. ³ dès les pre-
miers jours ἀπὸ τῶν πρώτων ἡμερῶν. ⁴ grossir la cour impé-
riale νὰ πληθύνῃ (διὰ τῆς παρουσίας του) τὴν αὐτοκρατορικὴν αὐλὴν.
⁵ interdite ἀπηγορευμένη. ⁶ qu'il avait moins de torts καθ' ὅ-
σον εἶχεν ὀλιγώτερα ἄδικα. ⁷ n'était ce pas assez de l'importu-
nité δὲν ἤρκει ἢ ἐνόχλησις. ⁸ le persécuter de sa présence νὰ
τὸν κατατρέξῃ (νὰ τὸν ἐνοχλήσῃ) μὲ τὴν παρουσίαν του. ⁹ il fut reçu
avec les égards ἐγένετο δεκτὸς μὲ τὰς τιμὰς. ¹⁰ l'investiture τὴν
παράδοσιν τῆς ἀρχῆς, τῆς ἐξουσίας. ¹¹ prétendre à la main νὰ
ἔχῃ ἀξιώσεις εἰς τὴν χεῖρα (διὰ γάμου). ¹² le prix des services
τὸ ἀντίτιμον τῶν ὑπηρεσιῶν. ¹³ séduisit ἔθελεξε, ἐσαγήνευσε.

Σελ. 82. ¹ la résignation ἢ ὑποταγή. ² de l'empire de la

nécessité τῆς ἰσχύος (τῆς ἐπιβολῆς) τῆς ἀνάγκης. ³ jusqu'ou μέ-
 χοι τίνος σημείου. ⁴ lui même en convint ὁ ἴδιος τὸ ὁμολόγησεν.
⁵ il se retranchât dans le passé ὠχυρώθη (ἔστρεψε τὰς ἐλπίδας)
 εἰς τὸ παρελθόν. ⁶ alors comme depuis τότε καὶ ἔκτοτε. ⁷ de ce
 faire illusion γὰ ἀπατᾶται μὲ. ⁸ aux approches ἐφ' ὅσον προσήγ-
 γιζεν ὁ χρόνος. ⁹ l'envisager γὰ τὴν θεωρῆ. ¹⁰ pour se l. s. dis-
 persés διὰ γὰ ἀφήσουν γὰ τοὺς προσβάλουν διεσπαρμένους. ¹¹ pré-
 sumpueux οἰηματίας. ¹² par un coup de main δι' ἐνὸς τολμή-
 ματος. ¹³ sans abattement et sans jactance χωρὶς ἀποθάρρουνσι
 καὶ χωρὶς καυχησιολογίαν (οὔτε ἀποθάρρουμενους οὔτε καυχησι-
 λογοῦντας).

Σελ. 83. ¹ rebuter γ' ἀπελπίσουν. ² à l'abuser γὰ τὸν παρα-
 πλανήσῃ. ³ soit erreur ou feinte εἴτε πλάνη εἴτε προσποιήσις. ⁴
 abattre par les revers γὰ καταβάλλεται ἀπὸ τὰ ἀτυχήματα (ἀπὸ
 τὰς ἤττας. ⁵ issus de plus antiques familles καταγομένους ἐκ
 τῶν ἀρχαιοτέρων οἰκογενειῶν. ⁶ né de lui seul γεννηθέντα ἀφ'
 ἑαυτοῦ (μὴ ὀφείλοντα εἰς οὐδένα τὸ στέμμα του καὶ τὴν δόξαν του).
⁷ ne l'appelait pas assez impérieusement δὲν τὸν ἐκάλει ἀρ-
 κετὰ ἐπιτακτικῶς. ⁸ pilleut impitoyablement λεηλατοῦσιν ἀνηλεῶς.
⁹ qu'il les prodigue vainement οὐ τὰς (ἀπειλὰς καὶ μορφὰς) ἐπι-
 दाφιλεύει ἐπὶ ματαίῳ. ¹⁰ les autres arcs αἱ ἄλλαι ἐξάψεις. ¹¹ af-
 faisement κατὰπτωσις ἠθική, ἐνταῦθα μάλλον: κατεννασμός.

Σελ. 84. ¹ atténuer la peine qu'il a causée γὰ ἐλαττώσῃ
 τὴν λύπην τὴν ὁποίαν ἐπροξένησεν. ² si les vivres sont suffisant
 ἐὰν αἱ ζωοτροφίαι εἶνε ἐπαρκεῖς. ³ de leur toits de chaume ἀπὸ
 τὰς στέγας τὰς καλαμοσκεπεῖς. ⁴ le mal s'accrut τὸ κακὸν κατέστη
 πολὺ μεγαλύτερον. ⁵ plusieurs m. de livres pesant πολλὰς χιλιά-
 δας λιγρῶν βάρους. ⁶ ces transports étaient organisés eu ba-
 taillons et en escadrons αὐτὰ τὰ μέσα τῆς μεταφορᾶς (ζωοτρο-
 φῶν, φορβῆς, ὑλικοῦ πολέμου) ἦσαν διοργανωμένα κατὰ τάγματα
 καὶ κατὰ ἕλας. ⁷ chargées d'équipages militaires φοριωμένοι
 μὲ στρατιωτικὰς ἀποσκευὰς. ⁸ caissons d'ambulance φορεῖα περι-
 έχοντα τὰ χρειάδη κινητὰ νοσοκομεῖα. ⁹ fut vicieuse ἐπῆρξεν ἐλατ-
 τωματικῆ.

forme des p. vacantes ζητεῖ πληροφορίας διὰ τὰς κενὰς θέσεις.
 9 quelles actions d'éclat? ποίας πράξεις ἡρωϊκάς; 10 il les
 nomme officiers τοὺς προβιβάζει ἀξιωματικούς. 11 sur le champ
 αὐτοστιγμεί. 12 c'est ainsi qu'il f. ai. la g. la gloire et lui
 οὕτω καθιστᾷ προσφιλεῖ τὸν πόλεμον, τὴν δόξαν καὶ τὸν ἑαυτὸν του.
 13 coule parallèlement ὄρει παραλλήλως.

Σελ. 90. 1 tant que sa direction le permit ἐφ' ὅσον ἡ
 διεύθυνσίς του (τοῦ ποταμοῦ) τὸ ἐπέτρεψε. 2 ses corps d'élite τὰ
 ἐκλεκτὰ σώματα (τοῦ στρατοῦ του). 3 pour atteindre et traverser
 διὰ τὰ φθάσουν καὶ διέλθουν. 4 Nous touchions à la frontière
 russe προσεγγίζομεν τὰ ῥωσικὰ σύνορα. 5 achevant de réunir
 συμπληρῶν τὴν συγκέντρωσιν. 6 en une seule masse ἓνα μόνον
 ὄγκον (ἀποτελοῦσαι αἱ στρατιαί).

Σελ. 91. 1 six équipages de pont ἐξ ἀποσκευαὶ διὰ κατασκευὴν
 γεφυρῶν. 2 de caissons d'artillerie κιβώτια πυροβολικοῦ. 3 à
 quelques pas εἰς ἀπόστασιν ὀλίγων βημάτων. 4 étaient seules en
 retard καθυστεροῦν μόνον. 5 verser leur sang pour le vain-
 quer τὰ χύσουν τὸ αἷμα των ὑπὲρ τοῦ νικητοῦ. 6 qui avait terrassé
 δοτις ἐνέπνευσε τὸν τρόμον. 7 lorsqu'on considèrait ὅταν ἐλάμ-
 βανέ τις ὑπ' ὄψιν. 8 faisait servir se conquêtes à conquérir
 ἐχρησιμοποίει τὰς κατακτήσεις της διὰ τὰ κατακτᾷ. 9 quant à nous
 ὅσον δ' ἀφορᾷ ἡμᾶς. 10 de se montrer en maîtres τὰ ἐπιδεικνύ-
 ωνται ὡς κυρίαρχοι. 11 enflés de leur hauts faits ἐξογκωμένα μὲ
 τὰ κατορθώματά των. 12 désœuvrement ἀργία. 13 avait souvent
 rebuté πολλάκις δυσηρέστησε. 14 il fallut transiger ἐδέησε τὰ
 ἐπέληθη συμβιβασμός. 15 ou plutôt cette maraude ἢ μᾶλλον αὐτὴ
 ἢ διαρπαγὴ (καὶ ὀλιγάτερον ὀπὸ ληλασία).

Σελ. 92. 1 pour les reprimer διὰ τὰ τὰς καταστείλη (τὰς
 ταραχάς). 2 ces t raineurs οἱ ἀργοποροῦντες. 3 les dernières le-
 vées (ὑπονοεῖται: des soldats) ἡ τελευταία στρατολογία. 4 à leurs
 figures martiales εἰς τὰ ἀρήϊα πρόσωπά των. 5 dignes d'eux
 ἀντάξιοί των. 6 l'ascendant τὴν ἐπιρροήν, τὸ γόητρον. 7 se citer
 soi-même τὰ ἀναφέρει τὸν ἑαυτὸν του (ὡς παράδειγμα). 8 on était
 sans cesse mis à l'épreuve ὑπεβάλλοντο ἀδιαλείπτως ὑπὸ δοκιμα-

σίαν. ⁹ se faisant valoir au dela de la vérité *ἐξαίροντες ἑαυτοὺς ὑπὲρ τὰ ὄρια τῆς ἀληθείας*. ¹⁰ quant ὅσον δ' ἀφορᾷ. ¹¹ en avaient amolli plusieurs *τοὺς περισσοτέρους ἐξ αὐτῶν (τῶν παλαιῶν στρατηγῶν) εἶχον κ' ατασίσθη μολθακούς*. ¹² selon lui *κατ' αὐτόν (κατὰ τὴν γνώμην του)*.

Σελ. 93. ¹ à la prodigalité *εἰς τὰς μεγάλας δαπάνας*. ² à une aisance *εἰς εὐμάρειαν*. ³ que la guerre exposait ensuite *τὰς ὁποίας (τὰς γαίας) ὁ πόλεμος ἐξέθητο (εἰς τὴν ἀπώλειαν) κατόπιν*. ⁴ pour les r. d. la dépendance *διὰ τὰ τοὺς συγκρατῆ ὑποχειρίους*. ⁵ le dispensateur de cette gloire *ὁ διανομεὺς τῆς δόξης*. ⁶ quoique si haut par venu *ἂν καὶ ἔφθασε τόσον ὑψηλά*. ⁷ qu'on se repentirait d'avoir laissé échapper *θὰ μετεμελοῦντο ἂν ἄφρονον τὰ τοὺς διαφύγη (ἢ εὐκαιρία)*. ⁸ la victoir du j. v. t. c. de la veille! *ἢ νίκη τῆς ἡμέρας θὰ καθίστα παλαιὰν τὴν νικὴν τῆς παραμονῆς!* ⁹ la renommée *ἢ φήμη, ἢ δόξα*. ¹⁰ de qui p. dépendait tout *ἐκ τοῦ ὁποίου ἐν τούτοις τὸ πᾶν ἐξηρτάτο*.

Σελ. 94. ¹ les exploits *τὰ κατορθώματα*. ² il fallait d. é. de l'armée *ἔπρεπε λοιπὸν τὰ ἀνήκουν εἰς τὸ στράτευμα*. ³ rassasier *τὰ κορέση*. ⁴ tout nous était c. avec lui *τὸ πᾶν ἦτο κοινὸν μεταξὺ ἡμῶν καὶ ἐκείνου*. ⁵ son effervescence *ἢ ὁρμή της (τῆς νεότητος)*. ⁶ enflammé à la lecture *ἐνθουσιασθῆ εἰς τὴν ἀνάγνωσιν*. ⁷ exaltation *ἐξαψιν ἐνθουσιασμοῦ*. ⁸ que nous en eu. s. les lieux à notre portée *τὰ συναισθανώμεθα ὅτι εὐρισκόμεθα πλησίον τῶν πεδίων τῶν μαχῶν*. ⁹ paladins *(μὲ τὴν λέξιν αὐτὴν ἐννοεῖ ἐνταῦθα τοὺς μεγαλοργήσαντας ἐν πολέμῳ)*. ¹⁰ ne se serait pas élançé plein de joie et d'espoir *δὲν θὰ ἐρρίπτετο πλήρης χαρᾶς καὶ ἐλπίδος*. ¹¹ les générations nouvelles *οἱ νέοι γενεαί*. ¹² s'estimait plus que le seigneur *ἐξετίμα τὸν ἑαυτὸν του, ἔθεώρει τὸν ἑαυτὸν του ἀνώτερον ἀπὸ τὸν τιμαριούχον*. ¹³ l'habitude entraînait les uns *ἢ ἐξίς παρέσυρε τοὺς μὲν*.

Σελ. 95. ¹ cantonnements *τῶν σταθμῶν ὅταν σταθμεύωσι τὰ στρατεύματα ἐν ἀπραξία*. ² et nous rendrait à nos foyers *καὶ θὰ μᾶς ἀπέδιδεν εἰς τὰς ἐστίας μας*. ³ aux confins de l'Europe *τὰ τελευταῖα ὄρια τῆς Εὐρώπης*. ⁴ la grandeur de l'entreprise *τὸ*

μεγαλειον τῆς ἐκστρατείας. ⁵ qui y coopérait ἤτις συνέπρατιεν. ⁶ le plus froids οἱ ψυχραιμότεροι. ⁷ le fond de l'armée τὸ βάθος ἢ οὐσία τοῦ στρατοῦ.

Ἡ Κοζόμυβα.

Σελ. 96. ¹ descendit κατέλυσε. ² au ret...en Italie ἐπανερχόμενος ἐκ ταξειδίου ἀνὰ τὴν Ἰταλίαν. ³ pour se singulariser ἵνα διακρίνωνται τῶν ἄλλων. ⁴ nil admirari μηδὲν θαυμάζειν (φράσις τοῦ Ὀρατίου).

Σελ. 97. ¹ La transfiguration ἡ μεταμόρφωσις (τοῦ Ῥαφαήλου). ² manquait de... ἐστρεῖτο. ³ les tristes dispositions et partagées p. le c. Nevil τὰς δυσμενεῖς ταύτας διαθέσεις συνεμερίζετο ὁ συνταγματάρχης Νέβιλ. ⁴ ne voyait... que par les yeux de M. Lydia ἔβλεπε τὰ πράγματα διὰ τῶν ὀφθαλμῶν τῆς Δδος Λυδίας. ⁵ il invita à diner ἐκάλεσεν εἰς γεῦμα. ⁶ le merite τὸ πλεονέκτημα. ⁷ au dessert κατὰ τὰ ἐπιδόρπια. ⁸ parlèrent chasse ὠμίλων περὶ κνηγίου. ⁹ on y voit force sangliers βλέπει τις ἐκεῖ μέγα πλήθος ἀγριοχοίρων. ¹⁰ l'on se f. une m. affaire δὲν ξεμπερδεύει κανεὶς εὐκόλα (γαλλισμός). ¹¹ taillis λόχμη, θάμνος πυκνός. ¹² mouflon μούσμονας (ἄγριος κριός, καλούμενος καὶ πρόβατον τῆς Κορσικῆς). ¹³ fourmillent βρούθουσι. ¹⁴ depuis la grive j. à l'homme ἀπὸ τὴν κίχλην μέχρι τοῦ ἀνθρώπου.

Σελ. 98. ¹ tête à tête πολὺ πλησίον. ² pendant que v. chass. je dessin. ἐνῶ σεῖς θὰ ζωγραφῆτε, ἐγὼ θὰ κνηγῶ. ³ album λεύκωμα ⁴ on s'enquit ἐξήτησαν πληροφορίας. ⁵ se prop. d. decouvrir ἐσκοπεῖ νὰ ἀνακαλύψῃ. ⁶ pour décom. l'app. qui dev. le recevoir ἵνα διαλύσῃ τὴν μίσθωσιν τοῦ οἰκήματος, τὸ ὁποῖον θὰ ἐδέχετο αὐτόν. ⁷ faire voile νὰ ἀποπλεύσῃ. ⁸ telles quelles καλά, κακὰ ἀδιάφορον. ⁹ la bouillabaisse πλακὴ. ¹⁰ il s'arrangerait p. r. les côtes ἵνα προσπαθῆσῃ νὰ παραπλεύσῃ τὰς ἀκτὰς. ¹¹ tout était emballé τὰ πάντα ἦσαν εἰτοιμα. ¹² Canebière Κανεβιέρη (ὠραῖα ὁδὸς τῆς Μασσαλλίας). ¹³ l'aborda ἐπλησίασεν αὐτόν. ¹⁴ le pet. cousin du parrain τὸν δεύτερον ἐξάδελφον τοῦ ἀναδόχου. ¹⁵ pays tal τόπος γεννήσεως.

Σελ. 99. ¹ chass. à p. de la garde εὐζωνοὶ σωματοφύλακες. ² l'Autre ὁ ἄλλος (οὕτω ἐκαλεῖτο ὁ Αὐτοκράτωρ Ναπολέον ὑπὸ τῶν ὀπαδῶν του). ³ qu'il vienne ἵνα αὐτὸς ἔλθῃ. ⁴ autre arme ἄλλο στρατιωτικὸν σῶμα. ⁵ mal de mer ναυτία. ⁶ à la petite moue ἐκ τοῦ ἐλαφροῦ μορφασμοῦ. ⁷ de caporaux τῶν δεκανέων. ⁸ se chargeait ἀνέλαβε τὴν φροντίδα. ⁹ on ne s'apercevrait pas δὲν θὰ παρετήρει τις. ¹⁰ de père en fils ἀπὸ πατρὸς εἰς υἱόν. ¹¹ par charité ἐξ εὐσπλαγχνίας. ¹² sans conséquence ἄνευ συνεπειάς τινός, ἄνευ ὑποχρεώσεως. ¹³ le coeur ferme com. un roc, sur mer com. sur terre ἡ καρδία εἶναι ὡς βράχος καὶ εἰς τὴν θάλασσαν καὶ εἰς τὴν ξηράν. ¹⁴ l'emmener νὰ τὸν πάρετε.

Σελ. 100. ¹ de la yole τῆς λέμβου. ² le teint basané μετ' ὄψιν ἡλιοκαῆ. ³ l'air franc et spir. τὸ ἦθος ἄδολον καὶ ἀγχίνου. ⁴ ôta sa casquette ἀφῆρεσε τὸν πῖλον του. ⁵ sans embarras ἄνευ ἀμηχανίας (ἀβιάσιως). ⁶ un signe de tête amical φιλικὸν νεῦμα τῆς κεφαλῆς. ⁷ il est sans gêne εἶνε ἄνευ τρόπων. ⁸ index ὁ δείκτης (ὁ πρῶτος δάκτυλος τῆς χειρός). ⁹ le langage des signes ἡ γλῶσσα τῶν σημείων. ¹⁰ avaient quelque chose des travers dans la tête εἶχον ἔλλειψιν τινα τοῦ ἐγκεφάλου (καὶ τὸς ἔλειπε). ¹¹ compagne de voyager συνταξειδιώτης. ¹² ils ont bonne tournure ἔχουν ὠραῖον παράστημα. ¹³ coup de coude κτύπημα διὰ τοῦ ἀγκῶνος. ¹⁴ comprimant συγκρατῶν. ¹⁵ il sortait du 7e léger ἀπελύετο τοῦ 7ου εὐζωνικοῦ συντάγματος.

Σελ. 101. ¹ c'est ma seul campagne εἶνε ἡ μόνη ἐκστρατεία μου. ² elle compte double ἀξίζει διὰ δύο. ³ eût traduit μεταφράση. ⁴ un accent prononcé μετ' ἰσχυρὸν τόνον (δηλ. μετ' ἐξινίζουσαν προφοράν). ⁵ nul s'est prophète en son pays οὐδεὶς προφήτης δεκτὸς ἐν τῇ πατρίδι του. ⁶ ton dégagé ἀνευλαβῆς τρόπος. ⁷ s'empêcher de rare νὰ ἀποφύγῃ τὸν γέλωτα. ⁸ inimitié personnelle προσωπική ἐχθρα. ⁹ avant-goût προοίμιον. ¹⁰ des singularités τῶν παραδόξων. ¹¹ de noter le trait sur son journal νὰ σημειώσῃ τὸ γεγονός ἐν τῷ ἡμερολογίῳ της. ¹² en semestre ἐξάμηνον (ἐξάμηνος ἄδεια). ¹³ en demi-solde εἰς τὸ ἡμισυ τῆς μισθοδοσίας (εἰς διαθεσιμότητα). ¹⁴ léger d'espoir léger d'argent,

comme dit la chanson με δλίγας ἐλπίδας, με δλίγα χορήματα, καθως λέγει ἐν ᾄσμα.

Σελ. 102. ¹ retournant entre s doigts u. p. d'or περιστρέφων μεταξὺ τῶν δακτύλων του χρυσοῦν νόμισμα. ² p. l. glisser poliment ἵνα ἐμβάλη αὐτὸ (τὸ νόμισμα) εὐσχήμως. ³ d'un ton d. b. humeur με εὐθυμον ὕφος. ⁴ vous n'avez pas de quoi δὲν ἔχετε τι (δὲν ἔχετε χορήματα). ⁵ tenez, caporal κρατήσατε (λάβετε), δεκα-νεῦ. ⁶ de f. entrer νὰ ἐμβάλη. ⁷ se redressa ἀνεστρωλώθη. ⁸⁻⁹ avec emportement με δργήν. ¹⁰ il ecl. d. rire ἐξεροάγη εἰς γέλωτα. ¹¹ tout ébahi ὅλως ἐνός. ¹² reprenant s. serieux ἀναλαβὼν σοβαρὸν ἦθος. ¹³ il y a d. m. compatriotes ὑπάρχουσι συμπατριῶταί μου. ¹⁴ se laissant aller à la renverse ἀναροίρας ἑαυτὸν πρὸς τὰ ὀπίσω. ¹⁵ se mit à r. d. pl. belle ἤρχισε νὰ γελᾷ ἀπὸ καρδίας. ¹⁶ d. si bon grâce με τόσην εὐχαρίστησιν. ¹⁷ en choeur ἐν χορῶ (ἐξεροάγησαν εἰς γέλωτα συγχρόνως). ¹⁸ le quiiproquo ἢ παρανόησις (λέξις λαϊνική). ¹⁹ j. n. l'ai compris qu'à l'instant μόλις τὸ ἤνόησα. ²⁰ d. galon sur l. habits σήματα βαθμοῦ (γαλόνια) ἐπὶ τῶν ἐνδυμάτων των. ²¹ quelques communes κοινότητες. ²² se choisirent des chefs ἐξέλεξαν ἀρχηγούς.

Σελ. 103. ¹ nous tenons à honneur θεωροῦμεν τιμήν. ² méprise λάθος. ³ petit orgueil μικροῦπερηφάνεια (μικροφιλοτιμία). ⁴ je ne vous en veux p. l. m. du monde δὲν εἶμαι καθολκληρίαν ὠργισμένος ἐναντίον σας. ⁵ présenté παρουσιασθεῖς (συσταθεῖς). ⁶ à se guind sur l. pont. εἰς τὸ νὰ ἀνέλθῃ εἰς τὸ κατάστωμα. ⁷ fort pénaud λίαν κατησχυμένος. ⁸ le pria à souper τὸν ἐκάλεσεν εἰς δεῖπνον. ⁹ poignées de main χειραΐαί. ¹⁰ fron. bien un peu de sourcit πράγματι συνωφρωώθη δλίγον. ¹¹ son hôte ὁ δημοτρόπεζός της. ¹² un certain j. n. sais quoi arist. κἄν τι τὸ ἀριστοκρατικόν. ¹³ infanterie en tirailleurs σῶμα ἀκροβολιστῶν.

Σελ. 104. ¹ poursuivit le colonel ἐξηκολούθησεν ὁ συνταγματάρχης. ² il doit m'en souvenir δφείλει νὰ με ἐνθυμῆται διὰ τοῦτο. ³ la retraite décidée ἀποφασισθείσης τῆς ὑποχωρήσεως. ⁴ à filer grand train νὰ ὑποχωρῶσι τροχάδην. ⁵ revanche ἐκ-

δίκησις. ⁶ mes drôles οἱ γελοῖοί μοι (οἱ ἀχρεῖοι). ⁷ s'étaient f. en carré ἔσχημάτισον τετραγώνον. ⁸ fanfares παιᾶνες. ⁹ au lieu de mordre s. l. fr. du carré ἀντὶ νὰ διαορρήξωσι τὸ μέτωπον τοῦ τετραγώνου. ¹⁰ la diable de musique συγκεχυμένη μουσική (διαβολομουσική). ¹¹ crassés à force de tirer πυρωμένα ἀπὸ τὴν πολλὴν χρῆσιν. ¹² je serrais la botte ἔσφιγγα τὸ ὑπόδημα ἐπὶ τοῦ ἵππου. al capello bianco εἰς τὸν λευκὸν πῖλον (φράσις Ἰταλική). ¹³ me traversa la poitrine διεπέρασε τὸ στήθος μου.

Σελ. 103. ¹ les yeux brillaient οἱ ὀφθαλμοὶ ἐσπινδιροβόλουν. ² rap. leur aigle ἔσωσαν τὸν ἀετὸν των (τὴν σημαίαν των). dans la plaine de Victoria εἰς τὴν πεδιάδα τῆς Βικτωρίας (εἰς τὸ βόρειον μέρος τῆς Ἰσπανίας, ὅπου ὁ Οὐδέλλιγκτον ἐνίκησε τὸν Γαλλικὸν στρατὸν τῆ 21 Ἰουνίου 1813). ³ par hasard κατὰ τύχην ⁴ vit-il encore? ζῆ ἄκόμη; ⁵ sur un champ de bataille εἰς πεδῖον μάχης. ⁶ il y a deux ans πρὸ δύο ἐτῶν. ⁷ Ajaccio Αἰάκειον (ἡ κυριώτερα πόλις τῆς νήσου Κορσικῆς. Ἐν αὐτῇ ἐγεννήθη ὁ μέγας Ναπολέων τῆ 15 Αὐγούστου 1769). ⁷ par d. m. pl. ou m. catholiques μὲ τρόπους κατὰ τὸ μᾶλλον καὶ ἦτον καθολικοὺς (μὲ θεαρέστους τρόπους). ⁸ se sentit saisir ἠσθάνθη ἑαυτὴν καταλαμβανομένην. ⁹ les habitudes insociables ἀκοινωνήτοι ἔξεις (δηλ. τὸ ἀκοινωνήτων τῶν κατοίκων). ¹⁰ coup de tête ἀπερισκεψία. ¹¹ de son mieux ὅσον ἠδύνατο κάλλιον.

Σελ. 106. ¹ se passaient comme il suit διήρχοντο ὡς ἀκολούθως. ² dessinait ou écrivait ἐξωγράφιζεν ἢ ἔγραφεν. ³ afin d. p. dater s. lettres d' Ajaccio ἵνα δύναιται νὰ χρονολογῇ τὰς ἐπιστολάς της ἐκ τοῦ Αἰακείου. ⁴ regagnait l'auberge ἐπέστρεφεν εἰς τὸ ξενοδοχεῖον. ⁵ de petite taille μικροῦ ἀναστήματος (μικροσωμος). ⁶ trouée aux coudes τετριμμένος εἰς τοὺς ἀγκῶνας. ⁷ une gourde en bandoulière κολοκύνθη ἀνησθημένη διὰ λωρίδος. ⁸ la crosse τὸ κοντάκιον (ὄπλον). ⁹ à l'arçon de la selle ἐπίππιον (ιδίως τὸ χαμηλὸν μέρος τῆς σέλλας). bourgeois ιδιώτης, πολίτης (οἰκοκύρης). ¹⁰ bleu foncé βαθέως κυανοῦ χρώματος. ¹¹ mezzaro πέπλος μετάξιμος (λέξις Ἰταλική, σημαίνουσα πέπλον καλύπτοντα τὸ ἥμισυ τοῦ προσώπου μόνον). ¹² qui sied si bien aux femmes ὅστις ἀρ-

μόζει τόσον καλῶς εἰς τὰς γυναῖκας. ¹³ de lon. nattes d. ch. châtains μακροῖς πλόκαμοι κασιανοχρόου κόμης. ¹⁴ turban τιάρα. ¹⁵ elle donna un c. d. houssine à sa monture ἔδωκε κτύπημα μαστιγίου εἰς τὸν ἵππον της (ἐμάστιξε τὸν ἵππον της).

Σελ. 107. ¹ prenant l. g. trot με δρόμον γοργόν. ² sauta lest. à bas ἐπήδησεν ἐλαφρὰ ἐπὶ τοῦ ἐδάφους. ³ sans qu'el. levat les yeux χωρὶς νὰ ὑψώσῃ τοὺς ὀφθαλμούς. ⁴ lui désigna du doigt ἔδειξεν αὐτῇ διὰ τοῦ δακτύλου. ⁵ interdite ἀμνηχανοῦσα. ⁶ on ne s'embrasse pas dans la rue δὲν ἐναγκαλιζονται ἐν τῇ ὁδῷ. ⁷ si elle ne s'était nommée ἐὰν δὲν ἔλεγε τὸ ὄνομά της. ⁸ vous voudrez bien θὰ ἔχητε τὴν καλωσύνην.

Σελ. 108. ¹ cette maudite auberge αὐτὸ τὸ κατηραμένον ξενοδοχεῖον. ² de se joindre à nous νὰ κάμῃ συναναστροφήν με ἡμᾶς (νὰ παρακαθήσῃ εἰς τὴν τράπεζάν μας). ³ qui n. s. f. p. trop prier ὅστις δὲν ἀντέτεινεν ἐπὶ πολύ. ⁴ pièce δωμάτιον. ⁵ servait au col. d. sal. et de salle à manger ἐχορησίμευεν εἰς τὸν συνταγματάρχην ὡς αἰθουσα ὑποδοχῆς καὶ ὡς ἐστιατόριον. ⁶ très effarouchée λίαν συγκεχυμένη. ⁷ gens du monde ἄνθρωποι ὑψηλῆς κοινωνικῆς τάξεως. ⁸ il n'y avait rien qui sentit la province οὐδὲν ὑπῆρχε τὸ ἐπαρχιωτικόν. ⁹ l'étrang. sauv. la gaucherie τὸ ἡθὸς της ἐκάλυπτε τὴν ἀγροικίαν της. ¹⁰ sa suite ἡ ἀκολουθία του. ¹¹ condescendance φιλοφροσύνη. ¹² de lui f. dresser un lit dans sa propre chambre νὰ ἐτοιμάσῃ δι' αὐτὴν μίαν κλίνην εἰς τὸν ἴδιον αὐτῆς κοιτῶνα. ¹³ balbutia ὑπετονθόρρισε (ἐπιθύρρισε). ¹⁴ les petits arrangements αἱ μικραὶ διορθώσεις (τοῦ καλλωπισμοῦ της). ¹⁵ par la poussière et le soleil με τὸν κοπιόρτον καὶ τὸν ἥλιον. ¹⁶ venaient de déposer μόλις εἶχον ἀποθέσῃ. ¹⁷ sont-elles à vous? εἶπε ἰδικά σας; ¹⁸ au colonel (ἀνῆκουσιν) εἰς τὸν συνταγματάρχην. ¹⁹ il s'en sert trop bien τὸ μεταχειρίζεται θαναύσια. ²⁰ pièces κομμάτια (κυνηγίου), ²¹ aussitôt s'établit πάραυτα ἤρχισε.

Σελ. 109. ¹ tout d'un coup αἴφνης. ² tout à l'heure πρὸ ὀλίγου. ³ de gros calibre μεγάλης ὀκλήης. ⁴ s'embarrassait εὐρίσκετο ἐν ἀμνηχανίᾳ. ⁵ fort à pr. pour l. tirer d'affaire λίαν κατάλληλον

ἵνα ἐξαγάγη αὐτὸν τῆς ἀμηχανίας. ⁶ en bonne catholique ὡς καλὴ Καθολικὴ (Χριστιανή). ⁷ l'espèce de contrainte τὸ εἶδος τῆς συνστολής. ⁸ dans la pièce voisine εἰς τὸ παρακείμενον δωμάτιον. ⁹ qu'ils aur. b. l. t. de causer οὐ θὰ εἶχον ἀρκετὸν καιρὸν νὰ συνομιλήσωσι. ¹⁰ où il devait f. sa résidence ὅπου αὐτὸς ἐπρόκειτο νὰ διαμείνη. ¹¹ retirèrent ἀπεσύρθησαν. ¹² détachait ἀπέσπα (ἀφήρει). ¹³ busc λωρὶς περισηθίου. ¹⁴ de son naturel ἐκ φύσεως. ¹⁵ feignant προσποιηθεῖσα.

Σελ. 110. ¹ monté en nacre et en argent κεκοσμημένον διὰ μαργαρίτου καὶ ἀργύρου. ² méchants gens κακοὶ ἄνθρωποι (κακοῦργοι). ³ faisait le geste προσεποιεῖτο. ⁴ de haut en bas ἐκ τῶν ἄνω πρὸς τὰ κάτω. ⁵ mais ce n'est p. c. qu'il faut le tenir ἀλλὰ δὲν τὸ κρατοῦν κατ' αὐτὸν τὸν τρόπον. ⁶ sur son séant ἐπὶ τοῦ καθίσματός της. ⁷ en remontant le coup προσποιηθεῖσα κτύπημα πρὸς τὰ ἄνω. ⁸ heureux les gens εὐτυχεῖς οἱ ἄνθρωποι. ⁹ soit que εἴτε. ¹⁰ soit qu'il souffrit εἴτε ἐστενοχωρεῖτο (ἐντρέπεται). ¹¹ dès le lendemain εὐθὺς τὴν ἐπαύριον. ¹² le bourg ἡ κωμόπολις. ¹³ Cargese Καργέζε (ἀπέχουσα 13 μίλια ἀπὸ τοῦ Αἰακείου). ¹⁴ Marboeuf Μαρμπέφ (ἦτο διωρισμένος διοικητὴς τῆς Κορσικῆς, καθ' ἣν ἐποχὴν ἡ νῆσος αὕτη ἐδόθη εἰς τοὺς Γάλλους ὑπὸ τοῦ Γενέζε). ¹⁵ sans le moindre alignement ἄνευ τῆς ἐλαχίστης εὐθυγραμμίας. ¹⁶ auge ἀοδάνιον (κοινῶς γούρα).

Σελ. 111. ¹ frais communs κοινῆ δαπάνη. ² pour contribuer ὡς συνεισφορά (ἵνα χρησιμεύσῃ ὡς συνεισφορά). ³ combat de générosité ἄμιλλα γενναιοδωρίας. ⁴ les oisifs οἱ ἀργοί (οἱ μὴ ἔχοντες ἐργασίαν). ⁵ aux deux extrémités εἰς τὰ δύο ἄκρα. ⁶ en granit et en schiste ἐκ γρανίτου καὶ σχιστολίθου. ⁷ ce sont les tours εἶνε οἱ πύργοι. ⁸ sans que la fortune décidât entre elles χωρὶς ἢ τύχη νὰ ἀποφασίξῃ μεταξὺ αὐτῶν. ⁹ occupent le côté nord κατέχουσι τὸ βόρειον μέρος. ¹⁰ est côté opposé εἰς τὸ ἀπέναντι μέρος. ¹¹ de convention tacite σιωπηρᾶς συμφωνίας. ¹² pour éviter un détour ἵνα ἀποφύγῃ τὸν γύρον. ¹³ une ruelle μία ἀτραπός.

Σελ. 112. ¹ tu seras vengé ! θὰ ἐκδικηθῆς. ² qu'elles et

bar. dep. peu *δι ταῦτα* (τὰ) *παράθυρα* εἶχον *φραχθῆ* πρὸ *μικροῦ*.
³ *ὀνομάζονται* *archere*. ⁴ en forme de meurtrières *ὡς* *πολεμή-*
στραν ⁵ *ménagées* ent. d. gros b. av. on bonche *κατασκευαζό-*
μεναι *μεταξὺ* *χονδρῶν* *ξύλων* *μετὰ* *τῶν* *ὁποίων* *φράσσειται* τὸ *χαμηλὸν*
μέρος *τοῦ* *παραθύρου*. ⁶ tirer à couvert *ἐν* *πυροβολῆ* *ἐκ* *τοῦ* *ἀσφα-*
λοῦς (*κεκρυμένος*) ⁷ les lâches *οἱ* *ἄνδρῳι*. ⁸ pour les neutres
διὰ *τοὺς* *ἀδιαφόρους*. ⁹ peut-être n'eus. ils p. laissé *ἕως* *δὲν* *θὰ*
ἄφιναν *ποσῶς*. ¹⁰ la bravade *τὴν* *προσβολὴν* (*τὴν* *τόλμην*). ¹¹ je
sens d. l. poud. en l'air *αἰσθάνομαι* *ὄσμην* *πυρίτιδος*. ¹² à bon
marché *εὐθηνόν*.

Σελ. 113. ¹ que de coutume *παρὰ* *τὸ* *σύνθητες*. ² où... je t'ac-
compagne? *ποῦ* *θέλεις* *ἐν* *ἀε* *συνοδεύσω*; ³ boîte à cartouches
φυσιογιοθήκη. ⁴ à la bonne heure *πολὸν* *καλά* (*ὡς* *ἦναι!*). ⁵ tenez
vous immobile *σταθῆτε* *ἀκίνητος*. ⁶ à un demi-mille du vil-
lage *εἰς* *ἀπόστασιν* *ἡμίσεως* *μιλίου* *ἀπὸ* *τοῦ* *χωρίου*. ⁷ faisait un
coude *ἔκαμε* *κλίσιν* (*ἔκαμπιεν*). ⁸ pyramide de branchages *πυρα-*
μῖς *κλάδων*. ⁹ amoncelés *σεσωρευμένον*. ¹⁰ devant ce tas de feu-
illage *πρὸ* *τοῦ* *σωροῦ* *ἐκείνου* *τῶν* *φυλλωμάτων*. ¹¹ arbousier
κόμαρος (*δένδρον*). ¹² tinta *ἐσήμανε*. ¹³ fondit en larmes *ἀνε-*
λύθη *εἰς* *δάκρυα* (*ἔχυσε* *δάκρυα*). ¹⁴ du pouce *διὰ* *τοῦ* *ἀνίχειρος*.
¹⁵ serments solennels *ἐπίσημοι* *ὄρκιοι*.

Σελ. 114. ¹ Une... de sang *ἐν* *ὑποκάμισον* *κεκαλυμμένον* *μὲ*
μεγάλας *κηλίδας* *αἵματος*. ² deux balles oxidées *δύο* *σφαίρας* *ὀξει-*
δωμένας. ³ l'étreignant *σφίγγασα* *αὐτόν*. ⁴ sans... la tête *χωρὶς*
ἐν *τολμήσῃ* *ἐν* *στρέψῃ* *τὴν* *κεφαλὴν*. ⁵ le grand air *ὁ* *καθαρός*
ἀήρ. ⁶ était hors d'état *δὲν* *ἠδύνατο*. ⁷ de la crise nerveux *τῆς*
νευρικῆς *κρίσεως* (*τοῦ* *ὕστερικοῦ* *ἐρεθισμοῦ*). ⁸ elle semblait en
proie *ἐφαίνετο* *καταληφθεῖσα*. ⁹ tout affarée *ἐπισημένη*. ¹⁰ pas
quelques excuses banales *διὰ* *κοινῶν* (*τετριμμένων*) *ἀπολογιῶν*.
¹¹ fait mille amitiés *στέλλει* *πολλὰ* *χαιρετίσματα*. ¹² je ne l'ai pas
sur moi *δὲν* *τὴν* *ἔχω* *ἐπάνω* *μου*. ¹³ s'inclina *προσέκλινε* (*ὑπέ-*
κλινε).

Σελ. 115. ¹ c'est. . . je viens ici *κατὰ* *παράκλησιν* *τῆς* *σχε-*
δὸν *ἔρχομαι* *ἐδῶ*. ² je voudrais bien *θὰ* *προστίμων*. ³ le cas

que je fais ἐκτιμῶ (δίδω ἀξίαν σοβαρότητα). ⁴ vous ont fait part οἷς ἀνεκοίνωσαν, ⁵ les rapports τὰς σχέσεις. ⁶ des gens faits pour s'estimer ἄνθρωποι ἀξιοὶ ἐκτιμήσεως. ⁷ d'une voix émue μὲ συγκεκριμένην φωνήν. ⁸ aucune relation οὐδεμίαν σχέσηιν. ⁹ sourdement κρυφίως. ¹⁰ la cause indirecte ἡ ἔμμεσος ἀφορμή. ¹¹ l'auteur ὁ αὐτοεργός (ὁ γράφας τὴν ἐπιστολήν). ¹² coupable de plusieurs crimes ἔνοχος πολλῶν ἐγκλημάτων. ¹³ détenu κρατούμενος. ¹⁴ veuillez prendre connaissance λάβετε παρακαλῶ γνῶσιν. ¹⁵ le procureur général ὁ εἰσαγγελεύς. ¹⁶ en détail ἐν λεπτομερείᾳ

Σελ. 116. ¹ un fourbe ἀπατεῶν. ² j'en suis sure εἶμαι βεβαία περὶ τούτου. ³ je vous proposerais θὰ οἷς προέτεινα. ⁴ chez un Barricini εἰς τὸν οἶκον ἐνὸς Βαρρικίνη. ⁵ ne faites pas faire à Orso μὴ ἀναγκάζετε τὸν Ὀρσο. ⁶ qui le couvrirait de honte ὅπερ θὰ τὸν ἐκάλυπτε μὲ αἴσχος (θὰ τὸν ἐστιγματίζειν). ⁷ se fait déraisonner σὲ κάμει νὰ παραλογίζεσαι. ⁸ par la cassette μὰ τὸ κιβώτιον. ⁹ tu m'as fait beaucoup de peine πολὺ μὲ ἐλύπησες. ¹⁰ allait partir ἔμελλε νὰ ἀναχωρήσῃ. ¹¹ de se fouler le pied ἐξήρθρωσε τὸν πόδα του (ἐξαργῆται ἐκ τοῦ ὀ. venait). ¹² de passer chez lui νὰ μεταβῆ εἰς τὴν οἰκίαν της. ¹³ après ce message μετὰ τὴν ἐπιτολήν ταύτην. ¹⁴ ne l'avait pas envoyé chercher δὲν εἶχε στείλει νὰ τὸν ζητήσῃ.

Σελ. 117. ¹ en habit de voyage μὲ ἔνδυμα ταξειδίου. ² aux aguets εἰς ἐνέδραν (ἦσαν) παρεφύλακτον. ³ en droite ligne κατ' εὐθεῖαν γραμμὴν. ⁴ médiocrement surpris ὀλίγον ἐκπεπληγμένος. ⁵ s'accusa de son mensonge ἀπελογήθη διὰ τὸ ψεῦδος της. ⁶ si... ailleurs ἐὰν ἐμένατε εἰς ἄλλην οἰκίαν. ⁷ ce... plaisir θὰ ἦτο μεγίστη εὐχαρίστησις (θὰ ἔχαιρον τὰ μέγιστα). ⁸ ne rien... le doute οὐδεμία νὰ μείνῃ ἀμφιβολία. ⁹ d'étonnement général γενικῆς ἐκπλήξεως. ¹⁰ fronçant le sourcil σκνθρωπάσας. ¹¹ on se moque de nous μᾶς ἐμπαιζουν. ¹² son sang froid τὴν ψυχραιμίαν του. ¹³ rabaissant ses lunettes καταβιάσας τὰ δίοπτρά του. ¹⁴ de... congé θὰ τῷ ἔδιδεν ἐλευθερίαν (θὰ ἔλπε τὴν μίσθωσιν).

Σελ. 118. ¹ qui... conservé ἦτις τὴν διετήρησα. ² de gran-

des... affaire μεγάλοι ατιμίαι ὑποκρίπτονται εἰς αὐτὴν τὴν ὑπόθεσιν.
³ la cartouchière σελάχιον (φουγιγιοθήκη). ⁴ leurs bonnets τοὺς
πίλους των (τὰς σκούρας των, κατὰ κυριολεξίαν). ⁵ c'est un guet-
apens! εἶνε προδοσία. ⁶ à double tour διὰ διπλῆς στροφῆς. ⁷ je
ne suis... noir δὲν εἶμαι ἴσσον διάβολος ὅσον φαίνομαι μαῦρος (πα-
ροικία). ⁸ vous m'étranglez μὲ πρίγετε. ⁹ tu as la l. b. pendue
ποῦ ἔχεις εὐροίαν λόγου, (ἀκονισμένην τὴν γλῶσσάν σου). ¹⁰ vous me
remettez! μὲ ἐνθυμεῖσθε!

Σελ. 119. ¹ ne prenez pas cette peine μὴ λαμβάνετε αὐτὸν
τὸν κόπον. ² s'écrièrent en choeur ἀνεχώρησαν συγχρόνως, ἐν χο-
ζῶ. ³ en question περὶ οὗ ὁ λόγος. ⁴ à la fois ἐν ταυτῶ. ⁵ un
tas de mensonges πλῆθος ψευδολογιῶν. ⁶ en rase campagne εἰς
ἀιοικίην πεδιάδα. ⁷ de bêtise βλακεία (κουταμάρα). ⁸ ne vous
brouillez pas μὴ ἀνακατώροσθε. ⁹ nous avons... à filer κατὰ
πρῶτον πρόπει νὰ ὑπάγωμεν εἰς τὴν δουλειάν μας. ¹⁰ à la hâte ἐν
σπουδῇ. ¹¹ à un coup de sifflet aigu εἰς δξὺν συριγμόν. ¹² comme
par enchantement ὡς διὰ μαγείας.

Σελ. 120. ¹ un faussaire πλαστογράφος. ² j'enverrai ma
plainte θὰ ὑποβάλω τὴν μήνυσίν μου. ³ l'ordre... à Pietranera
ἵνα μὴ διαταρᾶχθῇ ἡ τάξις ἐν Πετρανέρα. ⁴ à reculons δπισθοχω-
ρῶν. ⁵ c'est à vous que j'en destine ἐπιφυλάσσω τοῦτο (τὸ δά-
πισμα) δι' ὑμᾶς. ⁶ qu'elle tordit τὸν ὁποῖον συνέτριψε. ⁷ contre
le chambranle ἐπὶ τοῦ παρασιάτου (τῆς γωνίας). ⁸ de faire re-
traite νὰ ἀναχωρήσῃ. ⁹ g. la justice decide δ,τι ἡ δικαιοσύνη ἀπο-
φασίσῃ, τὴν ἀπόφασιν τῆς δικαιοσύνης. ¹⁰ dans cette maudite affaire
περὶ τῆς κατηγορίας αὐτῆς ὑποθέσεως.

Σελ. 121. ¹ il se fait tard εἶνε ἀργά (ἡ ὄρα παρῆλθε). ²
cela ressemble à de la partialité τοῦτο ὑποδεικνύει μερολη-
ψίαν. ³ que de malheurs πόσα δεινά. ⁴ à vos duels εἰς τὴν μο-
νομαχίαν σας. ⁵ un bon... de couteau καλὴ μαχαιριά, καλὸν μαχαί-
ρωμα. ⁶ qui... à merveille ἡ ὁποία φαίνεται, ὅτι ἐκτελεῖ θαυμάσια.
⁷ les apprêts du déjeuner τὰς ἐτοιμασίας τοῦ γεύματος. ⁸ vous
devez... rencontrer θὰ βιάζεσθε νὰ μὲ συναντήσῃτε. ⁹ à droit

au pistolet ἐπιδέξιος σκοπευτής. ¹⁰ un fusil à deux coups ὄπλον μὲ δύο κάννας. ¹¹ prévenez moi εἰδοποιήσατέ με,

Σελ. 122. ¹ en propres mains εἰς τὰς ἰδίας του χεῖρας. ² qu'il diférait ὅτι ἀνέφερεν. ³ j'at. que la j.ait p. sur vos calomnies θὰ ἀναμείνω τὴν ἐτυμηγορίαν τῆς δικαιοσύνης περὶ τῶν συκοφαντιῶν σας. ⁴ mandés κληθέντων. ⁵ on practiqua κατεσκεύασαν. ⁶ d'intervenir νὰ παρέμβωσιν. ⁷ post-scriptum ὑστερογράφορον (λατιν. φράσις). ⁸ heureuses dispositions ἀρίστας διαθέσεις. ⁹ par ses espions παρὰ τῶν κατασκόπων της. ¹⁰ elle fut...inquiétude κατελήφθη ὑπὸ μεγάλης ἀνησυχίας. ¹¹ en tous sens εἰς πᾶσαν διεύθυνσιν (ἐπάνω κάτω). ¹² sans cesse ἀκαταπαύσιως. ¹³ un mouvement inusité κίνησις ἀσυνήθης.

Σελ. 123. ¹ elle demanda au guide ἠρώτησε τὸν ὀδηγόν. ² qu'ils ne se fussent... ὅτι δὲν συνητηθήσαν. ³ aura pris par le haut θὰ ἐπῆρε τὸν ἐπάνω δρόμον. ⁴ par le bas ἀπὸ τὸν κάτω δρόμον. ⁵ de dissimuler... νὰ ὑποκρίψῃ τὰς ἀνησυχίας της. ⁶ lorsqu'elle... au fait ἀφοῦ αὐτὴ τοὺς κατέστησε γνωστήν. ⁷ la carnacière τὸ σακκίδιον τοῦ κυνηγοῦ. ⁸ parbleu μὰ τὸν Θεὸν (μὰ τὴν ἀλήθειαν), γαλλικὴ ἔκφρασις. ⁹ devina ἐμάντευσεν. ¹⁰ vers une heure περὶ τὴν πρώτην ὥραν. ¹¹ à se mettre à table νὰ καθήσωσιν εἰς τὴν τράπεζαν (εἰς γεῦμα). ¹² sauf le colonel πλὴν τοῦ συνταγματάρχου. ¹³ à califourchon διάσκελα (ὅπως ἰππεύουν οἱ ἄνδρες).

Σελ. 124. ¹ sauter à bas de sa monture νὰ πηδήσῃ κάτω τοῦ ἵππου της (νὰ κατοβῆ). ² du chœur d'Othello τοῦ χοροῦ τοῦ Ὀθέλλου (ἐννοεῖ τὸν χορὸν τῆς δευτέρας πράξεως τοῦ Ἰταλικοῦ μελοδράματος «Ὀθέλλος» τοῦ μουσουροῦ Ροσίνη). ³ cessa de l'étreindre ἔπαυσε νὰ τὴν περιπιτύσσει (τὴν ἀφῆκε). ⁴ tomba à terre ἐπήδησε κατὰ γῆς. ⁵ d'une voix rauque διὰ φωνῆς βραχνάδους. ⁶ à sa pâleur mortelle εἰς τὴν νεκρικὴν της ὠχρότητα. ⁷ l'Iris ἢ Ἴρις (δηλ. ἡ Χίλινα). ⁸ en Italien tel quel εἰς τὴν Ἰταλικὴν ὅπως καὶ ὅπως (εἰς διάφορον Ἰταλικὴν). ⁹ sa serviette damassée τὸ διανθὲς χειρόμακτρον της. ¹⁰ avec instance μετ' ἐπιμονῆς. ¹¹ ce qui le tourmentait le plus τοῦτο ἐβασάνιζε περισσότερον.

Σελ. 125. ¹ ne jugea pas à propos δὲν ἐνόμισε τοῦτο ἀναγ-

καϊον. ² de la charpie *μοτὸς (ξεντόν)*. ³ plus touchée *μᾶλλον συγκεκινημένη*. ⁴ qu'enchantée *παρὰ χαρίεσσα*. ⁵ à les rouler *νὰ τὰς διπλώνωσι*. ⁶ il les a abattus tous les deux *τοὺς ἐφόρευσε καὶ τοὺς δύο*. ⁷ à son air si doux *ἀπὸ τὸν ἡμερον τρόπον του*. ⁸ de porter plainte *νὰ ὑποβάλωσι μήνησαν*. ⁹ de l'enquête du coroner *περὶ τῆς ἀνακρίσεως τοῦ εἰδικοῦ ἀνακριτοῦ*. ¹⁰ la maison de campagne *ἔπανλις*.

Σελ. 126. ¹ avant... assuré *πρὸ τοῦ βεβαιωθῆ*. ² qu'elle ferait en sorte *θὰ κατώρθωεν*. ³ en travers d'une mule *ἐπὶ ἡμιόνου*. ⁴ le lugubre cortège *τὴν πένθιμον πομπήν*. ⁵ des hurlements sauvages *ἀγρίας κραυγὰς*. ⁶ les cahots de la route *τοὺς τιναγμοὺς τοῦ δρόμου*. ⁷ il se heurtait *προσέκόπτεν*. ⁸ quelques bergers rebbianistes *ἑββιανικοὶ ἰνες ποιμένες (τοῦ Della Rebbia)* ⁹ les contrevents *τὰ παραθυρόφυλλα*. ¹⁰ des éclats de bois *σχίζαι ξύλων*.

Σελ. 127. ¹ vous tirez sur des femmes *πυροβολεῖτε ἐπὶ τῶν γυναικῶν*. ² assassiner par derrière *νὰ δολοφονήτε ἐκ τῶν ὀπισθεν*. ³ la foule recula *τὸ πλῆθος ὑπεχώρησεν*. ⁴ de ces fées malfaisantes *τῶν κακοποιῶν ἐκείνων μοιρῶν*. ⁵ dans les veillées d'hiver *κατὰ τὰς χειμερινὰς νυκτερείας (τὰ νυχτέρια τοῦ χειμῶνος)*. ⁶ se dissiper lentement *νὰ διαλύεται βραδέως*. ⁷ que des Corses tiraient *ὅτι Κορσικανοὶ θὰ ἐπυροβολοῦν*.

Le mauvais Zouave = Ὁ κακὸς Ζουάβος.

Σελ. 128. ¹ S.-Marie-aux mines *τῆς Παναγίας τῶν μεταλλείων*. ² d'habitude *συνήθως*. ³ le soleil couché *μὲ τὴν δύσιν τοῦ ἡλίου*. ⁴ pour savourer *ἵνα ἀπολαύσῃ*. ⁵ le poids du travail *τὸ βάρος, ὃ κόπος τῆς ἐργασίας*. ⁶ les apprentis *τοὺς μαθητευομένους*. ⁷ q. longs coups *μερικὲς ποτηριὰς (μεγάλια ποτήρια)*. ⁸ la sortie des fabriques *τοὺς ἐξερχομένους (τὴν ἔξοδον) ἐκ τῶν ἐργοστασίων*. ⁹ comme à regret *ὡσεὶ ἄκων*. ¹⁰ son homme *τὸν ἄνδρα της*. ¹¹ qu'est-ce qu'il lui arrive *τί του ἦλθε, τί ἔπαθε*. ¹² du régiment *ἀπὸ τὸ σύνταγμα [ὅπου ὑπηρέτει ὁ Ζουάβος υἱὸς των]*. ¹³ t. p. blondins *τρία μικρὰ ξανθόμαλλα*. ¹⁴ autour de la nappe *περὶ τὴν*

PIERRE CORNEILLE

A.

Le Cid.

Σελίς 128. ¹ Cid, ἐκ τοῦ ἀραβικοῦ Σεΐδ, ἀρχηγός. Οὕτω ἐπεκλήθη ὁ ἰσπανὸς ἥρωας Ροδρίγος Bias de Rivar, γεννηθεὶς ἐν Βουργὸς περὶ τὸ 1840. Πάντα τὰ δημοτικὰ ἰσπανικὰ ἄσματα ψάλλουσι τὰ κατορθώματα τοῦ ἥρωος τούτου. Ὑπόθεσις τοῦ δράματος εἶνε ὁ ἥρωας τοῦ Ροδρίγου πρὸς τὴν Χιμένην. Ἐν τῷ προσώπῳ τοῦ Ροδρίγου βλέπομεν τὴν διαμάχην τῆς τιμῆς πρὸς τὸν ἔρωτα, ἐν δὲ τῷ τῆς Χιμένης πρὸς τὴν υἱοκὴν στοργήν. ² en plein jour, δημοσίᾳ (ὁ Ροδρίγος εἶχε φονεύσει τὸν πατέρα τῆς Χιμένης ἕνεκα ραπίσματος, ὅπερ ἔδωκεν οὗτος τῷ πατρὶ τοῦ Σιδ.). ³ tu...honneur, μου καταστρέφεις τὴν ὑπόληψιν. ⁴ de Grâce, πρὸς Θεοῦ.

Σελίς 129. ¹ Don Sanche. Ὁ δὸν Σάγχος εἶχεν ἀναλάβει νὰ μονομαχήσῃ πρὸς τὸν Ροδρίγον, ἵνα ἐκδικηθῇ τὸν θάνατον τοῦ πατρὸς τῆς Χιμένης. ² les Maures, τοὺς Μαυρητανούς. ³ va...etc, θὰ μονομαχήσῃ μὲ τὸν δὸν Σάγχον. ⁴ ainsi...s'abat, οὕτω λοιπὸν τὸ θάρρος σου καταπίπτει, ὅταν ἔχεις ἀνάγκην αὐτοῦ. ⁵ non...etc οὐχί εἰς τὴν μάχην. ⁶ je n'ai point de bras, δὲν ἔχω ποσῶς βραχίονας (δύναμιν). ⁷ Si j'eusse...querelle, εἰάν ἐπρόκειτο νὰ πολεμήσω δι' εὐνοίαν μου ὑπόθεσιν. ⁸ je...trahis, θὰ ἐπρόδιδον αὐτούς (δηλ. τὸν βασιλέα μου, τὸν λαόν του καὶ τὴν πατρίδα μου). ⁹ j'en...δέχομαι τὴν ἐπιβουλήν σου. ¹⁰ Je dois...vous, δεῖλω νὰ σεβασθῶ περισσότερο τὸν μαχόμενον ὑπὲρ σοῦ. ¹¹ mon estomac ouvert, ἡ σιγή μου ἀνοικτόν. ¹² qui me perd, ἥτις μὲ φονεύει.

Σελίς 130. ¹ si d'un triste devoir, εἰάν ἐκ θλιβεροῦ καθήκοντος. ² qu'il...moi, σὲ καθιστᾷ ἀνυπεράσπιστον εἰς τὸν ὑπὲρ ἐμοῦ μαχόμενον. ³ ne perds pas la mémoire, μὴ λησμόνει. ⁴ il y va...

πρόκειται οὐ μόνον περὶ τῆς ζωῆς σου, ἀλλὰ καὶ περὶ τῆς δόξης σου.
⁵ dans...vécu, ὅσον ἐνδοξος καὶ ἂν ἐξῆσεν ὁ Ροδρῆγος. ⁶ si peu de
 compte, ὀλίγον λογαριάζεις. ⁷ que...surmonte, χωρὶς νὰ πολεμή-
 σης, θέλεις νὰ ἡττηθῆς. ⁸ pourquoï...διατι δὲν τὴν ἔχεις (τὴν ἀρε-
 τὴν σου) ἢ διατι τὴν εἶχες, (δὶε ἐφόνευσας τὸν πατέρα μου). ⁹ avec
 ...etc. τόσον σκληρῶς. ¹⁰ après...vainqueur, ἀφοῦ ἐνίκησας αὐτόν,
 ἀνέχεσαι νὰ ἡττηθῆς. ¹¹ les Maures défaits, μετὰ τὴν ἦταν τῶν
 Μαυρητιανῶν. ¹² d'autres effets, ἄλλη λαμπρότης (ἄλλα κατορθώ-
 ματα). ¹³ peut tout, τὰ πάντα δύναται. ¹⁴ auprès de mon hon-
 neur, ἀπέναντι τῆς τιμῆς μου.

Σελίς 131. ¹ à poursuivre sa mort, νὰ ἐπιδιώκῃ τὸν θά-
 νατόν του. ² il a quitté le jour, ἀπέθανε. ³ en ce combat, ἐν τῇ
 πάλῃ ταύτῃ. ⁴ en rehausser l'éclat, νὰ ἐπαυξάνῃ τὴν λαμπρότητα
 αὐτῆς. ⁵ défends toi, ὑπερασπίσθημι σεαυτόν. ⁶ don Sanche (ὁ δὸν
 Σάγχος τὴν ἐξήτει εἰς γάμον). ⁷ p. m. af. d'u. cond. ἵνα μὲ λυ-
 τρώσῃς κατασιδάσεως. ⁸ Chimène...ἡ Χιμένῃ εἶνε ἡ ἀμοιβή. ⁹ ce
 mot lâché, ἡ ἐκφυγοῦσα αὕτη λέξις.

B'.

H o r a c e .

Σελίς 132. ¹ c'est...vous, εἶσθε ὀλίγοι ὅπως κατορθώσητε
 τοῦτο. ² Horace, Ὀράτιος (Πρόκειται περὶ τῆς ἐν τῇ Ρωμαϊκῇ ἱστο-
 ρία μάχης τῶν τριῶν Κουριάκων πρὸς τοὺς τρεῖς Ὀρατίους, ὅπως
 τεθῆ τέρμα εἰς τὰς μεταξὺ Ρώμης καὶ Ἀλβης ἔριδας. ³ deux frères
 (οἱ δύο ἀδελφοὶ Ὀράτιοι, οἵτινες εἶχον φονευθῆ εἰς τὴν πρώτην συμ-
 πλοκήν. ⁴ de...contraires, τῆς ἐχθρᾶς ἡμῶν (τῶν Ρωμαίων) τύχης.
⁵ ces marques d'honneur, τὰ σημεῖα ταῦτα τῆς τιμῆς (δηλ. τὰ
 ξίφη τῶν Κουριάκων, οὓς ἐφόνευσε). ⁶ heur, εὐτυχία. Ἡ λέξις αὕτη
 δὲν ἀπαντᾷται μόνῃ, εἰμὴ εἰς τὴν φράσιν tout n'est qu'heur et
 malheur. ⁷ c'est...dois, αὐτὰ (τὰ δάκρυα) μόνον τῇ δρῶν.
⁸ dans...armes, ἐν τῇ ἀτυχίᾳ τῶν ὀπλων. ⁹ par...épandu, διὰ τὸ
 χυθὲν αἶμα (épandu ἀντι répandu). ¹⁰ d'un amant, ἐραστοῦ καὶ
 μνηστῆρος.

Σελίς 133. ¹ Curiace (ὁ εἰς τῶν Κουριάκων ἦτο μνηστῆρ τῆς

Καμίλλης. ² ton...respire, ἡ καρδία σου τὴν ἐπιποθεῖ. ³ où...lais-
sée, οἷαν τὴν εἶχες ἀφήσει. ⁴ attachée...de προσκεκολλημένη εἰς τὰ
βήματά σου (καταδιώκουσά σε). ⁵ elevant...etc. ἐξυμνοῦσα (ἐγὼ)
τὰ κατορθώματά σου. ⁶ que...envie, γὰ φθόσσης εἰς τὸ σημεῖον τοῦ
γὰ μὲ ζηλεύης.

Σελὶς 134. ¹ notre bonheur, τὴν εὐτυχίαν ἡμῶν (τῶν Ρω-
μαίων). ² ce...Rome, ὁ, ὡς ἐκ τοῦ γένους σου δφεῖλεις εἰς τὰ συμ-
φέροντα τῆς Ῥώμης. ³ des bouts de l'univers, ἀπὸ τῶν περάτων
τῆς γῆς. ⁴ en cendre, ἀποτεφρωμένας. ⁵ à s. der. soupir, ψυ-
χοραγοῦντα. ⁶ fait place, ὑποχωρεῖ. ⁷ Vas...plaindre, ὕπαγε εἰς
τὸν ἄδην γὰ θρηνηῖς.

JEAN RACINE

A.

Britannicus.

Σελὶς 135. ¹ quiconque...etc. πᾶς ὁ τολμῶν γὰ θρηνηῖ τὸν
ἐχθρὸν τῆς Ῥώμης. ¹ s'abandonne, παραδίδοται. ² sans escorte,
ἄνευ ἀκολουθίας. ³ il...éloigner, δὲν πρόπει γὰ ἀπομακρύνωμαι.

Σελὶς 136. ¹ s'est déclaré, κατὰ τοῦ Βρετανικοῦ ἐκηρύχθη
ὁ Νέρων. ² Las...craindre, βαρυνθεὶς γὰ ἦναι ἀγαπητός, θέλει γὰ
κατασιῆ ἐπίφοβος. ³ à mon tour καὶ ἐγὼ. ⁴ le jour, τὸ φῶς, τὴν
ζωήν. ⁵ qu'il respire, ἦν ἀναπνέει. ⁶ au temps retournée, νο-
μίζει, οὗ ἐπανῆλθεν εἰς τοὺς χρόνους τῶν ὑπάτων αὐτῆς. ⁷ en père,
ὡς πατὴρ (πατρικῶς). ⁸ il ne finisse, ἐννοεῖται χωρὶς γὰ ἐπαναλη-
φθῆ ἢ πρόθεσις que, καθότι ἡ φράσις αὐτῆ ἐξαριτᾶται ἐκ τῆς λέξεως
grains. ⁹ qu'Auguste...ὅπως ὁ Αὐγουστος ἤρχισεν (δηλ. κακῶς).
¹⁰ il...etc. εἰς μάτην ὑποκρίνεται. ¹¹ je lis, ἀναγινώσκω.

Σελὶς 137. ¹ dans mon flanc, ἐντὸς τῶν σπλάγγων μου.
² pure uses prémices, καλὰς ἀπαρχὰς (δηλ. πᾶς τύραννος κατ'
παγγέλλεται πολλὰ καλὰ. ³ fut les délices, ὑπῆρξε τὸ ἐντρού-

φρημα, ἡ χαρά. ⁴ feinte bonté, ἡ προσποιητὴ ἀγαθότης. ⁵ d'une...
 modèle, ἡ φυσικὴ σειρὰ τῶν λέξεων εἶνε ἡ ἐξῆς: laisse le mo-
 dèle d'une longue vertu un jour. ⁶ au gré...κατὰ τὴν ἐπιθυ-
 μίαν τοῦ λαοῦ καὶ τῆς Συγκλήτου. ⁷ que...πère, ἡ φυσικὴ σειρὰ τῶν
 λέξεων εἶνε, qu'il soit le père de la patrie, s'il veut. ⁸ l'atten-
 tat, τὸ ἀνοσιούργημα. ⁹ τὸ ρῆμα venir ἀκολουθούμενον ὑπὸ τῆς
 προθ. de μετ' ἀπαρεμφάτου σημαίνει «πρὸ ὀλίγου». ¹⁰ Punit...
 préte, τιμωρεῖ αὐτοὺς διὰ τὴν προοσιαίαν, τὴν ὁποίαν παρέχω αὐ-
 τοῖς. ¹¹ j'ai...ruiné, ἐγὼ μόνη ἐπετάχυνα τὸν ὀλεθρὸν των. ¹² où le
 sang...etc. ἐφ' οὗ δικαιοῦμαι γένους ἔπρεπε ν' ἀναβῆ (ὁ Βρεταννι-
 κός. ¹³ Octavie, θυγάτηρ τοῦ Κλαυδίου Καίσαρος, δολοφονηθέντος
 ὑπὸ τῆς Ἀγριππίνης, ἴνα ἀναβῆ ὁ υἱὸς της Νέρων ἐπὶ τοῦ θρόνου.
¹⁴ abandonna la vie, ἀπέθανε φονευθεὶς. ¹⁵ qui...aïeux, ὅσις
 κατέτασσε τὸν Αὔγουστον μεταξὺ τῶν προγόνων του.

Σελὶς 138. ¹ entre eux et lui, μεταξὺ τοῦ Βρεταννικοῦ καὶ
 τῆς Ἰουνίας. ² par...loi, δι' ὁμοίου δικαιοῦματος. ³ je m'assure,
 ἐξασφαλίζω διὰ τὸν ἑαυτὸν μου. ⁴ m'échappera, ὁ Νέρων θὰ μοῦ
 διαφύγῃ, (δηλ. θὰ χάσω τὴν ἐπ' αὐτοῦ ἐπιρροήν μου). ⁵ doit être,
 ὅ,τι πρέπει νὰ ἦνε (δηλ. ἀγαθὸς καὶ ἐνάρετος). ⁶ son changement...
 etc. ἡ μετοβολὴ του αὐτῆ δὲν βλάπτει ἡμᾶς. ⁷ Néron...mère, ὁ Νέ-
 ρων ποιεῖ τὴν μητέρα του μέτοχον πάσης τιμῆς, ἣν τῷ ἀπονέμει ἡ
 Ρώμη. ⁸ à peine...Octavie, μόλις γίνεται λόγος περὶ τῆς ἀτυχοῦς
 Ὀκταβίας. Αὕτη ἦν θυγάτηρ τοῦ πρόφην Αὐτοκράτορος Κλαυδίου καὶ
 ἤδη σύζυγος τοῦ Νέρωνος, ὅσις τὴν ἐθνύσιασεν εἰς ἡλικίαν εἴκοσι
 ἐτῶν, διὰ τὴν ζυλοτωπίαν τῆς Ποππίας. ⁹ faisceaux...etc. δέσμη
 ράβδων σαφροσιεφῆς (περιέχουσα πέλεκυν, οὗ ἐξεῖχεν ἡ κεφαλή.
 Τοῦτο παρὰ Ρωμαίοις ἦτο σύμβολον ἰσχύος καὶ τιμῆς). ¹⁰ quels ef-
 fets, ποίας ἀποδείξεις.

Σελὶς 139. ¹ me renvoyait les vœux, εἰς ἐμὲ παρέπεμπε
 τὰς ἐπιθυμίας αὐτῆς. ² il se reposait...Etat, εἰς ἐμὲ ἀνέθετεν ὄλον
 τὸ Κράτος. ³ des volontès...assuré, αἱ ἐπιθυμίαι τῶν Ρωμαίων δὲν
 τῷ ἦσαν καλῶς γνωσταί. ⁴ le reconnaître etc. νὰ τὸν ἀναγνωρίσω-
 σιν (Αὐτοκράτορα) ἐν ὀνόματι τοῦ σύμπαντος. ⁵ j'allais...etc. μετέ-
 βαινον (ἔμελλον) νὰ καθήσω. ⁶ quel conseil, ποία σκέψις. ⁷ ma
 disgrâce, τὴν ἐναντίον μου δυσμένειαν. ⁸ Quoi qu'il en soit,

ὀπωσθήποιε καὶ ἂν ἔχη τὸ πρᾶγμα. ⁹ éclater son dépit, γὰ ἐκδη-
 λωθῆ τὸ πείσμα του (ἢ ὀργή του). ¹⁰ conçu, συνέλαβεν, ἠνόησε.
¹¹ par avance, εἰς προὔπαντησιν. ¹² depuis etc. ἀπὸ τὸ δλέθριον
 τοῦτο κτύπημα. ¹³ Sénèque, Σενέκας (διδάσκαλος τοῦ Νέρωνος, δν
 ὁ μαθητὴς ἐφόνευσε). ¹⁴ votre âme est prévenue, ἡ ψυχὴ σου εἶνε
 προκατειλημμένη. ¹⁵ vous éclaircir, γὰ διαφωτισθῆτε (γὰ ἐξηγηθῆτε
 μετὰ τοῦ Καίσαρος). ¹⁶ sans témoins, ἄνευ μαρτύρων. ¹⁷ On...
 audience, μοι παρέχει ἀκρόασιν, en public, δημοσίως.

Σελίς 140. ¹ autant...évite, ὅσῳ μᾶλλον μὲ ἀποφεύγει. ² Sur-
 prenons, ἄς καταλάβωμεν (ἄς ἀρπάσωμεν).

B'.

Athalie.

Σελίς 140. ³ que...changés, πόσον ἤλλαξαν οἱ καιροί! ⁴ du
 peuple...etc. ἡ κανονικὴ σειρὰ τῶν λέξεων εἶνε : le peuple saint
 en foule inondait les portiques du temple, orné etc. ⁵ de...
 fruits, ἡ φυσικὴ σειρὰ τῶν λέξεων τοῦ στίχου τούτου εἶνε ἡ ἐξῆς.
 Portant les nouveaux fruits de leurs champs etc. ⁶ l'au-
 dace d'une femme, τὸ θράσος γυναικὸς (τῆς Ἀθαλίας). ⁷ d'ado-
 rateurs etc. ἡ φυσικὴ σειρὰ εἶνε : un petit nombre d'adora-
 teurs etc.

Σελίς 141. ¹ Je tremble qu'Athalie, ἡ πρότασις αὕτη ἀνα-
 φέρεται εἰς τὰ ρήματα n'achève καὶ ne dépouille. ² est traité,
 θεωρεῖται. ³ ἡ φυσικὴ σειρὰ τῶν λέξεων εἶνε cette reine jalouse
 du mérite éclatant. ⁴ Josabeth, ἡ Ἰωσαβὲθ ἦτο θυγάτηρ τοῦ
 Ἰωρὰμ καὶ ἀδελφὴ τοῦ Ὁχοζίου. ⁵ le front ceint, μέτωπον περι-
 βεβλημένον ⁶ d'une...διὰ μήτρας ξένης (διότι ὁ Μαϊθάν, ὢν πρότε-
 ρον ἱερεὺς τοῦ Ὑψίστου, ἐφόρεσε μήτραν ξένην, γενόμενος ἱερεὺς τοῦ
 Βαάλ. ⁷ ἐν τῇ ἐκδόσει τοῦ 1691 ὁ στίχος οὗτος καὶ ὁ ἐπόμενος εἶχον
 ὅς ἐξῆς.

Pour vous perdre il n'est pas de ressorts qu'il ne joue.

Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous loue.

Σελίς 142. ⁷ il lui feint, τῷ προσποιεῖται τοῦ ρημ. feindre.
 Ἡ ἐκφρασις αὕτη δὲν εἶνε εὐχρηστος πρὸ καὶ μετὰ τοὺς χρόνους τοῦ

Racine, εἶνε λατινισμὸς ληφθεὶς ἐκ τοῦ ἐξῆς στίχου τῆς Vulgate «Regina fingit loco tibi uni cognito te condere thesauros etc». ⁸ que...ne soit, ἡ ὑποτακτικὴ αὐτὴ ἐξαρτᾶται ἐκ τῆς προθ. que. ⁹ ne vienne, καὶ ἡ ὑποτακτικὴ αὐτὴ ἐξαρτᾶται ἐκ τοῦ que. ¹⁰ La foi...sincère, ἡ πίστις χωρὶς τῶν ἔργων νεκρὰ ἐστὶ. ¹¹ une impie étrangère, μία ξένη ἀσεβῆς (ἢ Ἄθαλία). ¹² ἡ φυσικὴ σειρὰ τῶν λέξεων εἶνε Usurpe tous les droits du sceptre de David. ¹³ qui...alarmées, ὑπενθυμίζει τὸν στίχον τοῦ Σοφοκλέους «ἀλλ' ἀσφαλεία τὴν δ' ἀνόρθωσον πόλιν».

Σελὶς 143. ¹ quel fruit etc. τί ὠφελοῦμαι ; ² exterminiez les crimes, ἀποδιώξατε τὰ μιάσματα. ³ vous viendrez...etc. καὶ θὰ ἔλθῃτε γὰρ μοὶ προσφέρῃτε θυσίας (ἐκ τῶν Προφητ., τοῦ Ἡσαΐου Α'. 11—18). «Τί μοι πλήθος τῶν θησιῶν ὑμῶν ; λέγει Κύριος Πλήρης εἶμι ὀλοκτανωμάτων κριῶν...κλπ. Μὴ φάγωμαι κρέα ταύρων ἢ αἷμα τράγων πίομαι ; Θῦσον τῷ Θεῷ θυσίαν αἰνέσεως καὶ ἀπόδος τῷ Ὑψίστῳ τὰς εὐχὰς σου, καὶ ἐπικάλεσαί με ἐν ἡμέρᾳ θλίψεως, καὶ ἐξελοῦμαί σε, καὶ δοξάσεις με (Ψαλμ. Μθ'. 73—16). ⁴ Benjamin, ἡ φυλὴ τοῦ Βενιαμίν. ⁵ audace, τόλμη. ⁶ ne rend plus d'oracles. Τὰ σημεῖα ἡμῶν οὐκ οἶδαμεν, οὐκ ἔστιν ἔτι προφήτης, καὶ ἡμᾶς οὐ γινώσεται ἔτι. Ἔως πότε, ὁ Θεός, ὄνειδιετ' ὁ ἐχθρός, παροξυνεῖ ὁ ὑπεναντίος τὸ ὄνομά σου εἰς τέλος», (Ψαλμ. ογ'. 9,10). ⁷ frapperont tes oreilles, θὰ πλήξωσι τὰ ὦτά σου ; ἠνοιγμένα τὰ ὦτα καὶ οὐκ ἠκούσατε (Ἡσαΐου ΜΒ'. 20). ⁸ des tyrans...etc, τὰ τοῦ στίχου τούτου καὶ τῶν 13 ἐπομένων βλέπε ἐν κεφ. Θ'. ΙΑ'. ΙΑ'. ΙΖ'. Κ'. ΚΑ'. ΚΒ'. καὶ ΚΓ' τοῦ Γου βιβλίου τῶν Βασιλειῶν καὶ κεφ. Δ' Θ'. τοῦ Δ'. βιβλ. τῶν Βασιλειῶν.

Σελὶς 144. ¹ il avait usurpé, εἶχε σφετερισθῆ (ὁ ἀγρός, περιὸ οὗ πρόκειται, εἶνε ἡ ἀμπελος τοῦ Nabodai, ἣν ἤρπασεν ἡ Ἰεζάβελ σύζυγος τοῦ Ἀχαάβ, φονεύσασα τὸν ἰδιοκτήτην. Ἐν τῇ ἀμπέλῳ ὄμως ταύτῃ ἡ Ἰεζάβελ κατεφαγώθη ὑπὸ τῶν κυνῶν (ὄρα Γ'. βιβλ. τῶν Βασιλειῶν Κεφ. ΚΑ'). ² sous les pieds etc. Καὶ εἶπε, Κυλίσατε αὐτήν. Καὶ ἐκύλισαν αὐτήν, καὶ ἐρρανίσθη τοῦ αἵματος αὐτῆς πρὸς τὸν τοῖχον, καὶ πρὸς τοὺς ἵππους καὶ συνεπάτησαν αὐτὴν (Δ'. Βασιλειῶν, Θ'. 33). ³ la flamme etc. «Κύριος ἔκλεισε τὸν οὐρανὸν (Δευτερονόμιον)». Ἡλίας...προσηύξατο τοῦ μὴ βρέξαι καὶ οὐκ ἔβρε-

ξεν ἐπὶ τῆς γῆς ἐνιαυτοὺς τρεῖς καὶ μῆνας ἕξ. (Ἰακώβον Ε'. 17,18).
 4 prédits...etc. «Ποῦ εἶσι τὰ ἔλέη σου, Κύριε, ὡς ὤμοσας τῷ Δαβὶδ
 ἐν τῇ ἀληθείᾳ σου». (Ψαλμ. πη'. 50). 5 verrait...etc. «Καὶ δώσω
 σοι ἔθνη τὴν κληρονομίαν σου, καὶ τὴν κατάσχεσίν σου τὰ πέρατα τῆς
 γῆς». (Ψαλμ. β'. 8). «Ἀνατελεῖ ἐν ταῖς ἡμέραις αὐτοῦ ἡ δικαιοσύνη,
 καὶ πλήθος εἰρήνης. Καὶ λατρεύσουσιν αὐτὸν πάντες οἱ βασιλεῖς τῆς
 γῆς, πάντα τὰ ἔθνη δουλεύσουσιν αὐτῷ». (Ψαλμ. σα'. 11.—17).

Σελὶς 143. 1 la troisième heure, καθ' ἡμᾶς ἡ 9η ὥρα Π.Μ.
 2 ne trompe jamais, οὐδέποτε ἀπατᾷ. «Πιστὸς γὰρ ὁ ἐπαγγειλόμε-
 νος» (Ἑβραίους Ι. 23). 3 du temple...le faite, «Λευκαίνει τόδε
 φῶς ἤδη λάμπουσ' Ἡῶς» ἐλήφθη ἐκ τοῦ Εὐρουπίδου (Ἰφιγένεια ἐν
 Αἰδίῳ (στίχ. 156).

BÉRANGER

Psara.

Σελὶς 146. 1 Allah, ἀραβιστὶ ὁ Θεός. 2 au prophète eis τὸν
 προφήτην Μωάμεθ. 3 illustrant... κλπ. δοξάζοντες τὴν ἡτίαν των.
 4 sur eux...remparts, ἐφ' ἐαυτῶν κρημνίζουσι τὰ ὄχυρά των. 5
 5 va...etc. ἡ φυσικὴ σειρὰ τῶν λέξεων εἶνε ἡ ἐξῆς va punir les
 attentats de la croix. 6 une race, τὴν Ἑλληνικὴν φυλὴν. 7 ne
 la...etc. δὲν θὰ ἐκδικήσωσι τὴν καταστροφὴν τῶν Ἑλλήνων. 8 un
 seul être, μίαν μόνην ὑπαρξιν (μίαν ζῶσαν ψυχὴν ἐκ τῶν τέκνων
 σου). 9 eut fléchi, ἤθελε καμφοθῆ, ὑποταχοθῆ. 10 n'implorons
 qu'elle, (elle=la peste), ἃς ἐπικαλεσθῶμεν μόνον τὸν λοιμόν.
 11 Psara succombe, τὰ Ψαρά πίπτουσιν. 12 sérail, Σεράϊον, ἡτοῦ
 ἀνάκτορον τοῦ Σουλτάνου.

Σελὶς 147. 1 l'outrage..., ἡ ὕβρις ἐπαυξάνει τὰ θέληγτροά σας.
 2 un peuple libre...etc. λαὸς ἐλεύθερος (ἦτοι οἱ Ἕλληνες) ἃς ἀνα-
 φανῆ. 3 Paix, σιωπᾶτε! 4 offrait, παρεῖχε. 5 on...trépas, ἐφάνη-
 σαν μειδῶντες διὰ τὸν θάνατόν του. 6 Dieu...etc. ὁ Θεὸς ἐξήλειψεν
 αὐτὰ ἤδη. 7 dans le triomphe, ἐν τῷ θριάμβῳ (ἐνῶ νικᾷτε).

LAMARTINE

Mort de Socrate.

Σελίς 148. ¹ Didyme, Δίδυμον και πληθ. Δίδυμα, ὄρος τῆς μικρᾶς Μυσίας. ² à saisir son adieu, νὰ ἀντιληφθῶσι τὸν ἀποχαιρετισμὸν του. ³ brisant...fil, θραύων ἑκατοντάκις τὸ νῆμα (διακόπιων τὴν σειράν). ⁴ demeures sombres, ὁ Ἄδης. ⁵ Académus, Ἀκάδημος, ἐξ οὗ ὠνομάσθη Ἀκαδημία ἢ δενδρόφυτος θέσις, ἐν ᾗ ἦτο τὸ περιφημον γυμνάσιον, εἰς τὸ ὁποῖον ἐγυμνάζοντο οἱ νέοι τῶν Ἀθηνῶν και ὅπου ἐδίδασκεν ὁ Πλάτων. ⁶ vous ne le verrez plus, δὲν θὰ τὸν ἴδητε πλέον (τὸν Σωκράτην). ⁷ voix éplorée, θρηνώδης φωνή. ⁸ ses amis en deuil, οἱ φίλοι του πειθοῦντες. ⁹ aux lueurs de Phébé, εἰς τὸ φῶς τῆς Φοίβης (τῆς Σελήνης).

Σελίς 149. ¹ sur un cercueil, ἐπιτάφον. ² vous...etc. μετ' ἀπλησιᾶς ἠκούετε τῆς φωνῆς μου. ³ Myrto, Μυρτώ, ἡ δευτέρα σύζυγος τοῦ Σωκράτους. ⁴ Portique, ἡ ἐν Ἀθήναις Σιόα, ἐν ᾗ ἐδίδασκεν ὁ Ζήνων και οἱ ὄπαδοί του. ⁵ devant la verité, πρὸ τῆς ἀληθείας τοῦ Ἐυαγγελίου. ⁶ d'éclorre νὰ ἐκκολαφθῇ (ἡ ἀλήθεια). ⁷ rempliront l'univers, θὰ ἐξαπλωθῶσιν εἰς ἅπασαν τὴν οἰκουμένην (τὰ ἀληθῆ διδάγματα τοῦ Ἰησοῦ Χριστοῦ). ⁸ dieux mortels, οἱ Θεοὶ τῶν Ἑλλήνων. ⁹ Vices déifiés, ἐλαϊτώματα θεοποιηθέντα. ¹⁰ déesse de Cythère, Κυθήρεια θεὰ (ἡ Ἀφροδίτη, ὡς λατρευομένη ἐν Κυθήροις). ¹¹ fera place, θὰ ὑποχωρήσῃ.

ANDRÉ CHENIER

La Jeune Captive.

Σελίς 150. ¹ L'épi naissant, ὁ ἀριφυῆς σιάχυς. ² sans...etc. ἄνευ κινδύνου τοῦ νὰ ἐμβληθῇ εἰς λεινὸν (πιεστήριον). ³ presents... δῶρα τῆς Αὐγῆς, τὴν δρόσον. ⁴ comme lui, ὡς αὐτὸς (ὁ σιάχυς).

⁵ αἰτ ἢ ὑποτακτικὴ αὐτὴ ἐξαριτᾶται ἐκ τοῦ συνδ. *quoi que, ὄσῃν καὶ ἂν ἔχη ταραχὴν καὶ ἄνιαν ὁ παρῶν καιρός.* ⁶ *aux yeux secs, ἄδακρυς, ἀναίσθητος.* ⁷ *s'il est...etc. ἐὰν ὑπάρχωσιν ἡμέραι πικραί.* ⁸ *illusion féconde, γόνιμος ἀδιαπάτη.* ⁹ *échappée aux réseaux, διαφυγοῦσα τὰ δίκτυα.* ¹⁰ *Philomèle, Φιλομήλα ἢ ἀηδών.* ¹¹ *est ce...etc ? πρέπει λοιπὸν ἐγὼ νὰ ἀποθάνω ;* ¹² *ni...en proie, δὲν κατατροχόμεαι ὑπὸ τῶν τύψεων τοῦ συνειδότης.* ¹³ *ma bienvenue, ἢ ἐπάνοδος μου (τὸ καλῶς ὄρισες).* ¹⁴ *au jour...yeux ὅταν ἐξυπνῶ, οἱ ὀφθαλμοί μου μειδιῶσιν.*

Σελὶς 151. ¹ *dans ces lieux, ἐν τοῖς τόποις τούτοις (ἐν τῇ εἰρικῇ)* ² *beau voyage, ἐννοεῖται τὸ ὠραῖον στάδιον τῆς νεότητος.* ³ *ormeaux, πιελέαι.* ⁴ *printemps, τὸ ἔαρ τῆς ζωῆς, ἢ νεότης.* ⁵ *mon année, τὴν ἡλικίαν μου.* ⁶ *Palés, Θεὰ τῶν ποιμένων.* ⁷ *les amours etc. οἱ ἔρωτες τῶν φιλημάτων (δι' ἐμέ).* ⁸ *ainsi triste et captif, ἐνῶ ἐγὼ ἤμην τεθλιμμένος καὶ αἰχμάλωτος.* ⁹ *de mes jours etc. τῆς ἀσθενοῦς ζωῆς μου.* ¹⁰ *aux...accents, ἐστιχοῦργουν ὅσα ἐκεῖν ἠπήγγελε (δηλ. ἡ Δούκισσα de Flery).* ¹¹ *amant...etc. ἀγαπῶντα νὰ μελετᾷ κατὰ τὰς ὥρας τῆς σχολῆς.*

BOILEAU

Satyre V.

Σελὶς 152. ¹ *A.M. le Marquis de Dangeau, Ἀνώτερος ἀξιωματικός, ὑπηρετήσας καὶ ὡς ὑπασπιστῆς τοῦ Λουδοβίκου ΙΔ'.* ² *Ἐγραψεν ἀπομνημονεύματα καὶ ἡμερολόγιον τῆς αὐτῆς τοῦ Βασιλέως τούτου.* ³ *demi dieux, ἡμίθεος, ἤρωος.* ⁴ *qu'un fat...se pare, εἰς βλάβῃ κοσμεῖται.* ⁵ *vaine noblesse, ματαία εὐγένεια.* ⁶ *vante...lui, καυχᾶται δι' ἀρετὴν, ἣτις δὲν προέρχεται ἐξ αὐτοῦ.* ⁷ *ait...etc. παρῆσεν ὕλην.* ⁸ *Capets, ἐπώνυμον τῶν βασιλέων τῆς Γαλλίας, δοθέν τὸ πρῶτον εἰς τὸν Hugues, τὸν πρῶτον βασιλέα τῆς τρίτης δυναστείας τῶν Βασιλέων τῆς Γαλλίας, διότι, ὡς λέγεται, εἶχε τὴν κεφαλὴν (Caput) ὀγκώδη.* ⁹ *leur écusson, οἰκόσημον. Εἰς τὴν οἰκογέ-*

Σελίς 157. ⁴ nul...etc. οὐδεις σιρασιώτης ὑπακούει. ⁵ s'entre-choquant...συγκρουόμενα ἐντὸς τοῦ κύματος. ⁶ saigner, αἰμάσσοινα (ἀναφέρεται εἰς τὴν λέξιν colosse) (ἐκ τοῦ χυθέντος αἵματος τοῦ φονευθέντος πληρώματος τοῦ πλοίου). ⁷ la carène, ἡ τροπὶς (κ. καρίνα) ἐνταῦθα σημαίνει τὸ σκάφος δλόκληρον. ⁸ alors, διὰ τῆς λέξεως ταύτης ἀποδίδονται πᾶσαι αἱ ἀπὸ τοῦ lorsque καὶ τῶν que ἀρχόμεναι προτάσεις. ⁹ nef. σκάφος (ποιητικῶς). ¹⁰ tour à tour, ἀλληλοδιαδόχως. ¹¹ le flot noir, μεταφορικῶς ἡ θάλασσα. ¹² en...chose, διειρήρει ἔχνος τι ἐκ τούτου. ¹³ arborait sa croix, τὸν ἐν τῇ σημαίᾳ σταυρόν. ¹⁴ l'héraldique, ὁ σηματογραφικός.

Σελίς 158. ¹⁵ les chaines de Navarres, Ἰσπανικαὶ Ἐπαρχίαι ¹⁶ Rome a les clefs, ἡ σημαία τοῦ Πάπα κοσμεῖται μὲ τὰς κλεῖς τοῦ Ἁγίου Πέτρου. ¹⁷ des fleurs...etc. τὰ κρῖνα τοῦ οἰκισήμου τῆς Βουρβωνικῆς δυναστείας. ¹⁸ Stamboul=Σταμπούλ εἰς τὴν πόλιν. ¹⁹ trois, ..τρεῖς λευκὰς οὐράς (σύμβολα τῶν Πασάδων). ²⁰ moire, ὕφασμα κυματοειδές. ²¹ aigle...front, ὁ δικέφαλος ἀετός. ²² suit les lois des Czars, ὑπακούει εἰς τοὺς νόμους τῶν Τσάρων. ²³ flamme, ἐρυθρὰ σημαία. ²⁴ voiles, μεταφορικῶς τὰ ἱστία ἀντὶ τῶν πλοίων. ²⁵ flottes blasonnées, σημαιοστόλιστοι στόλοι. ²⁶ ardent sillon, φλογώδης σειρά. ²⁷ arbore l'incendie, ὑποὶ τὴν πυρκαϊάν (δηλ. ὁ Κανάρης, ἐπὶ τῶν πλοίων, τὰ ὁποῖα συλλαμβάνει, ὑποὶ ὧς σημαίαν, τὴν πυρκαϊάν, τὴν ὅποιαν ἀνάπτει διὰ τῶν πυρπολικῶν του).

ΤΕΛΟΣ

nta...
part,

307
1605

750
€

Ταχ.





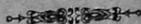
ΕΚΔΟΣΕΙΣ ΤΟΥ ΒΙΒΛΙΟΠΩΛΕΙΟΥ ΗΛΙΑ Ν. ΔΙΚΑΙΟΥ
ΔΙΑ ΤΟΥΣ ΜΑΘΗΤΑΣ ΤΩΝ ΓΥΜΝΑΣΙΩΝ

PICARD E. Γαλλική Χριστουμάθεια τόμος Α' περιέχων
ἐκλεκτὰ μέρη ἐκ τῶν ἀρίστων Γάλλων λογογράφων καὶ ποιητῶν
κατὰ τὸ τελευταῖον πρόγραμμα τοῦ Ὑπουργείου, μετὰ πολ-
λῶν σχηματικῶν καὶ ἐρμηνευτικῶν σημειώσεων διὰ τοὺς μα-
θητὰς τῆς Α' τάξεως.

PICARD E. Γαλλική Χριστουμάθεια τόμος Β' περιέχων
ἐκλεκτὰ μέρη ἐκ τῶν Γάλλων λογογράφων Voltaire καὶ Cha-
teaubriand κατὰ τὸ τελευταῖον πρόγραμμα τοῦ Ὑπουργείου,
μετὰ πολλῶν ἐρμηνευτικῶν κλπ. σημειώσεων διὰ τοὺς μαθητὰς
τῆς Β' τάξεως.

PICARD E. Γαλλική Χριστουμάθεια τόμος Γ' περιέχων
ἐκλεκτὰ μέρη ἐκ τῶν Γάλλων λογογράφων καὶ ποιητῶν St.
Pierre, Stael, Renan, Segur, Merimée, Corneille, Ra-
cine, Lamartine, Béranger, Hugo κλπ. κατὰ τὸ τελευταῖον
πρόγραμμα τοῦ Ὑπουργείου, μετὰ πολλῶν συντακτικῶν καὶ
ἐρμηνευτικῶν σημειώσεων διὰ τοὺς μαθητὰς τῆς Γ' τάξεως.

PICARD E. Γαλλική Χριστουμάθεια τόμος Δ' περιέχων
ἐκλεκτὰ μέρη ἐκ τῶν Γάλλων λογογράφων καὶ ποιητῶν Mon-
tesquieu, Pascal, Rousseau, Thiers, Hugo, Molière κλπ.
κατὰ τὸ τελευταῖον πρόγραμμα μετὰ πολλῶν ση-
μειώσεων διὰ τοὺς μαθητὰς τῆς Δ' τάξεως.



Ηλίας Ν. Δικαίου